Moisson de Textes

R. VINCENT et M. BADERSBACH

C.M.1

Cours moyen et classe de 8e

Editions M.D.I.

MDI

Collection J. ANSCOMBRE

Moisson de textes

R. VINCENT et M. BADERSBACH

Illustrations de R. BRESSON

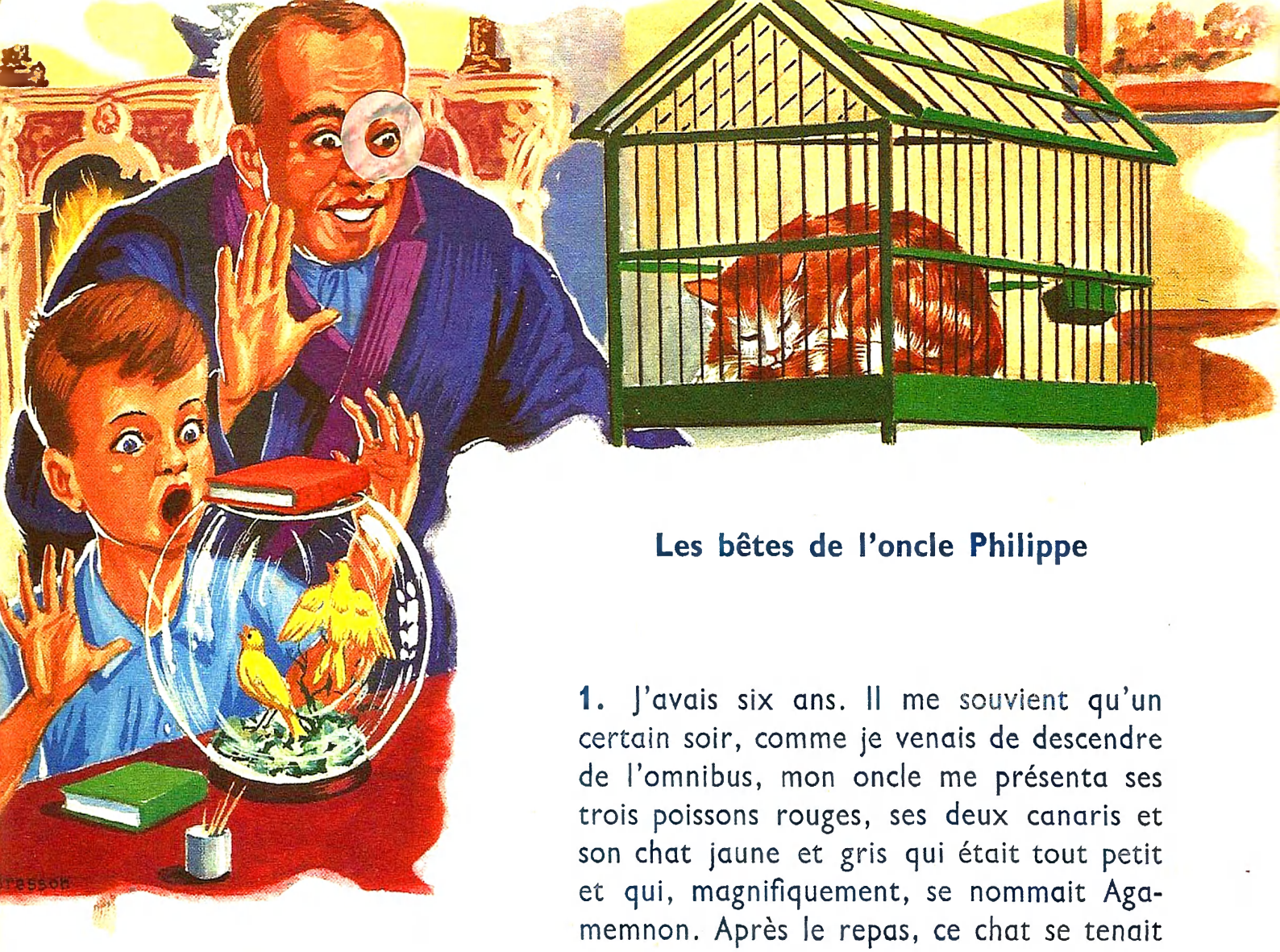
COURS MOYEN

Classes 8e et 7e des Lycées et collèges

TABLE DES MATIÈRES

			Pages
1	Les bêtes de l'oncle Philippe	T. Derême	2
2	La ruse du cerf	Conte de Chine	4
3	Sauvé de justesse	P. & V. Margueritte	6
4	Un pauvre caniche	Balzac	8
5	Jeux de plein air	J. Foulquier	10
6	Une aventure d'enfant	P. Vialar	12
7	La légende d'Orphée	Conte	14
8	Une mauvaise plaisanterie	T. Monnier	16
9	Un écolier parisien à la campagne	E. Pérochon	18
10	Une punition humiliante	P. & V. Margueritte	20
11	Zazou apprend à parler	G. Duhamel	22
12	Zazou fait des progrès	G. Duhamel	24
13	Un maître cuisinier	A. France	26
14	La chasse aux pommes	J.-J. Rousseau	28
15	Un vilain petit tricheur	M. Pagnol	30
16	Caprice d'enfant gaté	M. Genevoix	32
17	La grappe de raisin	M. Pagnol	34
18	Un jeune héros	E. Zola	36
19	Le lièvre de Ferlu	L. Lafage	38
20	Le lièvre de Ferlu (suite)	L. Lafage	40
21	L'oiseau de proie	M. Pagnol	42
22	La revanche	M. Aymé	44
23	Le Petit Chose	A. Daudet	46
24	Chien et chat	A. Langfus	48
25	La moisson du riz	Camara Laye	50
26	Un travail difficile	H. Troyat	52
27	Le lièvre aux oreilles noires	E. Pérochon	54
28	Mon bouvreuil	A. Theuriet	56
29	Capture d'anes sauvages	H. Lhote	58
30	Barjau se venge	Bourliaguet	60
31	Le Père Noël vieillit	G. Le Sidaner	62
32	Une glissade	L. Pergaud	64
33	Deux veinards	L. Pergaud	66
34	Une terrible nuit	P.-L. Courier	68
35	La tornade	A. Clair	70
36	La lettre	C. Santelli	72
37	Orage en montagne	R. Frison-Roche	74
38	Campagne bretonne	P. Loti	76
39	Une arrivée mélancolique	A. Fournier	78
40	La maison abandonnée	Lamartine	80

41	Un médecin original	Molière	82
42	Promenade en auto	Jean l'Hote	84
43	La tulipe noire	A. Dumas	86
44	L'hirondelle	Michelet	88
45	Une bataille dans la forêt	L. Pergaud	90
46	Un vrai sportif est loyal	A. Royer	92
47	L'arrivée de l'oncle Xavier	F. Mauriac	94
48	L'ours et la vieille dame	Colette	96
49	Tartarin visite la ménagerie	A. Daudet	98
50	Une ascension	A. Royer	100
51	Une descente en parachute	R. Chambe	102
52	Premier voyage en mer	P.J. Bonzon	104
53	Le hérisson et la vipère	O. Mirbeau	106
54	Raboliot vend sa marchandise	M. Genevoix	108
55	Les moutons de Panurge	Rabelais	110
56	Chez les gens du cirque	P. Vialar	112
57	La petite reine	M. Pagnol	114
58	Le renard chasse	R. Cerclier	116
59	Un collectionneur passionné	M. Pagnol	118
60	Une soirée en famille	G. Le Sidaner	120
61	La leçon de bicyclette	H. Troyat	122
62	La poupée	A. France	124
63	La tarte aux cerises	G. Dumaine	126
64	Les chaussures neuves	J. Romains	128
65	Le sauvetage	L. Pergaud	130
66	Un débutant	T. Burnand	132
67	La première truite	G. Maurière	134
68	Rencontre avec un requin	J.Y. Cousteau	136
69	Une lutte acharnée	Erckmann-Chatrian	138
70	Un jeune homme décidé	D. Lapierre	140
71	Une histoire amusante	A. Dumas	142
72	Un montreur de bêtes	Ramuz	144
73	Les poules	J. Renard	146
74	Visites de nuit d'un médecin	G. Duhamel	148
75	L'esclave	Saint-Exupéry	150
76	Le grand sacre de Mermoz	J. Kessel	152



Les bêtes de l'oncle Philippe

1. J'avais six ans. Il me souvient qu'un certain soir, comme je venais de descendre de l'omnibus, mon oncle me présenta ses trois poissons rouges, ses deux canaris et son chat jaune et gris qui était tout petit et qui, magnifiquement, se nommait Agamemnon. Après le repas, ce chat se tenait assis devant les chenêts, encore que le feu ne fût point allumé, et mon oncle nous révéla qu'Agamemnon écoutait ainsi, par la cheminée, les bruits subtils de l'air extérieur, d'où il déduisait, à la mode chatte, le temps qu'il ferait.

2. Je me rappelle que ce même soir, quand il m'eût conduit à ma chambre et que je m'y trouvai seul, j'ouvris la grande armoire pour m'assurer que quelque voleur n'y était pas caché. Il en sortit un agneau qui se mit debout sur le tapis, où, demeurant immobile et les jambes écartées, il entreprit de bêler d'une voix éperdue. Je poussai de grands cris, et mon oncle, qui accourut, me dit qu'il ne fallait jamais s'étonner, et non pas même de trouver des agneaux dans les armoires. Nous descendîmes tous trois à la bergerie, où l'agneau bondit et se coucha près de sa mère brebis.

3. Le lendemain matin, quand je revins à la salle à manger, je fis entendre de bien autres cris : les deux canaris avaient disparu et, dans leur cage, le petit chat ronronnait.

— Le misérable! dit mon oncle. Les aurait-il dévorés?

Nous l'interrogeâmes vainement : les chats ne parlent guère... Au bureau, les canaris étaient dans le bocal vide où tournaient, hier, les poissons rouges; une poignée de grains était entre leurs pattes, et un gros livre nonchalamment posé au-dessus de leurs petites têtes étonnées, leur interdisait de s'envoler.

— Ce chat est sorcier! dit mon oncle.

Mais quand je voulus me baigner, ce fut encore une autre affaire : les trois poissons rouges nageaient allègrement dans la baignoire à demi pleine d'eau fraîche.

— Ce chat !... dit mon oncle.

Mais c'était mon oncle que je regardais.

Le Poème des Griffons
de Tristan Derême
Émile-Paul, éditeur

Comprenons :

chenêts : ustensiles qui supportent le bois dans le foyer d'une cheminée.
subtils : fins, déliés. Le chat a une oreille très fine.
sorcier : personne qui, disait-on, s'entendait avec le diable et qui était très méchante.
allègrement : d'une manière agile, vive.
nonchalamment : négligemment.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *omnibus?*
Rechercher des synonymes de *révéler*, *bondir*. Donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Qu'écoute le chat? Est-ce possible?
2 - Que trouve l'enfant dans une armoire de sa chambre?
3 - Où se trouvent les canaris, les poissons rouges et le chat?
Pourquoi l'enfant regarde-t-il son oncle?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.

La ruse du cerf

1. Un tigre se promenait un jour sur un versant de colline. Il aperçut soudain un petit cerf tacheté qui broutait l'herbe verte sous les arbres.

Le cerf remarqua le tigre et resta paralysé de frayeur. Impossible de s'enfuir! Alors, il fit appel à tout son courage et décida de tromper le tigre. Il savait que celui-ci n'avait encore jamais vu un cerf de sa vie. Aussi fit-il comme s'il n'avait pas remarqué le fauve. Il se retourna et continua tranquillement à brouter.

2. Le tigre fut très étonné : pourquoi donc cet animal bizarre ne se sauvait-il pas? Il s'approcha et demanda :

— Dites-moi, mon brave, à quoi vous servent les cornes que vous portez sur la tête?

— A déchirer les tigres.

— Et, dites-moi, pourquoi avez-vous toutes ces taches blanches sur le dos et sur les flancs? demanda le tigre.

Le cerf répondit :

— Chaque fois que je dévore un tigre, une tache blanche vient s'ajouter aux précédentes. Et j'en ai tellement dévoré, de vos congénères, que je n'arrive même plus à les compter toutes.

En entendant ces mots, le tigre prit peur et se sauva.

3. Il rencontra sur sa route un renard à qui il raconta toute l'histoire. Le renard se mit à rire.

— Le petit cerf tacheté s'est moqué de toi, dit-il.

Mais le tigre ne le croyait pas et continuait à trembler de frayeur.

— Puisque tu as si peur, dit le renard, permets-moi de grimper sur ton dos, et nous irons ensemble voir le cerf pour en avoir le cœur net.

Lorsque le petit cerf les aperçut, il comprit que le renard avait tout raconté au tigre. Comment faire pour échapper au danger?

Brusquement, il s'écria de sa plus belle voix :

— Merci, frérot! Merci, cher petit renard! Tu m'avais promis hier un bon gros tigre, et je vois que tu sais tenir parole. Quel tigre splendide tu m'amènes! Et juste à l'heure du déjeuner!

A ces mots, le tigre fit un bond et s'enfuit à toutes jambes...

Contes de Chine
Les frères LU
La Farandole, éditeur

Comprenons :

versant : pente d'une colline.
paralysé de frayeur : il a si peur qu'il ne peut plus bouger, qu'il ne peut plus se mouvoir.
animal bizarre : animal étrange.
congénères : du même genre, de la même espèce.
en avoir le cœur net : savoir à quoi s'en tenir, arriver à savoir.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *cerf*? Comment se nomme sa femelle? Citez trois expressions dans lesquelles entre le mot « parole » et donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Devant qui se trouve soudain le cerf? A-t-il peur? Que décide-t-il de faire?
2 - A quoi servent les cornes du cerf? D'où proviennent les taches qu'il possède? Que fait le tigre?
3 - Qui rencontre le tigre sur sa route? Quelle proposition lui fait le renard? Montrez le courage et l'à-propos du cerf? Quelle est la fin de cette histoire?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de cette lecture.
A son tour, le renard se sauve dans la forêt. Il rencontre le tigre qui s'était caché. Quels propos échangent-ils?

Sauvé de justesse

Zette se promène le long d'un quai de la Seine.

1. Zette inspecte les environs, le bord du quai toujours si intéressant avec les pêcheurs au guet, les mariniers près des péniches qu'on décharge. Il n'y a pas grand monde aujourd'hui. Si! tiens! voilà un homme tout à fait au bord, qui se penche, examine l'eau. Il a une bien vilaine mine, sale, en loques. Et qu'est-ce qu'il a près de lui? Qu'est-ce que c'est que ça? Zette s'approche :

— Ah! mon Dieu! quelle horreur!

L'homme, au bout d'une ficelle, tient une pauvre chose hideuse et informe, un tas noir et crotté qui grelotte. Mais c'est un chien! Oui, un petit caniche noir, si pelé, si miteux, avec des plaques et des croûtes par tout son pauvre corps, squelette affamé, osseux, martyrisé, si pénible à voir que Zette a envie de pleurer, de s'enfuir... Qu'est-ce qui va se passer? L'homme tire sur la ficelle. Le chien s'arc-boute, étranglé à demi, hurlant à la mort.

2. — Vous n'allez pas le noyer, dites? s'écrie Zette avec indignation, poussée par on ne sait quel héroïsme subit.

— Et un peu! dit l'homme avec une affreuse voix éraillée, une brutalité gouailleuse.

— Oh! murmure Zette, confondue...

— Allons! ouste! dit l'homme.

Et il tire.

Le regard de Zette rencontre celui du chien. Ah! cette supplication humaine, jamais elle ne l'oubliera; ces yeux d'infinie tristesse et d'appel... Pauvre bête! Mais qu'il est vilain!

— Attendez! ordonne-t-elle avec une décision brusque.

3. Elle fouille dans sa poche. L'homme attend, le chien attend, frétillant de sa pauvre queue, avec on ne sait quelle résignation touchante, quelle grâce humble et désespérée. Zette tire cinq francs de son porte-monnaie. Elle n'a que ça; ce sont des économies du mois, destinées à vingt menus plaisirs. Elle tend la pièce. Et c'est un grand sacrifice.

4. L'homme est parti. Autour de Zette, stupéfaite et ravie — mais qu'est-ce que maman va dire — le caniche tourne en aboyant, saute et rampe. Il a des secondes de reconnaissance frénétique; il oublie d'avoir honte de sa laideur et de sa misère. Sa langue râpeuse lèche la main de Zette qui, troublée, le regarde et déclare :

— Il n'est pas si vilain que ça!

Elle l'aime déjà. Demain, il sera beau, et, dorénavant, chaque jour plus beau. Zette se sent légère, légère. Tout le grand dévouement de la femme emplit son petit cœur.

Poum et Zette
Paul et Victor Margueritte
Librairie Plon, tous droits réservés

Comprenons :

hideux : très laid.
s'arc-bouter : s'appuyer, se raidir.
une voix éraillée : une voix rauque; rude et comme enrouée.
frénétique : atteint de frénésie : le chien est si content qu'il s'agite vivement, avec excès.

Ouvrons le dictionnaire :

Trouvez un synonyme des mots : *gouailleuse - confondue - supplication - brusque - menu - ravie* et donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - A quelle scène atroce assiste Zette?
2 - Comment Zette trouve-t-elle le regard du chien?
3 - Que fait-elle pour sauver le chien?
4 - Par quels sentiments passe Zette au fur et à mesure qu'elle fait la connaissance du chien?

Parlons :

Montrez que Zette a bon cœur.

Un pauvre caniche

1. L'aubergiste avait eu de sa chienne un petit chien, gentil comme une personne, moucheté de noir aux pattes; je le vois toujours ce chérubin! Ce pauvre petit est la seule créature qui, dans ce temps-là, m'ait jeté des regards d'amitié; je lui gardais mes meilleurs morceaux; il me connaissait, venait au devant de moi le soir, n'avait point honte de ma misère, sautait sur moi, me léchait les pieds; enfin, il y avait dans ses yeux quelque chose de si bon, de si reconnaissant que souvent je pleurais en le voyant : « Voilà pourtant le seul être qui m'aime bien! » disais-je.

2. L'hiver, il se couchait à mes pieds. Je souffrais tant de le voir battre que je l'avais accoutumé à ne plus entrer dans les maisons pour y voler des os, et il se contentait de mon pain. Si j'étais triste, il se mettait devant moi, me regardait dans les yeux et semblait me dire : « Tu es donc triste, ma pauvre amie ».

3. Je mettais de côté tous les jours quelques sous pour tâcher de faire cinquante francs, afin de l'acheter à l'aubergiste. Un jour sa femme voyant que le chien m'aimait s'avisa d'en raffoler. Notez que le chien ne pouvait pas la souffrir. Ces bêtes-là, ça flaire les cœurs! Elles voient tout de suite quand on les aime. J'avais une pièce d'or de vingt francs cousue dans le haut de mon jupon; alors je dis à l'aubergiste : « Mon cher Monsieur, je comptais vous offrir mes économies de l'année pour votre chien; mais avant que votre femme le veuille pour elle, quoiqu'elle ne s'en soucie guère, vendez-le moi vingt francs; tenez les voici.

4. — Non, ma mignonne, me dit-il, serrez vos vingt francs. Le ciel me préserve de prendre l'argent des pauvres! Gardez le chien. Si ma femme crie trop, allez-vous en ».

Sa femme, voyant que le chien était à moi d'amitié, qu'elle ne pourrait jamais l'avoir, l'a fait empoisonner. Mon pauvre caniche est mort entre mes bras... Je l'ai pleuré comme si c'eût été mon enfant, et je l'ai enterré sous un sapin.

Le Médecin de campagne
Balzac

Comprenons :

caniche : chien à poils frisés. C'est un chien très fidèle que l'on choisit souvent pour conduire les aveugles.

moucheté : tacheté.

chérubin : terme d'amitié; ici, charmant petit chien.

ça flaire les cœurs : flairer, c'est sentir. Les chiens aiment ceux qui les aiment, ceux qui ont bon cœur.

Ouvrons le dictionnaire :

Trouvez des mots de la famille de *hiver* et donnez-en le sens. Qu'est-ce qu'une *auberge*? un *aubergiste*?

Réfléchissons :

1 - A quoi voyez-vous que le caniche aime la dame pauvre? Quelle était l'attitude de cette dame vis-à-vis du chien?

2 - Où se plaçait le caniche l'hiver?
Comprenait-il la dame?

3 - Que faisait cette pauvre dame pour garder le caniche bien à elle?

4 - Trouve-t-elle un aubergiste complaisant?
Que pensez-vous de la femme de l'aubergiste?

Parlons :

Résumez cette histoire en quelques phrases.

Jeux de plein air

1. La matinée passe très vite. Quelle griserie! Quelle joie de rester toute la journée entre le ciel et la vallée! L'air vif, l'herbe dure mais savoureuse, les petits nuages blancs qui se poursuivent là-haut, la dînette près de la source bien cachée à l'ombre, les pommes croquantes de Milou, autant de petits bonheurs pour la bergère et ses chèvres... Enfin, on respire!

Des cris de joie se font entendre à la lisière du plateau :

— Sylvine! Sylvine! enfin, nous te trouvons!

— Thérèse! Simone! Nicole! Que vous êtes gentilles!

— C'est jeudi, nous venons jouer avec toi!

2. Alors, sur la lande, parmi les grosses pierres, les genévriers piquants, les néfliers et les figuiers sauvages, commence une étourdissante partie de « cachette ».

Puis c'est le jeu des abeilles : le gros rocher représente la ruche où chaque abeille a son rôle spécial : butinage, nettoyage ou défense du logis, ouvrage qu'elle fait en bourdonnant et agitant ses ailes. Que de besogne!

Puis c'est le quadrille dans un salon : saluts et révérences. Nicole essaie d'entraîner une chèvre dans la ronde : la Danseuse s'y prête de bonne grâce et on lui apprend à saluer en mesure, à lever ses sabots à la cadence des chansons. Que c'est amusant!

3. Au sommet d'un figuier sauvage, Thérèse vient de découvrir quelques fruits que le froid nocturne a noircis et ramollis.

— Rien de plus délicieux que les figues « cuites », dit-elle, il faut les cueillir.

On entreprend une escalade mouvementée qui se termine par une chute et des fous rires. Puis ce sont des chants, des refrains à plusieurs voix et des fables que Simone, toujours première en récitation, déclame et joue avec beaucoup de talent.

Sylvine adore entendre réciter des fables. Elle y retrouve ses amies les bêtes qui parlent et agissent comme des personnes.

— Encore, Simone, récite une autre fable.

Et Simone récite.

4. Mais le temps passe; les après-midi d'octobre sont courts, la nuit vient vite. Les fillettes ne s'en aperçoivent que lorsque le soleil a déjà sombré derrière l'horizon.

— Oh! ce doit être tard! dit tout à coup Thérèse. Maman doit nous attendre. Viens vite, Simone.

— Au revoir, Sylvine!

— A jeudi prochain, Sylvine!

En un rien de temps, les trois fillettes ont disparu dans le sentier.

Sylvine
J. Foulquier
Éditions Magnard

Comprenons :

la lande : étendue de terre où ne poussent que des plantes sauvages : bruyères, ajoncs, genévriers, etc.
genévriers : arbrisseaux conifères parfois épineux.
butiner : quêter çà et là, chercher à se procurer, amasser. L'abeille butine.
quadrille : c'est une danse qui comporte plusieurs figures et qui se danse à quatre.

Prenons notre dictionnaire :

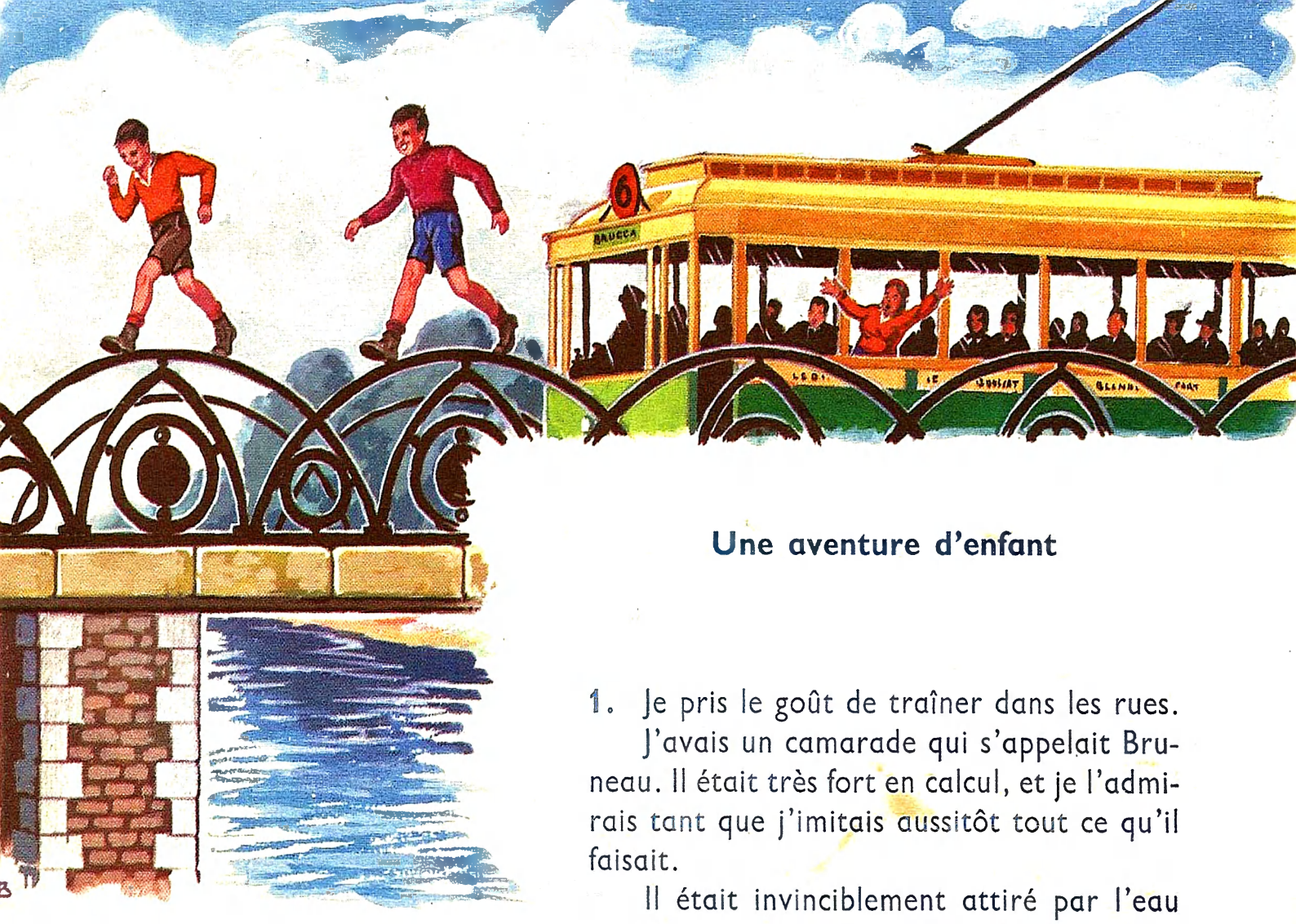
Expliquez : *savoureux* - *lisière* (du plateau) - *escalade* - *déclamer* - *talent*.
sens de *nocturne*? Quel est le contraire de ce mot?

Réfléchissons :

1 - Où se passe la scène?
2 - A quels jeux s'amusent les fillettes?
3 - Que font les fillettes après leurs jeux?
4 - A quoi voyez-vous que les fillettes ne se sont pas ennuyées?

Parlons :

Montrez en quelques phrases que les fillettes ont passé un agréable après-midi.



Une aventure d'enfant

1. Je pris le goût de traîner dans les rues.

J'avais un camarade qui s'appelait Bruneau. Il était très fort en calcul, et je l'admirais tant que j'imitais aussitôt tout ce qu'il faisait.

Il était invinciblement attiré par l'eau et m'emmenait toujours du côté du canal. Là, nous jetions des pierres dans le flot morne, visant quelque boîte de conserve ou quelque chat crevé à la dérive.

Bruneau avait aussi inventé un jeu. Un pont de fer franchissait le canal. Son parapet était formé d'arcs de cercle, larges d'à peine soixante centimètres; nous prenions ce chemin étroit et bombé comme un ventre pour parvenir de l'autre côté. Nous risquions notre vie. Nous courions, nous nous poursuivions sur ce glissant passage de métal.

Parfois un tramway traversait le pont, qu'il faisait vibrer, et les voyageurs de la plate-forme nous injuriaient au passage.

2. Un jour, j'étais au sommet de la courbe lorsque j'entendis une voix qui m'appelait. C'était celle d'une femme, et je n'y pris garde que lorsqu'elle dit clairement mon nom. Je me penchai et j'aperçus ma mère.

Elle était là, pâle, défigurée par la peur, mais sans crier, sans faire de gestes inutiles. Elle se trouvait dans le tramway qui venait de franchir le pont, elle m'avait aperçu, avait sauté à terre au premier arrêt.

— Viens! Viens, François! disait-elle.

J'hésitais à descendre, car je craignais d'être puni. Mais je ne pouvais rester indéfiniment là : je la rejoignis enfin.

Quand je touchai le sol, elle me saisit, me serra contre elle si violemment que j'en perdis le souffle; puis elle me prit par la main comme pour ne pas me laisser échapper et, sans dire un mot, elle me ramena à la maison.

3. Je la revois encore, fouillant dans son sac pour trouver la clef, entrant dans sa chambre, tombant assise sur son lit. Alors elle se mit à pleurer lentement, et ses larmes coulaient sans pouvoir s'arrêter, comme doit le faire le sang d'une blessure mortelle.

Je me jetai contre elle, je lui criai :

— Je te jure que je ne recommencerai jamais.

Elle passa sa main douce sur mon front, mais elle continua à pleurer longtemps encore, calmement, sans pouvoir s'arrêter, et bientôt je pleurai avec elle.

Le lendemain, je me battis avec Bruneau qui voulait m'entraîner de force vers le canal.

Le Clos des Trois-Maisons
Paul Vialar
Éditions Mondiales

Comprenons :

invinciblement : que l'on ne peut vaincre. Bruneau est attiré vers l'eau par une force qu'il ne peut maîtriser, combattre.

morne : ici, terne, sans éclat.

parapet : mur préservant les passants d'une chute possible, ici : garde-fou.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *canal*? Donnez le nom des différentes sortes de cours d'eau que vous connaissez et définissez-les.

Réfléchissons :

1 - Par quoi Bruneau était-il attiré? Quels jeux inventaient les enfants? Quel était le plus dangereux?
2 - Pourquoi la maman était-elle aussi pâle, aussi émue?
3 - Que fit la maman en arrivant? L'enfant fut-il corrigé? L'attitude de la mère amena-t-elle l'enfant à réfléchir?

Parlons :

Que pensez-vous des deux enfants?
Le camarade de Bruneau recommencera-t-il?

La légende d'Orphée

1. Eurydice, la femme d'Orphée, fut piquée par un serpent et mourut. Orphée, inconsolable, voulut aller la revoir. Il prit sa lyre et il s'en fut vers le pays où tout le monde va après la mort. Ce pays est très éloigné... Orphée marcha longtemps. Il arriva enfin devant une porte très haute et très sombre. Elle était bardée de fer et fermée par tant de serrures et de verrous qu'il était absolument impossible à quiconque de l'ouvrir. Il faisait très sombre autour de cette porte, le soleil n'y brillait jamais, et de gros nuages noirs obscurcissaient le ciel.

2. Orphée continua pourtant à s'en approcher; mais tout à coup un aboiement furieux le fit reculer. Il aperçut devant lui un chien qui gardait la porte. Ce chien ressemblait plutôt à un monstre. Il avait trois têtes, trois langues et six yeux! Dressé sur ses pattes de derrière, chaque gueule ouverte, il aboyait si fort qu'on eût dit une meute, et ses yeux lançaient des flammes qui éclairaient sinistrement les alentours. Orphée se ressaisit; il avança d'un pas. Mais alors le monstre fit mine de se jeter sur lui en poussant des grognements féroces. Orphée pourtant continua d'avancer et à l'instant où le formidable chien allait se précipiter sur lui, il se mit à jouer.

3. L'animal s'arrêta net en entendant les sons mélodieux que le jeune homme tirait de sa lyre d'or. Il cessa d'aboyer et ne grogna plus. Au contraire, il s'avança jusqu'à Orphée et le flaira en remuant la queue. Orphée se baissa, tout en

continuant de jouer encore plus doucement, et il lut sur le collier du chien le mot « Cerbère ». Il continua à jouer, et bientôt Cerbère se mit à bâiller, puis il s'étira des quatre pattes comme s'il avait très sommeil. Enfin il se coucha en rond et s'endormit.

Orphée s'approcha de la porte, et il vit que celle-ci s'était ouverte d'elle-même. Il comprit que ni l'acier, ni le fer n'avaient pu résister au charme de sa musique. Et il en fut très heureux, car il en conclut qu'il allait bientôt revoir Eurydice.

Contes des Héros et des Dieux

Comprenons :

lyre : instrument de musique à cordes en usage chez les Anciens.

meute : troupe de chiens courants dressés pour la chasse. Les aboiements des trois têtes de Cerbère font penser à une meute.

Cerbère : c'est le nom du chien à trois têtes. On dit d'un gardien sévère : c'est un cerbère.

Ouvrons le dictionnaire :

Qui était *Orphée*? Quel est le sens du mot *inconsolable*? Comment ce mot est-il formé? Donnez 3 mots formés de la même façon.

Réfléchissons :

1 - Qu'arrive-t-il à Eurydice? Que veut faire Orphée?
Quels obstacles rencontre-t-il sur son chemin en premier lieu?

2 - Quel autre obstacle rencontre-t-il? Décrivez le chien.

3 - Comment vient-il à bout de cet obstacle?
Est-il heureux?

Parlons :

Donnez un autre titre à cette lecture.
Donnez aussi un titre à chacun des paragraphes.

Une mauvaise plaisanterie

1. Dans cette grande propriété où les quatre enfants Besson passaient les vacances avec nous, il y avait une longue allée de troènes, de lauriers, de chênes, de buis, taillés en voûte, laissant persister, sous leurs branches étroitement rejointes, une ombre et une fraîcheur mystérieuses. Je m'y plaisais beaucoup... J'aimais y passer seule le soir.

Un samedi, les autres enfants y avaient joué sans moi au voleur et au gendarme ou au chemin de fer. J'avais dû être retenue par ma mère pour un travail quelconque, ce qui avait permis à mes camarades de profiter de mon absence et le lendemain dimanche mon frère me demanda : « Tu veux jouer à la course? » Je dis oui. On choisit l'allée et on décida que le premier qui arriverait gagnerait je ne sais quoi. Au bout de cette allée, avait été coupé, quelques jours avant, un laurier mort. Il n'en restait plus que le tronc entouré de feuilles sèches.

2. On se mit sur un rang : Victor, Émile, Louis, Charlotte, Lili et moi qui, leste et avide d'arriver la première, piaffais d'impatience, tant l'orgueil me poussait en avant. Je m'élançai. Dès le tiers du parcours, je me vis seule, j'entendis de grands rires derrière moi, mais ne pris pas le loisir de m'étonner. Emportée par mon élan, et parvenue à l'emplacement de l'arbre, je plongeai les pieds les premiers et le reste suivant dans une boue liquide qui se referma sur moi comme une vague. Le complot avait bien réussi! Dans cette terre remuée, mes petits amis avaient versé la veille de nombreux arrosoirs d'eau et dissimulé, sous les feuilles sèches, le piège dans lequel je devais si facilement tomber. Je me débattais, je

m'étouffais, je m'enfonçais! Eux s'amusèrent d'abord, puis finirent par s'effrayer. Lili, plus sensible, pleurant, alla chercher sa sœur aînée, sa mère, mes parents. On me tira de là, trempée, boueuse, suffocante; on me lava, me changea, me réchauffa, me consola.

3. Je claquais des dents. Je ne pouvais plus arrêter mes sanglots. Mon père attrapa mes deux frères qui cherchaient à se sauver. Je le vois... Il leur criait des injures et rythmiquement, les retenant par leurs fonds de culottes, les plongeait à plusieurs reprises dans l'eau du lavoir. Ils hurlaient comme chats écorchés! Ma mère se trouva devant deux enfants à changer de linge et d'habits. « Laisse-les, ordonnait mon père, je ne veux plus les voir! » Dans sa colère, il fit subir le même sort à Charlotte et à Louis Besson, sans que leurs parents osassent protester. Tout dégoulinait d'eau. On me coucha avec la fièvre, on coucha les autres par punition. La bonne petite Lili sanglota à mon chevet.

Nos parents mangèrent sans nous, ce dimanche, le gigot rituel.

Moi
Thyde Monnier
Éditions du Rocher

Comprenons :

avide : ici, qui désire avec beaucoup d'ardeur.
suffoquer : étouffer, faire perdre la respiration.
rythmiquement : avec rythme, en cadence.
rituel : qui a rapport au rite, c'est-à-dire à un ordre prescrit lors d'une cérémonie. Il s'agit ici du gigot qui figure sans exception au menu chaque dimanche.

Ouvrons le dictionnaire :

Que veut dire *impatience*?
Comment ce mot est-il formé?
Trouvez des mots formés de la même manière.
Que signifie le préfixe *im* (ou *in*, *il* ou *ir*)?

Réfléchissons :

1 - Pourquoi la fillette se plait-elle dans la propriété?
Quelle est la proposition faite à la fillette par les autres enfants?
2 - Quel est le piège tendu à la fillette? Qu'arrive-t-il à cette dernière?
3 - Quelle fut la punition infligée par le père? Sa colère vous semble-t-elle justifiée?

Parlons :

Que pensez-vous de cette mauvaise plaisanterie? Racontez-la en quelques phrases.

Un écolier parisien à la campagne

Jacques envoyé chez ses grands-parents, à la campagne, pour raison de santé, écrit à sa sœur Madeleine restée à Paris.

1. « Le premier jour, j'ai été un écolier dépaysé. Cette petite école, au milieu des champs, ces visages inconnus, ce chemin tortueux et poudreux par où j'étais venu seul, tout cela était nouveau pour moi. Comme je me sentais loin de mon école parisienne avec ses nombreuses classes et son peuple d'élèves! Comme j'étais loin de mon Paris énorme et bruyant!

2. Aujourd'hui — ah! Madeleine! je vais bien t'étonner! — je ne suis plus dépaysé du tout.

J'ai d'excellents camarades. Le meilleur, le plus intelligent et le plus fort est mon voisin Camille. Il est le premier de toutes les façons, sauf à la course où je le dépasse un peu. A l'école, nous travaillons coude à coude. Le soir, nous revenons ensemble. D'autres écoliers plus jeunes reviennent aussi par le même chemin. Parfois ils font des sottises ou se querellent. Alors Camille intervient doucement, patiemment et tout rentre dans l'ordre.

3. J'ai dit à Camille :

— Tu devrais être instituteur, plus tard.

Il m'a répondu sans hésiter :

— Je serai cultivateur comme mon père. C'est le plus beau des métiers.

Nous bavardons sur le chemin de l'école. J'appelais tous les arbres des chênes et tous les oiseaux des moineaux. Grâce à Camille, je sais déjà distinguer sept ou huit espèces d'arbres et au moins quinze espèces d'oiseaux.

Hier, Camille m'a dit :

— Je suis allé à Paris deux fois. Paris est très beau, mais je préfère vivre ici. »

Les yeux clairs
Ernest Pérochon
Delagrave, éditeur

Comprenons :

dépaysé : changé de pays; ici, dérouté, désorienté, perdu.

coude à coude : les deux enfants travaillent l'un à côté de l'autre, les coudes se touchent.

se quereller : se disputer.

Ouvrons le dictionnaire :

Recherchez le sens des mots : *tortueux - nombreux - énorme - bruyant - excellent - intelligent.* Donnez leur contraire.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi l'enfant est-il dépaysé au début?

2 - L'est-il resté longtemps? S'est-il fait des camarades?
Quel était son camarade préféré?

3 - Comment se fait-il que Jacques appelle tous les arbres des chênes et tous les oiseaux des moineaux?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.
Reproduisez le 1er paragraphe de la lecture en supposant qu'il a été écrit par un écolier campagnard contant son arrivée dans une école parisienne.

Une punition humiliante

Poum fait constamment des sottises. Son père l'a menacé de lui passer le collier du chien autour du cou s'il recommençait. Poum vient de désobéir. Son père lui boucle le collier au cou.

1. Son père s'éloigne. Poum essaye de prendre un air digne, l'air de quelqu'un qui se serait avisé, pour son plaisir ou par coquetterie, de se cravater d'un collier de chien. Mais les domestiques ne sont pas dupes, ils ricanent, ils savent... Poum sent des sanglots de rage lui gonfler la poitrine. Il se sauve au fond du jardin.

Là, il s'affirme que, s'il pouvait faire manger le cocher par les chevaux, il le ferait. Il se grise d'un rêve rouge, où la maison flambe, où son père est brûlé vif. Non! il ne serait pas brûlé, mais il aurait très peur... Poum soulage, par ces divagations insensées, l'horreur que lui inspirent l'injustice des hommes et la tyrannie de sa famille. Peu à peu, son cœur irrité bat moins fort, ses nerfs se calment. Personne ne le voit. Si! Un chat du jardin voisin, à pas de velours, se glisse le long d'une allée. Ses prunelles jaunes, inquiètes et sardoniques, rencontrent le regard de Poum qui, très mortifié, se dit : « Le chat me voit, il comprend, il me nargue! »

2. Poum a envie de lui faire peur; puisqu'il porte un collier de chien, n'est-il pas chien? Oui, il se sent devenir chien, il voudrait laper une écuelle de soupe, se gratter les puces, aboyer :

— Ouap! Ouap!

Poum s'élance, les dents montrées; le chat s'enfuit, grimpe à un arbre, ricoche sur le mur du voisin. Poum rit de bon cœur, oublie son humiliation. Être chien est très amusant. Il se poste près de la grille, aboie sourdement à des passants imaginaires... Poum fouille dans ses poches, en tire un bout de ficelle dont les bouts l'attachent du collier à un arbre.

3. Quand ses parents, s'étant mis à sa recherche, le découvrent au fond du jardin, Poum, parfaitement heureux, accroupi, gratte la terre; il fait un grand trou avec ses pattes de devant, tandis qu'il rejette vivement la terre avec celles de derrière! De temps à autre, il pousse un petit aboiement plaintif et il remue les babines comme un chien.

— Décidément, cet enfant ne sera jamais comme les autres! déclare le père de Poum.

Et il lui ôte le collier, tandis que la maman recule, épouvantée, devant cet être fangeux, hérissé, qui, surpris en plein rêve éveillé, ne sait s'il doit rester chien ou redevenir petit garçon.

Poum et Zette
Paul et Victor Margueritte
Librairie Plon, tous droits réservés

Comprenons :

divagations insensées : Poum parle à tort et à travers et ses paroles n'ont pas de sens.

la tyrannie : ici, pouvoir injuste et cruel.

prunelles sardoniques : les yeux du chat expriment une moquerie méchante.

narguer : braver, mépriser avec insolence.

fangeux : couvert de boue et de terre.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez : *humiliante - sardonique - un air digne - se griser - mortifié - ricocher - babines - hérissé.*

Réfléchissons :

1 - Montrez que Poum est vraiment humilié? Quels sont ses rêves de vengeance?

2 - Que fait-il à la vue du chat?

3 - Que fait Poum quand ses parents le retrouvent?

Parlons :

Montrez par quels sentiments successifs est passé Poum.

Zazou apprend à parler

1. Astiqués, encaustiqués, métalliques, gorgés de tout le suc qu'ils vont, avec leur grande racine froide, puiser au fond de la terre, les choux forment, au bout du potager, un bataillon vigoureux. La pluie nocturne les a rafraîchis sans les friper.

Je poursuis, sous le marronnier, mon entretien avec le petit homme :

— Dis : chemin.
— Cemin.
— Dis : chameau.
— Tameau.
— Dis : chou, chien.
— Çou, cien.

Il y a longtemps que ça dure. Encore un argument :

— Quand tu sauras dire « che... che... che... », tu pourras bien mieux jouer au chemin de fer.

Zazou lève les sourcils et les épaules, en même temps, pour bien exprimer que ce n'est pas sa faute.

2. Je prends le petit homme par la main et le conduis au fond du potager. Halte! Voici les choux. Ils sont si gras, si musclés, si trapus que leur aspect signifie : « C'est nous les choux, les choux de la soupe aux choux, les choux au gras, les choux farcis, les choux au gros cœur, à l'odeur puissante! Choux! Choux! Choux! »

Je demande bien doucement au petit homme :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Une seconde d'attente, puis il répond :

— Des... choux.

Ça y est! Victoire! Il en a plein la bouche, comme plein les yeux. Il suffisait que la langue vînt se placer au bon endroit. Maintenant, elle connaît le chemin : elle ne l'oubliera pas.

3. Il est ravi et s'en va voir toutes les personnes de la maison pour leur dire « chou », comme un acrobate qui montrerait à chacun sa dernière cabriole. Un peu plus tard, je me mettrai au guet derrière les troènes et je l'entendrai s'exercer à mi-voix, tout en jouant : « Çou... Çou... Non! Chou... Çou... non! Chou! Chou! ». Il dit « non » quand il n'est pas content de son essai, comme le pianiste appliqué, mais maladroit, qui souligne courageusement ses fausses notes.

Les Plaisirs et les Jeux
Georges Duhamel
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

astiqués, encaustiqués, métalliques : il a plu la nuit précédente. Les feuilles de choux sont propres, elles brillent au soleil comme si elles étaient en métal.

gorgés de suc : remplis de sève.

bataillon : un bataillon est une partie de régiment. Ici, les choux sont alignés dans le jardin comme les soldats d'un bataillon alignés pour une revue.

potager : partie du jardin où l'on cultive les légumes.

troènes : arbustes toujours verts que l'on plante pour faire des haies.

Ouvrons le dictionnaire :

Recherchez les mots de la même famille que *main* et donnez-en le sens.

Réfléchissons :

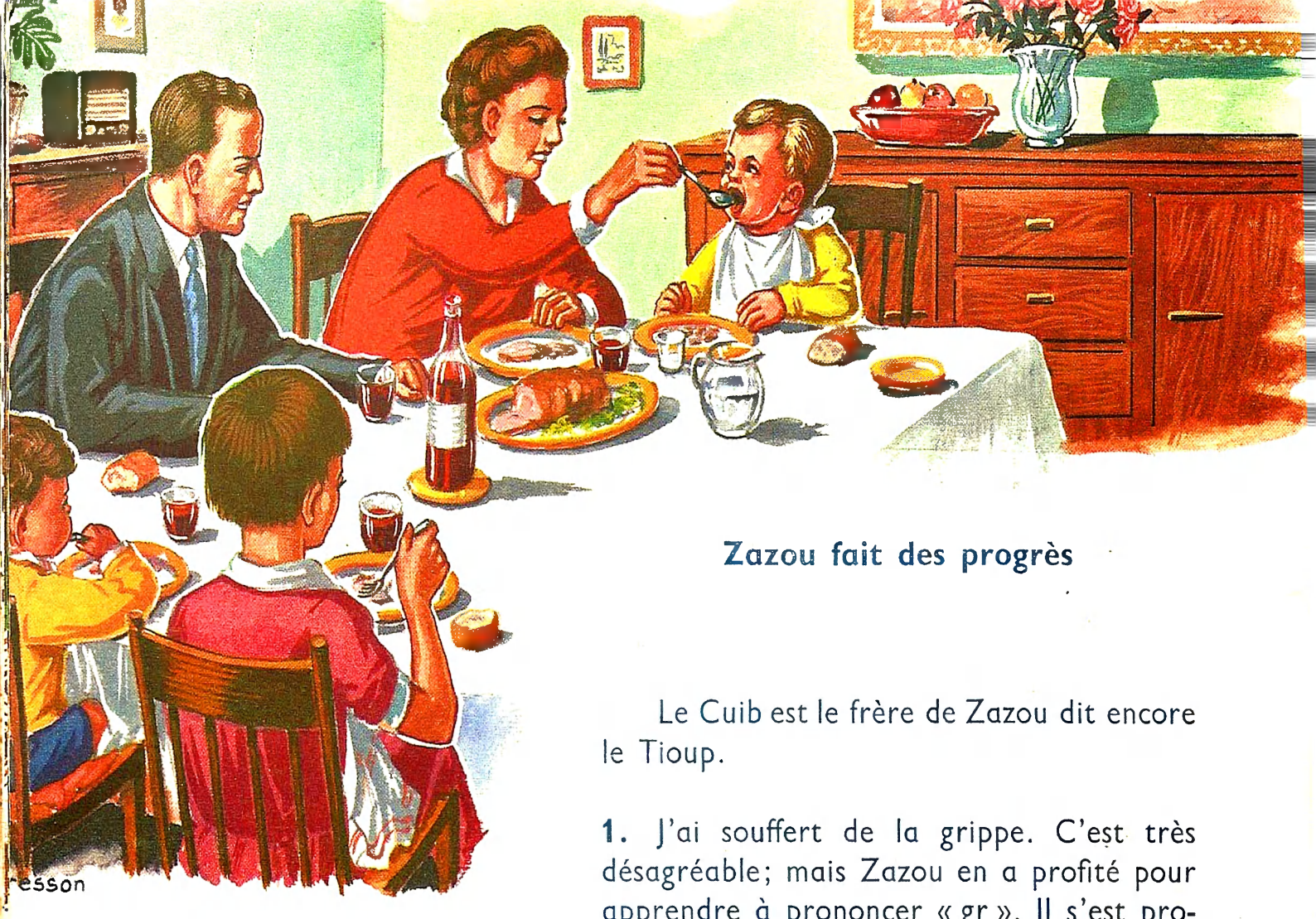
1 - Comment sont les choux du potager?
Que fait le père de l'enfant?

2 - De quelle victoire s'agit-il?

3 - Montrez la joie de l'enfant?

Parlons :

Donnez un titre à chaque partie de la lecture.



Zazou fait des progrès

Le Cuib est le frère de Zazou dit encore le Tioup.

1. J'ai souffert de la grippe. C'est très désagréable; mais Zazou en a profité pour apprendre à prononcer « gr ». Il s'est promené, toute la matinée, dans la maison en criant : « Papa a la gr... cr... grippe ». Cette importante acquisition vaut bien vingt-quatre heures de fièvre.

2. Les mots ont sur le Cuib et le Tioup un pouvoir quasi magique. A la suite de son frère, Zazou vient de contracter l'étrange maladie qui consiste à dire, de chaque plat qu'on lui présente : « J'aime pas ça ». Il reçoit donc quelques bouchées de veau et s'écrie :

— J'aime pas ça!
— Mange donc, c'est du veau.
— J'aime pas le veau.
— Mais c'est du bon veau.
— J'aime pas le bon veau.

Je vous fais grâce de la prononciation et de l'accent : il faudrait des notes, de la musique, des instruments inconnus, mille choses qui n'existent pas dans le meilleur des orchestres.

Maman intervient, prend l'assiette, ajoute un peu de jus, coupe les trop gros morceaux, émiette du pain et replace le tout sur la petite table.

— J'aime pas le veau.

— Ce n'est pas du veau, c'est du chien.
— Ah! bon.

3. Et il mange. Il a bon appétit. Il est satisfait... Je lui crie :
— Si les polichinelles parlaient, ils auraient ta voix.
Cette apostrophe le laisse froid : il est en train de manger du chien et c'est rudement bon.

4. Pendant qu'on apprend à parler, profitons de l'occasion pour apprendre à compter.
Les débuts sont durs. Baba s'en tire comme il peut. Il déclare :
— Je viens chercher des bonbons. Donne-moi-z-en pour nous tous.
— Combien?
— Un, un, un et un.
C'est assez clair, mais ce n'est pas encore de véritable arithmétique. Alors il apprend à compter sur ses doigts. Quand on lui demande son âge, l'âge de Marise, l'âge de Robert, il montre, avec assez d'exactitude, un plus ou moins grand nombre de doigts. Une main y passe, puis l'autre. Et, tout à coup, les choses se compliquent.
— Quel est l'âge de Jacqueline?
Il rêve une seconde et répond :
— Ah! pour Jacqueline, il faut un petit doigt de pied.

Les Plaisirs et les Jeux : Georges Duhamel
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

quasi : à peu près.
magique : merveilleux, surprenant.
contracter : ici, gagner par imitation ou par contagion.
étrange : contraire à l'usage, à l'ordre ou au bon sens.
orchestre : Ici, ensemble des instruments.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez : *un pouvoir temporaire, contracter une habitude, faire grâce?*

Réfléchissons :

1 - Qu'a fait Zazou durant la grippe de son père?
2 - Quelle maladie a contracté Zazou?
3 - Pourquoi Zazou se remet-il à manger avec grand appétit?
4 - Quel est, d'après ses calculs, l'âge de Jacqueline?

Parlons :

Aimeriez-vous avoir un petit frère aussi amusant que Zazou.

Un maître cuisinier

1. Le jour était radieux. Les moineaux piaillaient sur les toits. J'éprouvai subitement une irrésistible envie d'accomplir une action étonnante, et, autant que possible, merveilleuse, qui rompît la monotonie des choses. Mes moyens pour concevoir et exécuter une telle entreprise étaient très restreints. Pensant découvrir des ressources dans la cuisine, j'y pénétrai et la trouvai flambante, odorante et déserte. Au moment de servir, Mélanie, selon sa coutume, était allée chercher chez l'épicier quelque herbe, quelque graine, quelque condiment oublié.

2. Sur le fourneau, un civet de lièvre chantait dans la casserole. A cette vue, une inspiration soudaine s'empara de mes esprits. Pour y obéir, je retirai le civet du feu et l'allai cacher dans l'armoire aux balais. Cette opération s'effectua heureusement, à cela près que j'eus quatre doigts de la main droite, le coude gauche et les deux genoux brûlés, le visage échaudé, mon tablier, mes bas et mes souliers gâtés et que la sauce fut aux trois quarts renversée sur le carreau avec nombre de lardons et de petits oignons. Incontinent, je courus chercher l'arche de Noé que j'avais reçue pour mes étrennes et je versai tous les animaux qu'elle renfermait dans une belle casserole de cuivre que je mis sur le fourneau à la place du civet de lièvre. Cette fricassée, dans mon esprit, rappelait, avec avantage, ce que j'avais ouï-dire et vu sur une image coloriée du festin de Gargantua. Car, si le géant piquait avec sa fourchette à deux dents des bœufs entiers, je faisais un plat de tous les animaux de la création depuis l'éléphant et la girafe jusqu'au papillon

et à la sauterelle. Je jouissais par avance de l'émerveillement de Mélanie, quand cette simple créature, croyant trouver le lièvre qu'elle avait apprêté, découvrirait en son lieu, le lion et la lionne, l'âne et l'ânesse, l'éléphant et sa compagne, enfin toutes les bêtes échappées du déluge sans compter Noé et sa famille que j'avais fricassés avec elles par mégarde.

3. Mais l'événement trompa mes prévisions. Une puanteur insupportable qui venait de la cuisine ne tarda pas à se répandre dans tout l'appartement, imprévue de moi et surprenante pour tout autre. Ma mère, suffoquée, courut à la cuisine pour en chercher la cause et trouva la vieille Mélanie qui, tout essoufflée et son panier encore au bras, tirait du feu la casserole où fumaient horriblement les restes noircis des animaux de l'arche.

— Ma « castrole »! ma belle « castrole »! s'écria Mélanie avec l'accent du désespoir.

Venu jouir du succès de mon invention, je me sentis accablé de honte et de regrets. Et c'est d'une voix mal assurée qu'à la demande de Mélanie, je révélai qu'on trouverait le civet dans l'armoire aux balais.

Le Petit Pierre
Anatole France
Calmann-Lévy, éditeur

Comprenons :

un jour radieux : un jour brillant, un jour où le soleil jette des rayons de lumière éclatante.
moyens restreints : moyens réduits, faibles possibilités.
un condiment : le poivre, le sel, l'ail sont des condiments, des assaisonnements.
incontinent : sur-le-champ, aussitôt.

Ouvrons le dictionnaire :

Cherchez le sens de *ouï-dire*, *irrésistible*.
Comment irrésistible est-il formé? Recherchez dans la lecture un autre adjectif formé de la même manière. Donnez-en le sens.
Qui était Gargantua?

Réfléchissons :

1 - Quelle action l'enfant veut-il accomplir?
2 - Que met-il à la place du civet? Est-il heureux? Pourquoi?
3 - Qu'en résulte-t-il? Quelle est l'attitude des divers personnages?

Parlons :

Résumez oralement ou par écrit le 2e paragraphe de la lecture.
Comment cet exploit culinaire va-t-il, selon vous, se terminer.

La chasse aux pommes

Jean-Jacques Rousseau a perdu sa mère en venant au monde. Élevé par un père qui s'occupe peu de lui, il est confié à un pasteur protestant, puis recueilli par un oncle. Placé d'abord chez un greffier qui le renvoie bientôt, Jean-Jacques entre en apprentissage chez un graveur pour montres, homme violent qui le rudoie et le maltraite. Il ne peut même pas profiter jusqu'au bout des repas servis à la table commune...

1. J'étais hardi chez mon père, libre chez le pasteur, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître et je fus dès lors un enfant perdu...

Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une réserve qui, par une jalousie élevée, recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la maie pour regarder ces précieux fruits dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourrait atteindre; elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier, car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès; enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme.

2. Je tirai très doucement : déjà la pomme touchait la jalousie : j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur? La pomme était trop grosse, elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer! Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la

pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps, je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre; mais à peine furent-elles séparées qu'elles tombèrent toutes dans la réserve.

3. Je ne perdis point courage; mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, et je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la réserve...

Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'allonge la broche, je l'ajuste; j'étais prêt à piquer... Malheureusement le dragon ne dormait pas : tout à coup la porte de la réserve s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde et me dit : Courage!... La plume me tombe des mains!

Les Confessions
Jean-Jacques Rousseau

Comprenons :

jalousie : treillis de bois ou de métal formé de lattes entrecroisées ou parallèles au travers desquelles on peut voir sans être vu.
maie : huche où l'on mettait la pâte pour faire le pain.
avec transport : avec un sentiment vif, violent. Ici, avec une grande joie.
tentative : essai ayant pour but de faire réussir un projet.

Ouvrons notre dictionnaire :

Sens des mots : *hardi*, *discret*, *craintif*, *frémir*.
Recherchez le contraire des mots ci-dessus.
Trouvez des mots de la même famille que *tentative*.

Réfléchissons :

1 - Que fait J.-J. Rousseau?
Comment s'y prend-il pour essayer de saisir une pomme?
2 - Sa tentative est-elle suivie de succès?
Qu'arrive-t-il aux morceaux de la pomme?
3 - Quels sont les deux témoins indiscrets qui restent dans la réserve?
Qui arrive à la fin?

Parlons :

Imaginez la scène qui a dû suivre ce récit.
Racontez-la en faisant parler tour à tour l'enfant et son maître.

Un vilain petit tricheur

1. Le jeudi était un jour de grande toilette, et ma mère prenait ces choses-là très au sérieux.

Je commençai par m'habiller des pieds à la tête, puis je fis semblant de me laver à grande eau : c'est-à-dire que vingt ans avant les bruiteurs de la radiodiffusion, je composai la symphonie des bruits qui suggèrent une toilette.

J'ouvris d'abord le robinet du lavabo, et je le mis adroitement dans une certaine position qui faisait ronfler les tuyaux : ainsi mes parents seraient informés du début de l'opération.

Pendant que le jet d'eau bouillonnait bruyamment dans la cuvette, je regardais, à bonne distance.

2. Au bout de quatre ou cinq minutes, je tournai brusquement le robinet, qui publia sa fermeture en faisant, d'un coup de bélier, trembler la cloison.

J'attendis un moment, que j'employai à me coiffer. Alors, je fis sonner sur le carreau le petit tub de tôle et je rouvris le robinet — mais lentement, à très petits coups. Il siffla, miaula et reprit le ronflement saccadé. Je le laissai couler une bonne minute, le temps de lire une page des Pieds Nickelés. Au moment même où Croquignol, après un croche-pied à l'agent de police, prenait la fuite au-dessus de la mention « à suivre », je le refermai brusquement.

Mon succès fut complet, car j'obtins une double détonation qui fit onduler le tuyau.

3. Encore un choc sur la tôle du tub et j'eus terminé, dans le délai prescrit, une toilette plausible, sans avoir touché une goutte d'eau.

Je trouvai mon père assis devant la table de la salle à manger... En face de lui, ma mère buvait son café... Mon café au lait était servi. Elle me demanda :

— Tu t'es lavé les pieds?

Comme je savais qu'elle attachait une importance particulière à cette opération futile, et dont la nécessité me paraissait inexplicable (puisque les pieds, ça ne se voit pas), je répondis avec assurance :

— Tous les deux.

— Tu t'es coupé les ongles?

Il me sembla que l'aveu d'un oubli confirmerait la réalité du reste.

— Non, dis-je, je n'y ai pas pensé. Mais je les ai taillés dimanche.

— Bien, dit-elle.

Elle parut satisfaite. Je le fus aussi...

La Gloire de mon Père
Marcel Pagnol.
Pastorelly, éditeur

Comprenons :

les bruiteurs : ceux qui, à la radio, imitent les bruits (des oiseaux, du train, de l'orage, etc...).

symphonie : ici, les divers bruits provoqués par l'enfant imitent des instruments de musique.

coup de bélier : c'est un coup violent provoqué par la fermeture brusque d'un robinet.

tub : bassin large et peu profond utilisé pour laver son corps à grande eau.

toilette plausible : toilette vraisemblable.

futile : de peu d'importance, de peu de valeur.

Ouvrons le dictionnaire :

Cherchez les divers sens que peut avoir le mot *suggérer*.

Que veut dire répondre avec assurance? Donnez le contraire de cette expression.

Réfléchissons :

1 - A quoi voyez-vous que l'enfant n'aime pas se laver?
Que fait-il d'abord?

2 - Que fait-il ensuite?

3 - A-t-il trompé ses parents?
Que répond-il aux questions posées par sa mère?

Parlons :

Montrez en quelques phrases que l'enfant est rusé, mais qu'il n'aurait pas dû tromper ses parents.

Caprice d'enfant gâté

1. ... Il y avait Monsieur Babor le père, grand, gros et rose, sa femme couverte de bijoux, et leur petit garçon Paul Babor que ses parents appelaient Trop Beau...

Il était leur fils unique, gâté plus qu'on ne saurait dire. Dès qu'il exprimait un désir, un caprice : « Je veux ceci, je veux cela », il avait ce qu'il voulait. Et il voulait toujours quelque chose : un train électrique Flèche d'Or, une automobile à pédales, avec vrais phares et klaxon électriques, un cinématographe électrique avec des films en couleurs.

Un jour, il dit : Je veux un bateau.

— Un bateau comment, Trop Beau? lui demandèrent ses parents. Comme « Normandie »?

— Ou un beau yacht peut-être?

— Ou bien un cuirassé de guerre, avec tourelles et canons?

2. Mais Paul secouait la tête à chaque question de ses parents. « Non, non, non, vous n'y êtes pas du tout ». Et il était déjà en colère, il commençait à taper du pied en même temps qu'il secouait la tête.

— Je vous dis que je veux un bateau! Un bateau pour aller sur l'eau, sur la rivière; un vrai bateau, un bateau d'homme pour me promener sur l'eau de la rivière, pour m'y asseoir et y ramer, moi, avec mes rames à moi. Voilà le bateau que je veux.

3. Ses parents étaient consternés :

— Voyons, voyons, tu n'y penses pas! Tu n'es pas raisonnable, Trop Beau.

Nous voulons bien te donner un bateau, mais pas pour aller sur l'eau.

Et ils levaient les bras, disant :

— Premièrement, tu te salirais, tu te mouillerais.

— Deuxièmement, tu attraperais un rhume.

— Troisièmement, oh! c'est insensé... As-tu songé que tu pourrais tomber à l'eau? Te noyer? Et tu ne sais même pas nager!

— Eh bien! quatrièmement, dit Paul, vous n'avez qu'à me faire apprendre.

4. Il n'en démordit pas, il n'étudia plus ses leçons, ne joua plus avec ses jouets perfectionnés, ne mangea plus que du bout des dents (et pourtant il était gourmand), bouda enfin très vilainement, en vrai garçon trop gâté qu'il était. Tant et si bien que son père et sa mère, en vrais parents de garçon trop gâté, finirent par lui céder et lui promirent son bateau. Mais ils posèrent deux conditions :

— Tu apprendras d'abord à nager.

— Je ne demande pas mieux, dit Paul.

— Et tu seras reçu à ton examen de passage.

— Je serai reçu, dit Paul.

Il apprit à nager avec un maître nageur. Il fut reçu à son examen. Il dit :

— Je veux mon bateau.

Alors, M. Babor l'emmena dans un grand magasin de Paris pour qu'il le choisît lui-même...

d'après l'Hirondelle qui fit le Printemps : Maurice Genevoix
Flammarion, éditeur

Comprenons :

caprice : désir subit et irréfléchi.
yacht (*prononcer yak et non yot*) : navire de plaisance à voiles ou à moteur.
raisonnable : qui est doué de raison, qui est capable de bien juger.
être consterné : c'est être stupéfait, abattu comme par une catastrophe.
insensé : qui n'a pas de sens, que l'on ne peut comprendre.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez : *il n'en démordit pas, des jouets perfectionnés, bouder.*

Réfléchissons :

1 - Montrez que Paul est un enfant gâté. Quel est, son dernier caprice?
2 - Quel bateau désire Paul? Comment appuie-t-il sa demande?
3 - Pourquoi les parents ne veulent-ils pas d'abord accéder au caprice du garçon?
4 - Les parents cédèrent-ils? Ne posèrent-ils toutefois pas des conditions? Lesquelles?

Parlons :

Résumez la lecture en quelques phrases.
Que pensez-vous de Trop Beau? de ses parents?

La grappe de raisin

1. Vers le 10 août, les vacances furent interrompues, pendant toute une après-midi, par un orage qui engendra, comme c'était à craindre, une dictée.

L'oncle Jules, dans un fauteuil près de la porte vitrée, lisait un journal. Paul, accroupi dans un coin sombre, jouait tout seul aux dominos. Ma mère cousait près de la fenêtre. Mon père, assis devant la table, tout en aiguisant un canif sur une pierre noire, lisait à haute voix, en répétant deux ou trois fois chaque phrase, une histoire qui racontait l'aventure d'une grappe de raisin.

2. Le père de famille la cueillait dans sa vigne, mais il ne la mangeait pas : il la rapportait à la maison pour l'offrir à la mère de famille. Celle-ci, très émue, la donnait en cachette à son fils, qui, sans rien en dire à personne, la portait à sa sœur. Mais celle-ci n'y touchait pas non plus. Elle attendait le retour du père, qui, en retrouvant la grappe dans son assiette, serrait toute la famille dans ses bras...

Le long voyage de cette grappe s'arrêtait là, et je me demandais qui l'avait mangée, lorsque l'oncle Jules replia son journal, et me dit d'un ton grave :

— Voilà une page que tu devrais apprendre par cœur.

Je fus indigné par cette proposition d'un travail supplémentaire, et je demandai :

— Pourquoi?

— Voyons, dit l'oncle, tu n'as donc pas été touché par le sentiment qui anime ces humbles paysans?

A travers la vitre, je regardais tomber la pluie, qui vernissait en noir les branches du figuier, et je mordillais mon porte-plume.

Il insista :

— Pourquoi cette grappe a-t-elle fait le tour complet de la famille?

Il me regardait, de ses yeux pleins de bonté. Je voulus lui faire plaisir, et je concentrai toute mon attention sur ce problème : dans un éclair, je vis la vérité, et je m'écriai :

— C'est parce qu'elle était sulfatée!

4. L'oncle Jules me regarda fixement, serra les dents, et devint tout rouge. Il voulut parler; l'indignation lui coupa le souffle. Il essaya successivement trois ou quatre syllabes, mais il était hors d'état de leur donner une suite qui eût précisé leur sens. Alors, il leva les bras au ciel, puis son derrière de sa chaise, et dit enfin, avec une grande violence :

— Voilà! Voilà! Voilà!

d'après la Gloire de mon Père
Marcel Pagnol
Éditions Pastorelly

Comprenons :

je fus indigné : j'éprouvai de la colère devant l'annonce d'une tâche supplémentaire après la dictée...
humbles paysans : paysans modestes, de peu d'apparence.
elle était sulfatée : on sulfate la vigne pour combattre certaines de ses maladies.

Ouvrons le dictionnaire :

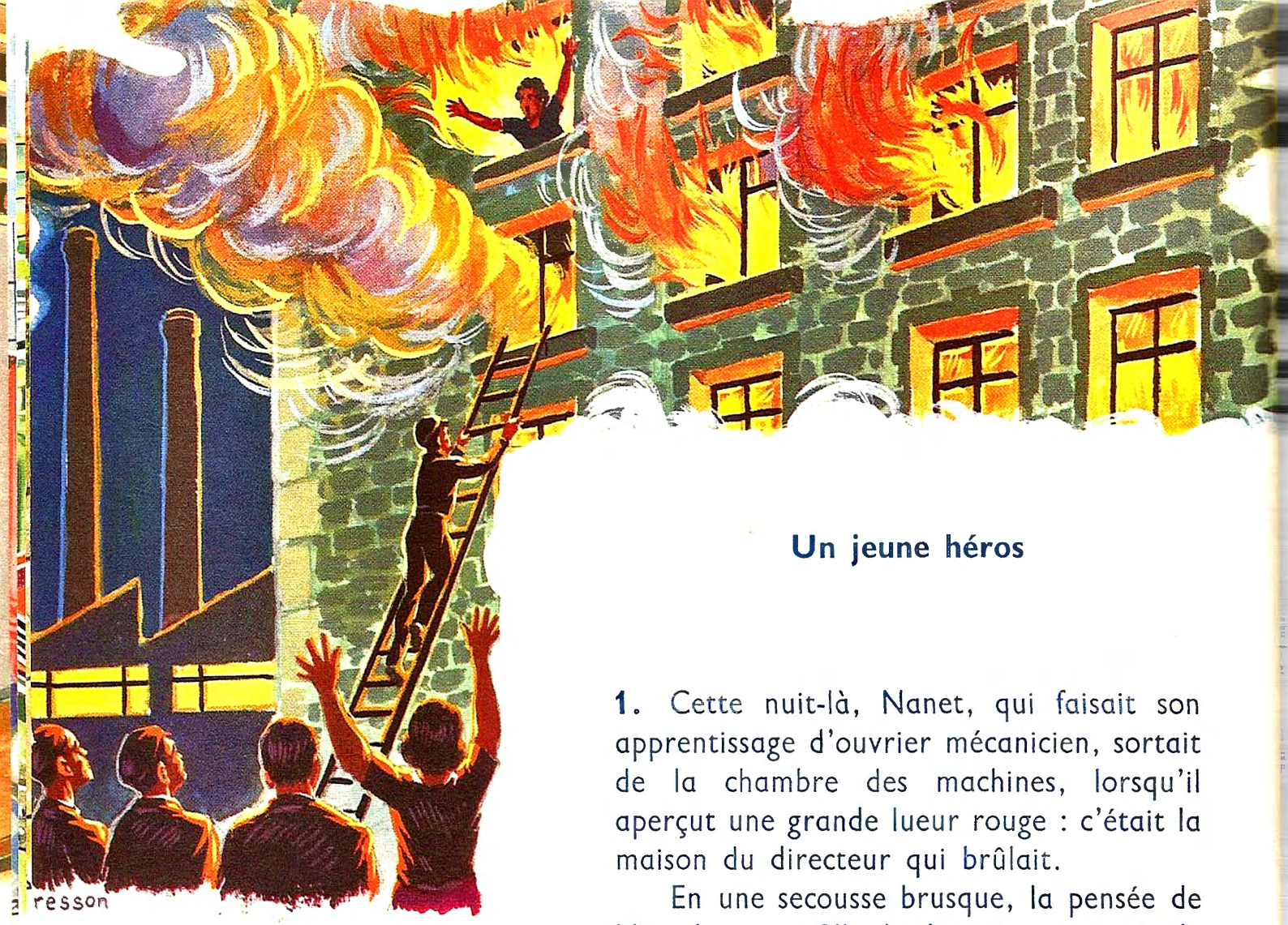
Que veut dire *cachette*? Comment est formé ce nom?
Citez d'autres noms formés de la même manière et cherchez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi l'orage engendra-t-il une dictée?
Quelles étaient les occupations des divers personnages?
2 - Quel a été le long voyage de la grappe? Où s'est-il terminé?
3 - Quelle a été la question posée par l'oncle? Quelle est la réponse de l'enfant?
4 - Pourquoi l'oncle est-il indigné?

Parlons :

Dites en quelques phrases pour quelles raisons la grappe a fait le tour complet de la famille.
Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.



Un jeune héros

1. Cette nuit-là, Nanet, qui faisait son apprentissage d'ouvrier mécanicien, sortait de la chambre des machines, lorsqu'il aperçut une grande lueur rouge : c'était la maison du directeur qui brûlait.

En une secousse brusque, la pensée de Nise, la petite fille du directeur, et amie de Nanet, le frappa; il se mit follement à courir, se trouva dans le jardin, seul encore, l'alarme n'ayant pas été donnée.

2. C'était bien la maison qui brûlait, qui s'allumait du rez-de-chaussée à la toiture, ainsi qu'un énorme bûcher, sans que personne à l'intérieur ne remuât. Les fenêtres restaient closes, la porte ne s'ouvrait pas, incendiée déjà, ne permettant plus de sortir ni d'entrer. Enfin, les persiennes d'une des fenêtres du second étage furent rabattues violemment et Nise parut dans la fumée, toute blanche, vêtue de sa chemise et d'un simple jupon. Elle appelait au secours, elle se penchait, terrifiée.

— Aie pas peur! Aie pas peur! cria Nanet éperdument. Je monte!

3. Il avait aperçu une grande échelle couchée le long d'un hangar. Plus tard, jamais il ne comprit comment il était parvenu à la mettre debout; il y eut du prodige; il la dressa sous la fenêtre. Alors il vit qu'elle était trop courte et son désespoir fut tel que lui-même, un instant, chancela dans sa bravoure de héros de seize ans, résolu à sauver cette fillette de treize, son amie. Il perdait la tête, il ne savait plus :

— Attends, attends! Ça ne fait rien, je monte!

Et il monta quand même le long de l'échelle et lorsqu'il fut au premier étage en flammes, il entra par une des fenêtres dont les vitres avaient éclaté sous la violence de la chaleur.

4. Des secours arrivaient, beaucoup de monde se trouvait déjà sur la route et dans le jardin. Et il y eut, parmi la foule, quelques minutes d'effroyable anxiété, à suivre ce sauvetage d'une enfant par un autre, si follement brave. Le feu gagnait toujours, les murs craquaient, l'échelle semblait s'allumer elle-même, vide et debout contre la façade où ne reparaissait ni le garçon, ni la fillette.

5. Enfin, il revint, la tenant sur ses épaules, comme un agneau qu'on emporte. Il avait pu dans cette fournaise monter un étage, la saisir, redescendre, mais ses cheveux grésillaient, ses vêtements brûlaient et, lorsqu'il se fut laissé glisser au bas de l'échelle, plutôt qu'il n'en descendit avec son cher fardeau, tous les deux étaient couverts de brûlures.

Une demi-heure plus tard, la maison s'écroulait : pas une pierre n'en restait debout.

Œuvres
Émile Zola
Fasquelle, éditeur

Comprenons :

prodige : miracle, chose extraordinaire, étonnante.
anxiété : angoisse, grande inquiétude.
fournaise : feu ardent.
grésiller : qui imite le bruit du grésil qui tombe.

Ouvrons le dictionnaire :

Comment appelle-t-on un *petit jardin? une petite fille? une petite maison?* Comment ces mots sont-ils formés? Trouvez cinq autres mots formés de la même façon.
Quel est le féminin de héros?

Réfléchissons :

1 - Que voit Nanet? A qui pense-t-il?
2 - Qui apparaît à une fenêtre?
3 - Que fait le garçon d'abord? L'échelle étant trop courte, que fait-il ensuite?
4 - Que fait la foule? Essayez de décrire son émotion?
5 - Comment se termine cette scène?

Parlons :

Montrez en quelques phrases que Nanet a fait preuve d'esprit d'initiative et de décision et d'un grand courage.

Le lièvre de Ferlu

1. Un jour, Ferlu avait vendu son bœuf, une forte bête, et s'en revenait content. Il avait noué solidement dans un angle de son vaste mouchoir les pièces d'or et les billets reçus en paiement (cet or situe notre très authentique histoire en des temps fabuleux). Il faisait un soir de septembre poudreux et blond comme un coing mûr. A deux cents mètres du village, notre homme avait laissé le matin dans son champ, près de la grange, un tombereau de fumier qu'il voulut décharger. Or, comme il venait de prendre le sentier, il aperçut, couché dans un sillon, à l'abri du vent, un lièvre au gîte, un beau lièvre de six livres plus roux qu'un pain doré.

2. Perchant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, Ferlu se déchaussa et, le bâton en arrêt, s'approcha du dormeur. Vlan! le lièvre, sur la nuque, reçut le coup du lapin. Il fit entendre un petit « couic » comme pour déclarer qu'il était mort. Ferlu, aussitôt, le souleva par les hautes pattes de derrière, dures et pelées. Six livres, disiez-vous? Il en pesait bel et bien sept, et des bonnes... Mettez huit, et nous serons d'accord. Le paysan savait bien de quel vin serait fait le civet. Et, à dix enjambées de là, il se hâta d'aller vider son tombereau. Mais, dès les premières fourchées, il sentit que son mouchoir le gênait dans la poche du pantalon : c'est la meilleure poche pour mettre l'argent les jours de foire.

3. Avisant le lièvre, qu'il avait laissé à terre avec la veste, le bâton et le chapeau, il lui fit alors une ceinture avec ce grand mouchoir incommodant. Et, moqueur, il ajouta :

— Tu seras plus beau ainsi, car tu portes, comme un marchand, de l'argent sur ton ventre.

4. On ne sait pourquoi, au bout de dix minutes, Ferlu, qui égalisait son fumier, tourna la tête. Malédiction! le lièvre, ressuscité, détalait avec le mouchoir pareil à une selle. Ferlu se mit à courir et à crier comme on fait à un baudet qui se donne du large. Mais le lièvre, malgré le bandage, avait filé dans les bois. Ce soir-là, Ferlu inventa des jurons. Néanmoins, il rentra au logis sans mouchoir ni argent...

d'après Le fifre de buis
Léon Lafage
B. Grasset, éditeur

Comprenons :

authentique histoire : histoire vraie, incontestable.
tombereau : charrette a deux roues qu'on décharge en la faisant basculer.
gîte : lieu où le lièvre se retire, où il dort.
livre : ici, demi-kilogramme.
le bâton en arrêt : le baton levé, prêt à frapper.
le coup du lapin : pour tuer un lapin, on lui donne un coup derrière la tête.
avisant le lièvre : regardant à nouveau le lièvre pour se rendre compte.
ressuscité : ramené à la vie, revenu à la vie.

Ouvrons le dictionnaire:

Expliquez : *pattes pelées, avisant, détaler.*
Contraire de *vaste, authentique.*

Réfléchissons :

1 - Pourquoi Ferlu est-il content?
L'histoire vous semble-t-elle tellement authentique?
Qu'aperçoit Ferlu au gîte?
2 - Comment Ferlu se procure-t-il le lièvre? Le lièvre est-il beau?
3 - Quelle idée vient à l'esprit de Ferlu?
Qu'en pensez-vous?
4 - Que se passe-t-il ensuite? Qu'est devenu l'argent de Ferlu?

Parlons :

Ferlu rentre à la maison.
Sa femme lui demande ce qu'il a fait de l'argent provenant de la vente du bœuf.
Ferlu répond. Faites-le parler.

Le lièvre de Ferlu (suite)

Pendant plusieurs jours, Ferlu tenta de retrouver le lièvre porteur d'une petite fortune. Ses recherches restaient vaines.

1. Ferlu allait s'asseoir près de la grange, en face du creux où le lièvre avait dormi. « Je n'ai point tapé assez fort », disait-il. Arrachant un maître échalas à la vigne prochaine, il s'avançait à pas silencieux et, brusquement, déchargeait sur quelque motte innocente un coup à rompre l'échine d'un mulet. Ah! si jamais le lièvre revenait! Mais voilà : il n'était pas assez honnête. Peut-être aussi, forcé par les chiens, avait-il dû changer de pays. Enfin, gardait-il toujours dans sa ceinture cet « argent du bœuf » devenu à présent la fortune du lièvre? Il y avait trois pièces d'or et deux billets. Cette richesse était légère au râble d'un vieux coureur. Ah! qu'il revînt au gîte, on ne lui demanderait pas d'intérêts!

2. Or, certain soir, au seuil de la grange, Ferlu songeait pour la centième fois au bœuf, à la foire et au coup du lapin, quand il entendit au revers du coteau les abois d'un chien courant. Puis deux coups de fusil se brisèrent dans les échos. Ferlu se leva et vit, à travers le champ, le mouchoir au ventre et le poil bruni de sueur, exténué, son lièvre, les oreilles tombantes, qui, tout à coup, pliant les pattes, se coucha, du sang à la bouche. L'homme ne fit qu'un bond. Il alla droit au portefeuille. Le mouchoir terreux, effiloché par les ronces, gardait son coin bruissant et dur. D'un coup de dent, Ferlu déchira la toile et reconnut sa fortune; le grand billet portait dans ses plis, dont la couleur était un peu passée, du plomb double

zéro déjà ancien. Le paysan, sans commentaire, empocha l'or et le papier. Un petit rire tourna dans ses yeux; sa vieille malice lui revenait...

3. Cependant, tandis qu'il soupesait le lièvre, une voix essoufflée, mais impérative, retentit. Arrivait, bien hanarché, sentant le cuir neuf, un beau chasseur de la ville.

— Cette bête est à moi, déclara-t-il : je l'ai tuée. Et nulle contestation possible, mon bonhomme : elle portait autour du ventre, et c'est assez drôle, cette étoffe qui est à vos pieds.

— Serviteur, monsieur, dit le paysan. Ce champ et ce lièvre sont miens. Vous m'avez tué fort maladroitement une bête privée...

— Dites-donc!...

— Parfaitement! répartit Ferlu, vous l'avez tuée!

Le citadin comprit qu'il n'en aurait pas bon marché.

— Allons! allons! brave homme, transigea-t-il, ne vous désolez pas de la sorte. Je regrette vraiment... Tenez! voilà cinq francs, et gardez votre lièvre. Seulement une autre fois, au lieu d'une ceinture, mettez-leur un collier — avec un grelot.

d'après Le fifre de buis
Léon Lafage
B. Grasset, éditeur

Comprenons :

échalas : pieu de chêne ou de châtaignier planté en terre afin de soutenir la vigne.
argent du bœuf : argent provenant de la vente du bœuf (voir lecture précédente).
râble : partie de certains quadrupèdes, particulièrement du lièvre et du lapin, qui s'étend du bas des épaules jusqu'à la queue.
bien harnaché : ce chasseur de ville était parfaitement habillé et équipé.
citadin : habitant de la ville.

Ouvrons le dictionnaire :

Que signifient: *le lièvre est forcé par les chiens, un chien courant, exténué, transiger, une voix impérative.*

Réfléchissons :

1 - A quelle répétition se livrait Ferlu?
Quelles réflexions fait-il?
2 - Quelle surprise lui arrive-t-il?
3 - Qui a tué le lièvre?
Montrez que Ferlu est un vieux roublard.

Parlons :

En quelques phrases, résumez ce texte.

L'oiseau de proie

L'auteur du récit, alors enfant, dépité de ne pas avoir été emmené par son père et son oncle faire l'ouverture de la chasse, décide de partir seul à leur suite. Mais il s'égare dans les taillis et aperçoit brusquement un oiseau de proie.

1. Soudain une ombre passa sur le taillis. Je levai la tête, et je vis un condor. Il était descendu du zénith, et il planait majestueusement : l'envergure de ses ailes me parut deux fois plus grande que celle de mes bras. Il s'éloigna sur ma gauche. Je pensai qu'il était venu par curiosité pure, pour jeter un coup d'œil sur l'intrus qui osait pénétrer dans son royaume. Mais je le vis prendre un large virage en passant derrière moi et revenir sur ma droite : je constatai alors avec terreur qu'il décrivait un cercle dont j'étais le centre, et que ce cercle descendait peu à peu vers moi!...

2. Je saisis alors mon couteau... et je l'aiguisai ostensiblement sur une pierre. Il me sembla que le cercle de la mort cessait de descendre. Puis, pour montrer à la bête féroce que je n'étais pas à bout de forces, j'exécutai une danse sauvage terminée par de grands éclats de rire... Mais cet arracheur de lambeaux sanglants n'en parut pas intimidé et reprit sa descente fatale. Je cherchai des yeux un refuge : ô bonheur! A vingt mètres sur ma droite, une ogive s'ouvrait dans la paroi rocheuse. Je dressai mon couteau la pointe en l'air, et criant des menaces d'une voix étranglée, je me dirigeai vers l'abri de la dernière chance...

3. L'abri n'était plus qu'à dix pas : hélas, trop tard! Le meurtrier venait de s'immobiliser, à vingt ou trente mètres au-dessus de ma tête : je voyais frémir ses ailes immenses, son cou était tendu vers moi... Soudain, il plongea, à la vitesse d'une pierre qui tombe. Fou de peur, et mes yeux cachés derrière mon bras, je me lançai à plat ventre sous un gros cade, avec un hurlement de désespoir.

4. Au même instant retentit un bruit terrible, le bruit roulant d'un tombereau qui se décharge : une compagnie de perdrix s'envolait, épouvantée, à dix mètres devant moi, et je vis remonter l'oiseau de proie : d'un vol ample et puissant, il emportait dans ses serres une perdrix tressaillante, qui laissait couler dans le ciel une traînée de plumes désespérées...

Je contins à grand-peine quelques sanglots nerveux... et quoique le danger fût passé, j'allai me réfugier dans l'abri, pour essayer d'y retrouver mon sang-froid...

Je compris... que le vautour n'avait jamais eu l'intention de m'attaquer, mais qu'il suivait les perdrix : ces malheureux volatiles avaient fui longuement devant moi, sans oser prendre leur essor, à cause du meurtrier volant qui les attendait à la sortie...

La Gloire de mon Père
Marcel Pagnol
Pastorelly, éditeur

Comprenons :

condor : très grand oiseau de proie qui vit en Amérique. Ici, il s'agit d'un vautour.
zénith : point du ciel situé verticalement au-dessus d'un point de la terre.
l'intrus : celui qui s'introduit dans un lieu sans y être invité.
ostensiblement : d'une manière très apparente.
un cade : c'est un genévrier.

Ouvrons le dictionnaire :

Trouvez un synonyme de chacun des mots : *dépité, féroce, trembler, essor.* Donnez-en le sens.
Qu'est-ce que les serres d'un oiseau de proie?

Réfléchissons :

1 - Pourquoi l'enfant est-il saisi d'une vive frayeur?
2 - L'enfant essaie-t-il de réagir? Comment?
3 - Pourquoi la frayeur de l'enfant augmente-t-elle?
4 - Qui était visé par l'oiseau de proie?

Parlons :

Expliquez en quelques mots la chasse de l'oiseau de proie.

La revanche

Le Petit Pierre Chaudet, dit Petit Doré, et le grand Léon Jars ont disputé une course. Petit Doré a battu de justesse Léon Jars. Celui-ci, vexé, songe à se venger.

1. Le maître apparut sur le seuil de la classe et donna le signal de la rentrée.

Sur les bancs, les élèves étaient placés par ordre de mérite, les meilleurs élèves près du maître. Léon Jars... avait sa place au fond de la classe, tandis que Petit Doré était au premier rang.

Lorsque tout le monde se fut assis, le maître fit l'appel, puis il dit à Petit Doré :

— Pierre Chaudet, allez ramasser les cahiers de rédaction, vous les apporterez sur mon bureau ouverts à la page du devoir.

2. Cette levée des cahiers était une marque de confiance qui allait toujours à un bon élève. La charge revenait souvent à Petit Doré et il en avait une grande fierté. Pourtant, sa conscience de bon élève n'empêchait pas qu'il fût charitable à ses camarades. Si l'un d'eux n'avait pas fait son devoir, Petit Doré, informé par un clin d'œil, passait devant le coupable sans ramasser son cahier, en manœuvrant assez adroitement pour que le maître n'en eût pas le soupçon.

En arrivant à la dernière rangée, il comprit tout de suite, à son visage soucieux, que le grand Jars n'avait pas fait sa rédaction. Avec noblesse, Petit Doré se réjouit d'obliger un ennemi. Une fois de plus, la manœuvre réussit. Il alla déposer la pile de cahiers sur la chaire et, comme le maître demandait s'il avait ramassé tous les cahiers, il affirma :

— Oui, Monsieur, c'est complet.

Alors le grand Jars se leva et avertit d'une voix assurée :

— M'sieu, je n'ai pas fait ma rédaction.

Un murmure courut dans toute la classe qui appréciait avec indignation la perfidie du grand Jars.

Le maître ajusta ses lunettes et se recueillit pendant quelques secondes. Il n'était pas bien surpris que Léon Jars n'eût point fait sa rédaction, mais il jugeait sévèrement la conduite de Petit Doré qui aurait dû l'informer de cette défaillance.

— Pierre Chaudet, dit-il, levez-vous. Je vous prends en flagrant délit de mensonge. Vous avez abusé de la confiance que je vous ai témoignée. Dorénavant, vous ne lèverez plus les cahiers de vos camarades.

4. Petit Doré, les joues chaudes de colère, voulut protester. Le maître lui imposa silence d'un geste et dit à Léon Jars :

— Je vous sais gré de votre franchise, Léon Jars, et c'est pourquoi je ne vous punis pas. Vous voyez qu'il y a toujours avantage à être franc. Mais pourquoi n'avez-vous pas fait votre rédaction?

— On a tué le cochon hier.

— Je n'en ai pas entendu parler, observa le maître. Il me semble qu'on tue bien souvent le cochon chez vous. En tout cas, puisque vous n'avez pas fait votre rédaction, vous avez dû avoir le temps d'apprendre votre leçon d'histoire. Parlez-moi donc de la retraite de Russie...

Le puits aux images, Marcel Aymé
Éditions Gallimard

Comprenons :

obliger un ennemi : lui rendre service.
perfidie : déloyauté, trahison.
se recueillit : il réfléchit.
en flagrant délit : le mensonge éclate aux yeux de toute la classe.
je vous sais gré : je vous suis reconnaissant, je vous remercie.

Ouvrons le dictionnaire :

Cherchez des mots de la même famille que *pile* et donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi, selon vous, le maître faisait-il relever les cahiers par un élève?
2 - Auriez-vous agi comme petit Doré ?
3 - Que pensez-vous de la conduite du grand Jars?
4 - Le grand Jars avait-il encore quelque chose à se reprocher?

Parlons : Imaginez la fin du récit.

Le Petit Chose

1. Des revers de fortune ayant obligé mes parents à quitter le Midi de la France, nous vînmes nous installer à Lyon. J'entrai au Collège et, parce que j'étais chétif et pauvrement vêtu, on m'appelait avec dédain : le Petit Chose. Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au Collège, c'est que j'étais le seul à porter une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouse; il n'y a que les enfants de la rue, les « gones » comme on dit.

2. Moi j'en avais une, une petite blouse à carreaux, j'avais l'air d'un gone. Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait : « Tiens! il a une blouse ». Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers en bois de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs. Moi, mes livres étaient de vieux bouquins, moisis, fanés, sentant le rance. Les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages.

3. Mais j'avais compris que lorsqu'on est pauvre, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle « le Petit Chose », il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et, ma foi! le Petit Chose se mit à travailler de tout son courage. Brave Petit Chose! Il était en hiver, dans une chambre sans feu, à sa table de travail, les jambes enveloppées dans une couverture car il faisait bien froid. De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement;

c'était sa mère qui entrait. Elle s'approchait du Petit Chose sur la pointe du pied.

— Tu travailles? lui disait-elle tout bas.
— Oui, maman.
— Tu n'as pas froid?
— Oh! non.

4. Le Petit Chose mentait, il avait bien froid, au contraire. Alors sa mère s'asseyait auprès de lui avec son tricot et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse avec un gros soupir de temps en temps...

d'après Le Petit Chose
Alphonse Daudet
Fasquelle

Comprenons :

des revers de fortune : des accidents fâcheux, des disgrâces qui changèrent une situation aisée en situation misérable.

chétif : faible.

ce qui me frappa : ce qui attira vivement mon attention.

les élèves ricanèrent : les élèves rirent à demi, sottement, avec ironie et malice.

Ouvrons le dictionanire :

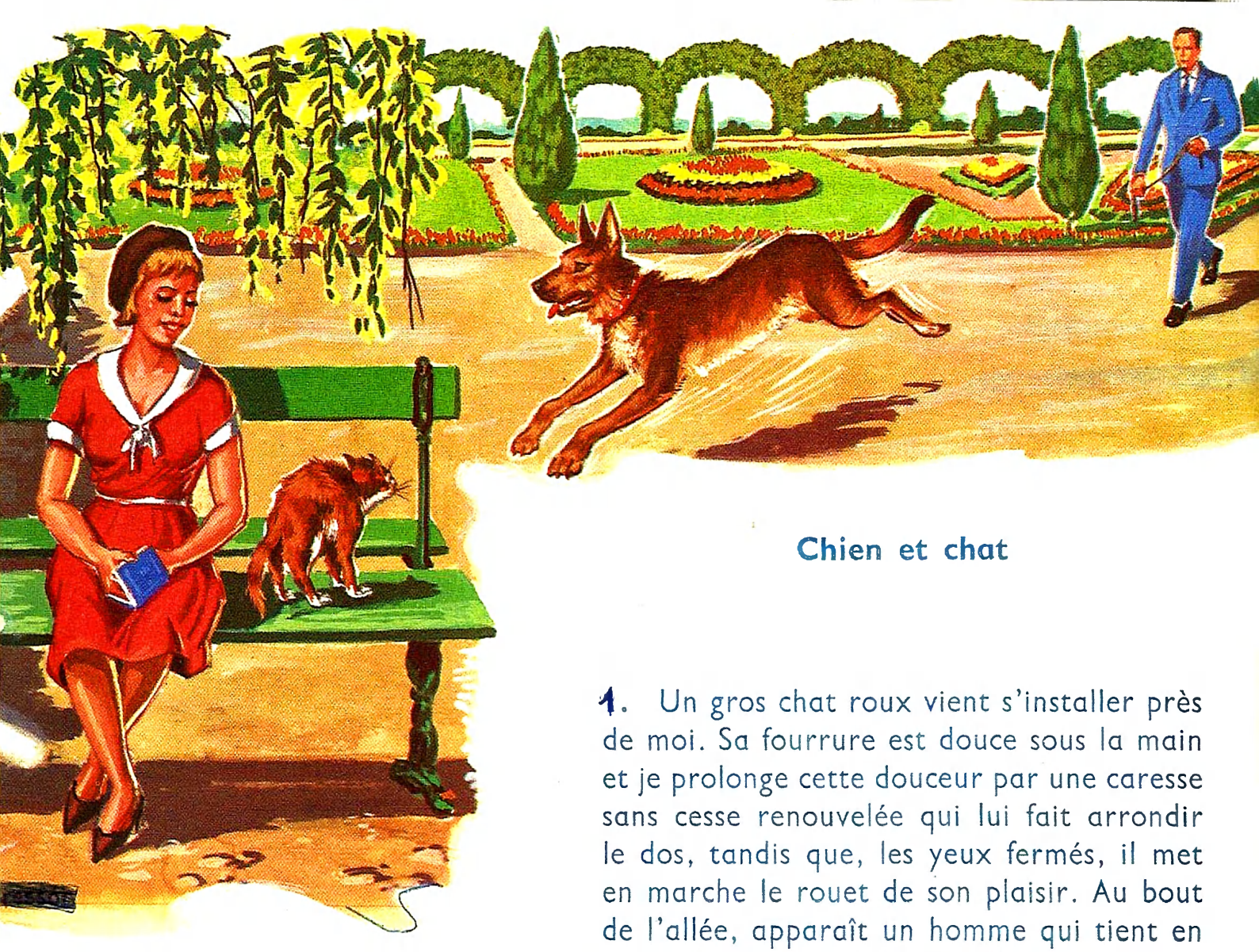
Recherchez les mots de la même famille que *froid* et donnez leur sens.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi a-t-on donné à cet enfant le nom de Petit Chose? Quel vêtement portait-il?
2 - Est-ce seulement la blouse qui le distinguait des autres élèves?
3 - Qu'avait alors compris le Petit Chose? Travaillait-il dans de bonnes conditions?
4 - Pourquoi ment-il à sa mère? L'approuvez-vous?

Parlons :

Résumez ce texte en quelques phrases.



Chien et chat

1. Un gros chat roux vient s'installer près de moi. Sa fourrure est douce sous la main et je prolonge cette douceur par une caresse sans cesse renouvelée qui lui fait arrondir le dos, tandis que, les yeux fermés, il met en marche le rouet de son plaisir. Au bout de l'allée, apparaît un homme qui tient en laisse un berger allemand. Il s'arrête pour le détacher et le chien fonce sur nous. Devant le banc, il s'immobilise, les oreilles couchées, les crocs découverts.

2. Il gronde doucement, avec une retenue d'autant plus menaçante. Je le sens frémir d'impatience, prêt à franchir l'invisible barrière contre **laquelle** s'est brisé son élan. Le chat, lui, n'est plus que hérissement, peur, attente crispée, ressort tendu. Il crache et le chien recule un peu, s'aplatit, le corps rassemblé pour le bond. Le grondement s'amplifie. L'ennemi ne le quitte pas des yeux, petit arc bandé par une main de colère.

3. Une voix crie :

— Ici, Lenox!

L'homme se hâte vers nous. Arrivé près du banc, il dit :

— N'ayez pas peur, Mademoiselle. Il n'est pas méchant.

Il se penche, empoigne le collier de la bête et la traîne quelques pas plus loin. Puis il accroche la laisse aussitôt tendue par l'élan d'une fureur insatisfaite.

4. Mais le chat à présent se désintéresse de son adversaire impuissant. Son corps se relâche et, d'une langue négligente, il remet en place quelques poils encore hérissés. Enfin, il se laisse tomber du banc et s'éloigne, sans hâte, avec une sorte de nonchalance affectée, tandis que l'homme lutte pour garder son équilibre. Mécaniquement, il répète :

— Paix Lenox! Paix!

Un aboiement rageur couvre sa voix. L'ennemi s'évanouit entre les arbres et le chien, devoir accompli, se couche dans la poussière, haletant, palpitant, toute langue dehors.

L'homme tire de sa poche un mouchoir d'une éclatante blancheur et s'essuie le front.

Les bagages de sable
Anna Langfus
Éditions Gallimard

Comprenons :

le rouet de son plaisir : le ronronnement de plaisir du chat est comparé au bruit régulier et chantant du rouet qui servait autrefois à filer.

laisse : corde ou courroie qui mène un chien.

invisible barrière : ici, c'est la crainte. Le chien n'ose plus avancer, il attend.

attente crispée : tous les muscles du chien sont tendus.

Ouvrons le dictionnaire :

Remplacez les mots suivants par leurs synonymes : *fonce - frémir - s'amplifie - fureur - nonchalance.*

Réfléchissons :

1 - Quelle est d'abord l'attitude du chat près de la jeune fille assise? Qui apparaît au loin?
2 - Que devient l'attitude du chien? du chat?
3 - Que fait l'homme?
4 - Le danger est passé. Que fait le chat? Que fait le chien?

Parlons :

Montrez en quelques phrases que l'attitude du chat et celle du chien passent du calme à la colère agressive pour revenir peu à peu au calme.

La moisson du riz

En Haute-Guinée, à la saison sèche, l'auteur était invité par un de ses oncles à la moisson du riz, qui est une grande et joyeuse fête.

1. Lorsque midi approchait, les femmes quittaient le village et se dirigeaient en file indienne vers le champ, chargées de fumantes platées de couscous. Sitôt que nous les apercevions, nous les saluions à grands cris. Midi! Il était midi! Et sur toute l'étendue du champ, le travail se trouvait interrompu...

La chaleur avait beau être forte et le champ, avec la poussière et son frémissement, être une fournaise, l'appétit n'en était pas freiné : nous étions assis autour des plats, et le couscous brûlant disparaissait, s'engouffrait, aidé de rasades fraîches, puisées dans de grandes jarres couvertes de feuilles de bananier.

La trêve se prolongeait jusqu'à deux heures et les hommes la passaient à dormir à l'ombre des arbres ou à affûter des faucilles.

2. Pour nous, infatigables, nous jouions, nous allions tendre des pièges, et si nous menions grand bruit à notre accoutumée, nous nous gardions néanmoins de siffler, car on ne doit ni siffler ni ramasser du bois mort pendant la moisson : ce sont des choses qui attirent le malheur sur le champ.

3. Le travail de l'après-midi, beaucoup plus court, passait comme une flèche : il était cinq heures avant que nous nous en doutions... Et nous regagnions en

cortège le village, précédés de l'inlassable joueur de tam-tam et lançant à tous les échos la chanson du riz.

4. Au-dessus de nous, les hirondelles volaient déjà plus bas, bien que l'air fût toujours aussi transparent, mais la fin du jour approchait. Nous rentrions heureux, las et heureux. Les génies nous avaient constamment secondés : pas un de nous qui eût été mordu par les serpents que notre piétinement dans les champs avait délogés. Les fleurs, que l'approche du soir réveillait, exhalaient de nouveau tous leurs parfums et nous enveloppaient comme de fraîches guirlandes. Ah! que nous étions heureux ces jours-là!

L'enfant noir
Camara Laye

Librairie Plon, tous droits réservés

Comprenons :

Haute-Guinée : territoire situé en Afrique occidentale (montrer sur la carte).

en file indienne : les uns derrière les autres.

couscous : semoule qui se mange soit seule, soit avec de la viande de mouton ou de poulet.

fournaise : feu très ardent. En Haute-Guinée, à cette époque de l'année et à midi, il fait très chaud.

trêve : ici, le travail est suspendu.

affûter : rendre un outil plus tranchant, plus coupant.

exhalaient : répandaient.

inlassable : qui ne se fatigue pas, ne s'arrête pas.

Ouvrons le dictionnaire :

Synonymes de : *las - accoutumée - inlassable - exhaler.*

Réfléchissons :

1 - Où vont les femmes vers midi?
Par quoi le travail est-il interrompu?
2 - Que faisaient les enfants?
3 - Les enfants s'ennuient-ils? A quoi le voyez-vous?
4 - Que font les femmes et les enfants en fin de journée?

Parlons :

Pour quelles raisons diverses les enfants sont-ils heureux?

Un travail difficile

Élisabeth est en vacances chez sa cousine Geneviève, son oncle Julien et sa tante Thérèse. Un soir, elle refuse d'entrer dans sa chambre déjà habitée par une grosse araignée. On décide de transporter son lit dans la chambre de Geneviève.

1. Geneviève leur apporta la boîte à outils. Ils se mirent au travail. Debout derrière eux, les femmes observaient leur effort d'un œil intéressé et critique. Élisabeth était gênée de déranger ainsi les usages de la maison, mais il lui était vraiment impossible de cohabiter avec une araignée. Le sommier se laissa aisément enlever et le cadre du lit ne résista pas longtemps aux deux hommes qui, soufflant et pestant, s'acharnaient à le disjoindre. Toutes les pièces de la charpente furent transportées dans la chambre de Geneviève. Il ne restait plus qu'à les assembler de nouveau.

2. Accroupis entre les pans de bois, Pépitou et l'oncle Julien épuisaient leur patience sur de grosses vis à têtes sphériques perforées qu'on ne pouvait tourner qu'avec un clou. Tantôt la tige filetée s'enfonçait de travers, tantôt elle ne mordait pas sur les rainures et ballotait dans son logement. L'oncle Julien reprochait à tante Thérèse de ne pas maintenir le dossier à la verticale :

— Comment veux-tu que je visse si les deux parties ne sont pas d'équerre?

3. Pépitou s'écorcha le pouce à une pointe qu'il n'avait pas remarquée. Il avait oublié ses lunettes sous la tonnelle. Ménou lui prêta les siennes. Tante Thérèse

lui noua un léger pansement autour du doigt. Il ôta son veston. L'oncle Julien en fit autant. Tous deux reprirent leur ouvrage avec humeur... Les femmes se retenaient de donner leur avis. Le silence n'était plus ponctué que par des exclamations coléreuses :

— Saleté de vis!... Je me demande quel est l'imbécile qui a inventé ce système d'assemblage!... Passe-moi un autre clou pour tourner, Geneviève... Celui-ci est trop mince... Thérèse, ne bouge pas!... Je ne suis plus en face du trou!...

4. Enfin, le lit consentit à se tenir d'aplomb sur ses quatre pieds. Le dossier seul branlait encore, mais Pépitou déclara qu'il était impossible de faire mieux. Les épouses complimentèrent leurs maris qui sortaient, fumants et victorieux, d'un travail inhabituel... Élisabeth se confondit en remerciements.

— Allons donc! Ce n'est rien, ma petite! dit l'oncle Julien en s'épongeant le front.

Ayant installé le sommier et le matelas, les hommes se retirèrent, abandonnant aux femmes le reste de la besogne qui n'exigeait ni force, ni compétence.

Il était presque dix heures du soir quand les fillettes purent se coucher.

La Grive
Henri Troyat

Librairie Plon, tous droits réservés

Comprenons :

pester : manifester en paroles sa mauvaise humeur.
disjoindre : séparer des choses jointes; ici, démonter le bois de lit.
ballotter : agiter en tous sens.
compétence : avoir l'aptitude nécessaire, être capable.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez les mots suivants : *cohabiter - accroupis - verticale - tonnelle - humeur.*

Réfléchissons :

1 - Le montage a-t-il été aussi facile que le démontage? Pour quelles raisons?
2 - Qu'arrive-t-il à Pépitou? Comment l'oncle passe-t-il sa colère?
3 - Que font les hommes après l'installation de la chambre? Que devront faire les femmes?

Parlons :

Relevez les détails amusants de cette scène et que pensez-vous de cette phrase du dernier paragraphe : Ayant installé... qui n'exigeait ni force ni compétence.

Le lièvre aux oreilles noires

1. C'était avant l'aube, dans une étroite vallée encaissée entre deux coteaux. Au lointain, un coq chantait.

Un lièvre aux oreilles noires rongeait une betterave.

— Bonne petite betterave!... Excellente petite betterave! C'est une sucrière... — Hâtons-nous de la manger, car la lune glisse derrière les arbres du coteau...

— Cocorico! cocorico!... Soleil! ouvre ta porte!... Soleil! Soleil! jette ton blé!

— Cette fois, le soleil va sûrement paraître!... Je voudrais pourtant brouter un brin de serpolet car cette sucrière, à la fin m'écœure.

Le lièvre aux oreilles noires fit deux ou trois sauts pour se dégourdir les membres : puis, dans le brouillard qui commençait à se déposer en rosée, il monta vers le coteau de droite où poussaient des herbes délicates.

2. Une belette dressa soudain sa petite tête et fit : Pff!

Les lièvres n'aiment pas les belettes; pas plus qu'ils n'aiment les fouines, les putois, les furets, les chats sauvages, les renards, toutes les bêtes à dents pointues qui mangent la chair des autres bêtes.

S'il se fût trouvé devant un renard ou même un chat sauvage, le lièvre aux oreilles noires eût détalé sans demander son reste. Mais il ne s'agissait que d'une belette et il s'écria :

— Va-t-en à tes crimes, bête puante! Ton haleine suffirait à empoisonner mon serpolet!

Et, pour l'effrayer, il fit un bond terrible.

La belette s'en alla; mais, pour montrer qu'elle ne mourait point de peur, elle s'en alla lentement, si longue et si souple qu'elle semblait ramper comme une couleuvre.

Le lièvre aux oreilles noires mangea un brin de serpolet.

3. Alors, Sagesse-des-Buissons, le hérisson couleur de poussière, qui ne craint pas d'aller dormir au talus des serpents, sortit d'une touffe d'ajoncs.

— Que viens-tu faire ici, grand nigaud?

Le lièvre aux oreilles noires savait que Sagesse-des-Buissons est de bon conseil et beaucoup moins méchant qu'il ne paraît. Il ne se fâcha donc point.

— Je me parfume l'haleine avant d'aller dormir, répondit-il; j'avais les dents tellement sucrées...

Le hérisson couleur de poussière leva son museau pointu qui ressemble à un petit groin et reprit :

— Je te dis qu'il n'y a rien de bon pour toi sur ce coteau, grand nigaud aux oreilles noires!

Puis il fouilla sous de la mousse, goba une larve et s'en alla plus loin.

Le lièvre ne se fâcha pas encore; il trouvait cependant que Sagesse-des-Buissons était par trop dépourvu de manières.

— Après tout, pensa-t-il, c'est un mangeur d'insectes, et l'on dit même mangeur de vipères... Cette vermine-là, c'est toujours de la chair. Que peut-on attendre de bon d'un mangeur de chair? On ne trouve la véritable courtoisie que chez les peuples qui rongent...

Le Livre des Quatre Saisons : Ernest Pérochon
Delagrave, éditeur

Comprenons :

l'aube : première lueur du jour qui apparaît à l'horizon.
serpolet : plante vivace, odorante, très aimée des lapins.
se dégourdir les membres : rendre la souplesse, la chaleur aux membres.
la courtoisie : c'est la politesse, l'ensemble des bonnes manières.

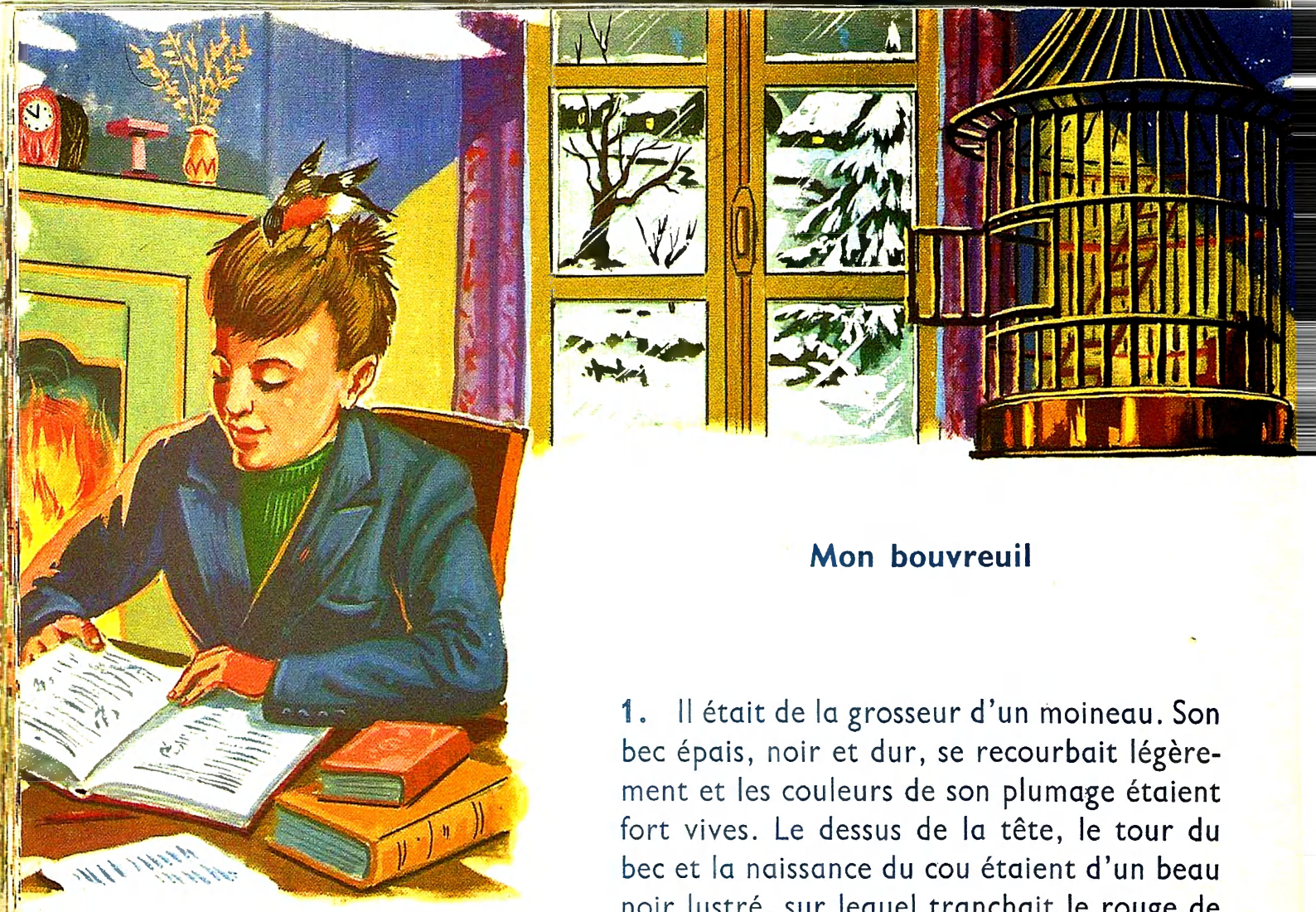
Ouvrons le dictionnaire :

Trouvez des mots de la même famille que *chair* et donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - A quoi voyez-vous que c'est l'aube?
2 - La belette a-t-elle peur du lièvre?
3 - Que pense le lièvre de son ami le hérisson?

Parlons : D'après ce que vous venez de lire, faites le portrait du lièvre.



Mon bouvreuil

1. Il était de la grosseur d'un moineau. Son bec épais, noir et dur, se recourbait légèrement et les couleurs de son plumage étaient fort vives. Le dessus de la tête, le tour du bec et la naissance du cou étaient d'un beau noir lustré, sur lequel tranchait le rouge de la gorge, de la poitrine et du ventre; la nuque et le dos avaient des teintes cendrées...

L'hiver était rude. Tantôt la neige tourbillonnant contre mes vitres s'y tassait en bourrelets blancs, tantôt le vent d'ouest et la pluie faisaient rage contre les portes et les fenêtres. Le bouvreuil et moi, nous nous en moquions. Un bon feu flambait dans la cheminée; j'avais une provision de livres, et lui, du chènevis, de la salade et du biscuit en abondance.

2. La porte de sa cage était toujours ouverte, et il en profitait pour vagabonder à travers la chambre. Tantôt il se perchait sur la flèche de mon lit, tantôt il se posait devant la fenêtre, très curieux de ce qui se passait au-dehors.

Le bouvreuil regardait avec de jolis dodelinements de tête et parfois poussait de légers tui, tui, tui. Parfois aussi, tandis que j'étais plongé dans ma lecture, il voletait autour de moi et finissait par se poser sur ma tête nue, où il prenait plaisir à ébouriffer mes cheveux.

Le soir, je sortais et ne rentrais qu'assez tard. En m'entendant ouvrir la porte, le bouvreuil se réveillait et ne manquait pas de saluer ma rentrée par un petit gazouillement fort doux. Puis il remettait sa tête sous son aile, je me déshabillais et nous nous endormions tous deux d'un profond sommeil. Mais

le lendemain, dès le petit matin, j'étais éveillé à mon tour par un chant de mon gai compagnon qui semblait m'inviter à me lever pour allumer le feu et regarnir sa mangeoire.

Nous passâmes ainsi tout l'hiver, puis mars et ses giboulées fondirent la neige.

3. Un beau matin d'avril, trouvant la fenêtre entrebâillée, le bouvreuil s'envola pendant que j'avais le dos tourné.

Ébloui d'abord par la pleine lumière, et peu habitué au grand air, il n'alla pas très loin. A vingt pas de la maison, il y avait un gros fumier jaune et brun, où grattaient une dizaine de poules. Ce fut là qu'il s'abattit pour faire un premier usage de sa liberté, et butiner dans ce terreau peuplé de vers.

Mais il avait compté sans l'humeur hargneuse des poules. A la vue de l'étranger qui venait marauder sur leurs terres, elles se fâchèrent tout rouge. En un clin d'œil, l'infortuné fut entouré, criblé de coups de bec.

Penché à la fenêtre, j'avais suivi des yeux le fuyard et compris le danger. Enjambant la fenêtre, j'accourus, mais trop tard... Meurtri, déplumé et sanglant, mon petit compagnon gisait inerte sur le fumier, tandis que les poules s'acharnaient encore du bec contre lui, et, quand je parvins à le tirer de leurs griffes, mon pauvre bouvreuil était mort.

Contes pour les soirs d'hiver : André Theuriet
A. Lemerre, éditeur

Comprenons :

noir lustré : noir brillant.
teintes cendrées : teintes grises, couleur de cendre.
chènevis : graine de chanvre que l'on donne aux oiseaux pour leur nourriture.
flèche du lit : pièce de bois qui soutient les rideaux du lit.
dodeliner de la tête : balancer lentement et régulièrement la tête.
giboulée : pluie brusque de peu de durée, souvent accompagnée de neige ou de grêle.

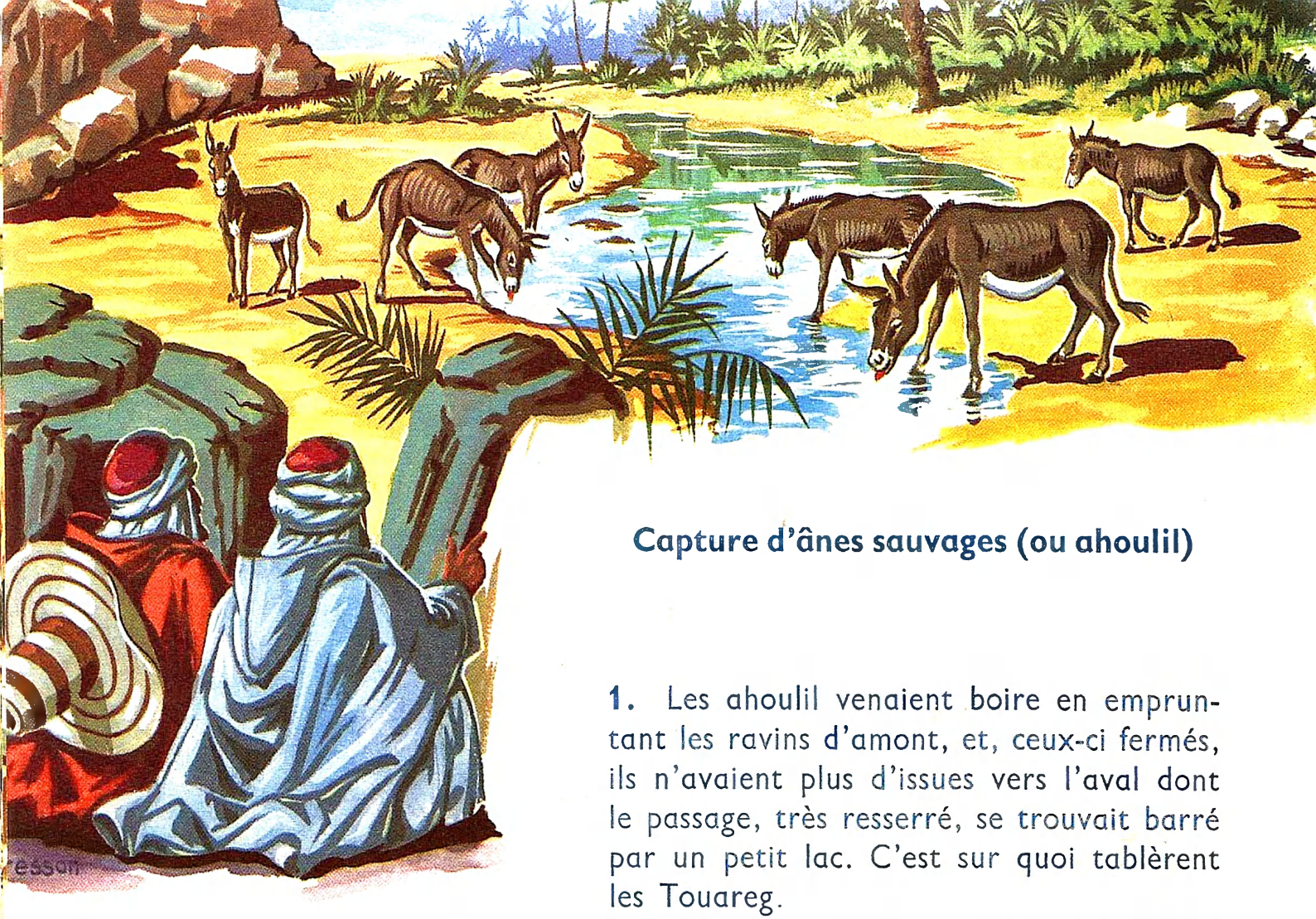
Ouvrons le dictionnaire :

Précisez le sens des verbes : *vagabonder - voleter - ébouriffer - gazouiller - entrebailler - butiner - marauder.*

Réfléchissons :

1 - Décrivez le bouvreuil? A quelle époque de l'année se passe le début du récit?
2 - Que faisait le bouvreuil hors de sa cage?
3 - Que fit-il un beau matin d'avril? Que lui arriva-t-il?

Parlons : Résumez en dix lignes ou en quelques phrases le texte que vous venez de lire. Comment le bouvreuil est-il traité par l'auteur? Qu'en pensez-vous?



Capture d'ânes sauvages (ou ahoulil)

1. Les ahoulil venaient boire en empruntant les ravins d'amont, et, ceux-ci fermés, ils n'avaient plus d'issues vers l'aval dont le passage, très resserré, se trouvait barré par un petit lac. C'est sur quoi tablèrent les Touareg.

A l'arrivée de ces derniers, les ahoulil s'enfuirent; les hommes ne s'en préoccupèrent pas. La nuit, ils se répartirent par petits groupes sur le plateau qui domine l'oued et allumèrent des feux qui firent voir aux bêtes que les hommes étaient toujours là... Un jour et une nuit se passèrent ainsi, puis deux. Les ânes commençaient à tirer la langue et on les voyait regarder les hommes à distance, guettant le moment propice où, ceux-ci s'éloignant, ils pourraient venir boire à satiété. Une troisième journée et une troisième nuit se succédèrent, identiques aux premières, et les hommes commençaient à se réjouir de voir l'énervement des bêtes qui, attirées par la soif, s'enhardissaient à s'approcher de l'oued.

2. Le quatrième jour au matin, les hommes décidèrent de lever le siège et se cachèrent à proximité de l'entrée des ravins. Les ânes, assoiffés par quatre jours de privations, croyant à leur départ, se précipitèrent pour boire. Les malheureux ne pensaient pas qu'en mettant les « bouchées doubles » ils contribuaient à leur perte. Bientôt, le ventre transformé en véritable futaille, ils se couchaient sur le sol pour cuver leur excès de boisson. C'était le moment qu'attendaient nos astucieux Touareg.

3. Pendant que plusieurs s'embusquaient pour barrer les issues, les autres se jetaient sur les ânes en poussant des cris. Les bêtes affolées essayaient de fuir, mais comment remonter rapidement une pente avec un ventre plein d'eau à éclater, avec un sol sablonneux, croulant sous la pression des sabots incertains et avec tous ces diables déchaînés qui bondissaient vers eux? Les hommes les saisirent, les firent basculer, passèrent à l'un une corde, à l'autre une entrave et ce fut pendant une heure durant une lutte énergique au cours de laquelle tous les ânes succombèrent.

4. Trente bourricots étaient là, liés, ficelés, essayant encore de mordre lorsqu'on passait près d'eux, alors que les Touareg époumonnés remettaient un peu d'ordre dans leurs vêtements. Et le moindre du travail ne fut pas de ramener tout ce monde indocile vers les campements et ne se passa pas sans de multiples coups de bâton.

La chasse chez les Touareg
Henri Lhote

Comprenons :

amont (*contraire : aval*) : vers le mont, vers la source.
issues : sorties.
Touareg : cavaliers nomades qui habitent le Sahara.
oued : rivière du Sahara.
le moment propice : le moment favorable.
à satiété : jusqu'à ce qu'ils n'aient plus soif.
à proximité : près de l'entrée.
entrave : lien que l'on met aux jambes.

Ouvrons le dictionnaire :

Que signifie : *lever le siège*? Est-ce dans ce sens que l'expression est employée ici?
Synonymes de : *tabler - tirer la langue - mettre les bouchées doubles - indocile - multiples.*

Réfléchissons :

1 - Où voulaient aller boire les ânes sauvages?
Que firent les Touareg ?
L'attente fut-elle longue?
2 - Quel piège tendirent les Touareg ?
3 - Comment les ânes furent-ils capturés?
4 - A quoi voyez-vous que la lutte a été dure? Le retour vers les campements fut-il facile?

Parlons :

Racontez oralement ou par écrit la capture des ânes sauvages.

Barjau se venge

Barjau, un pique-assiette, s'est présenté un soir de réveillon chez le père Gansouillet. Il n'a pas eu droit au repas et il décide de se venger.

Le repas s'achève...

1. Une des femmes dit soudain :

— Qu'est-ce que c'est? Écoutez !...

Brusquement, ce fut l'immobilité et le silence. Ils se regardèrent avec des yeux effrayés. Le vent exerçait sur les fenêtres une pesée qui les faisait craquer, sifflait sous la porte et chantait en faux-bourdon dans le haut de la cheminée. On entendait, mêlée aux craquements familiers des arbres voisins, une espèce de raclement métallique étrange. Tout le monde pâlit et il y eut sur les échines des frissons froids pareils aux coups de gelée blanche dans les bas-fonds.

2. — On dirait que quelqu'un traîne des chaînes...

Ils pensèrent tous au fantôme quincailler dont Barjau avait parlé. Le père Gansouillet s'empressa de grogner :

— Silence!... C'est bête de dire ça en ce moment!

Le raclement s'arrêtait, reprenait; on l'entendait mieux dans les accalmies de la bourrasque. Il vrillait les oreilles, entrait dans les dents. Cela semblait venir de la basse-cour. On regarda si les chiens étaient là : bien repus, ils dormaient roulés en anchois devant l'âtre. Le père murmura :

— Tout de même, qui peut bien se promener autour de la maison à cette heure? Est-ce que nous serions hantés?

3. Alors les femmes se groupèrent autour du foyer mourant, les hommes s'armèrent et décidèrent une sortie, meute en tête. On alluma la lanterne. La porte ouverte, la rafale entra, éteignit la lampe, et on vit le fourmillement blanc de la neige sur les ténèbres. La patrouille fit courageusement le tour de la maison, fouilla les bâtiments et ne trouva rien. Mais, dès qu'elle fut rentrée, le raclement métallique reprit de plus belle, et les Gansouillet restèrent en alerte, perplexes et inquiets autour de la table qui, avec ses plats et ses flacons vides, avait l'air d'une batterie d'artillerie. Nul ne voulut se coucher. Il fallut y envoyer les enfants de force et leur laisser une chandelle.

4. Les bruits insolites ne s'arrêtèrent qu'au petit matin, quand la couche de neige commença à s'épaissir. Les Gansouillet purent enfin se coucher et dormir d'accablement. Ils se réveillèrent tard. Redevenus confiants à la lumière, ils cherchèrent mieux. La mère Gansouillet trouva le secret de cette énigme : pour se venger, Barjau avait prestement fourré un des canards de la volière sous une bassine de tôle émaillée, et la pauvre bête avait promené sa prison, son tank, toute la nuit sur les dalles sonores de la cour.

Extrait de Bourliaguet
Le Moulin de Catuclade
Librairie Hachette, éditeur

Comprenons :

échine : le dos.
accalmie : calme momentané qui succède à une tempête. Ici, calme qui succède à des discussions animées.
il vrillait les oreilles : il perçait les oreilles comme avec une vrille : c'était très agaçant.
meute : troupe de chiens. Ici, il s'agit des chiens de la maison.
perplexes : Indécis, ne pouvant se résoudre à faire quelque chose ni à donner une explication du bruit entendu.
énigme : ce qui est obscur, très difficile à comprendre.

Ouvrons le dictionnaire :

Donnez le sens de *pique-assiette* - *repu* - *rafale* - *patrouille* - *insolite*.

Réfléchissons :

1 - Quel bruit est entendu par la famille Gansouillet?
2 - A quoi pense la famille effrayée? Pourquoi?
3 - Quelle attitude prennent les gens de la maison? les femmes? les hommes?
4 - Quel est le secret de l'énigme?

Parlons :

En quelques phrases, terminez le récit à votre convenance.

Le Père Noël vieillit...

1. — Yves, disait maman, il faut nettoyer toi-même tes chaussures. Le Père Noël n'aime pas les enfants sales.

Je ne me le faisais pas dire deux fois. Je saisissais la brosse, la boîte de cirage, les chaussures et je frottais, je frottais à perdre haleine. La boîte de cirage fondait à vue d'œil.

— Tu en mets trop, Yves, disait ma mère. Elles ne pourront plus reluire. Regarde tes mains.

Maman terminait le travail.

— Maman, pourrai-je aussi mettre mes chaussures dans la cheminée et puis mes galoches d'école?

— Ce serait trop, Yves. Le Père Noël n'est pas riche cette année.

2. Père arrivait de la ville, les bras chargés de paquets mystérieux qu'il allait porter dans l'armoire. Intrigué, je demandais : Qu'est-ce que c'est?

— Ce sont des commissions pour ta mère, répondait-il.

Puis nous nous mettions à table. C'était le réveillon. Maman avait préparé le boudin blanc et la bûche de Noël. Je buvais un peu de vin sucré. Ensuite, père me prenait sur ses genoux et me racontait les nuits merveilleuses des Noëls passés, du temps où il naviguait. Maman chantait en breton : « Kousk, breiz Izel »..., et j'essayais de reprendre avec elle la chanson...

Le coucou sonnait, puis la pendule en bois découpé lui faisait réponse.

— Allons, « da kousket », il est temps, disait mon père.

3. Nous montions dans la chambre de mes parents : Père devant, moi ensuite, Maman derrière. Chacun portait à la main ses chaussures. Nous les disposions en demi-cercle devant la cheminée.

Celles de Père étaient solides et grandes, celles de maman toutes minces et les miennes, qu'on plaçait au milieu, paraissaient minuscules. Je m'interrogeais pour savoir si, ayant les plus petites chaussures, j'aurais les plus gros cadeaux.

Et la nuit tombait sur mes espérances. Quelle joie, le lendemain, au réveil, lorsque Père m'appelait :

— Yves, viens voir, le Père Noël est passé.

4. Vite, je me levais. Pieds nus dans ma longue chemise, je me précipitais près de la cheminée. J'étais ému devant le mystère que recouvraient ces paquets ficelés. Chacun d'eux recélait une merveille.

Le Père Noël n'oubliait jamais de penser à papa et à maman.

Une année, le Père Noël m'apporta un « Meccano ». J'étais ébloui.

Père semblait encore plus heureux que moi de ce cadeau du Père Noël. Toute la journée il joua avec mon meccano, sans désemparer, tandis que je le regardais. Il construisait grues et bateaux, voitures et balançoires... Moi, j'étais content pour lui. Il fallait bien qu'il s'amuse un peu aussi...

Maman riait.

— Le Père Noël vieillit, dit-elle. Cette année, il s'est trompé de chaussures.

A la Volette : Georges Le Sidaner
R. Julliard, éditeur

Comparons :

galoches : souliers à semelle de bois.
intrigué : embarrassé; cela lui donne à penser.
Kousk, breiz Izel : dors, ma Bretagne (chanson très connue dans cette région).
da kousket : va dormir.
sans désemparer : sans arrêt, sans quitter la place.

Ouvrons le dictionnaire :

Sens de : *mystérieux - minuscule - recélait - j'étais ébloui - la journée fut passionnée.*

Réfléchissons :

1 - Pourquoi la maman dit-elle que le Père Noël n'est pas riche cette année?
2 - Comment se déroulait le réveillon?
3 - Dans quel ordre la famille montait-elle dans la chambre?
4 - Pourquoi la maman dit-elle : « Cette année, le Père Noël s'est trompé de chaussures »?

Parlons : Pensez-vous que cette famille était unie? A quoi le voyez-vous?

La glissade

Lebrac, La Crique, Camus, Tintin et la plupart des élèves de l'école de Longeverne ne cachent pas les sentiments hostiles qu'ils éprouvent envers les deux frères Granger, deux camarades de classe pourtant.

1. On était en plein hiver, un bel hiver jusqu'alors : sec et froid. Il avait fortement neigé dès le début de décembre. Il y avait eu de magnifiques batailles à coups de boules de neige... Malheureusement, quelques carreaux cassés ayant fait interdire ce sport dangereux, on avait établi, dans toutes les rues en pente avoisinant l'école, de superbes glissades.

2. Il y en avait pour toutes les heures du jour : des grandes pour avant et après la classe, des petites pour les récréations. Mais la plus belle était celle de devant la cour où, selon une coutume immémoriale, on allait « luger » à toutes les sorties. Elle avait été particulièrement soignée. Le grand Lebrac l'avait commencée lui-même en nivelant la neige avec ses sabots sans clous et tout plats, et les autres l'imitant, ils avaient peu à peu frayé un sillage de neige d'abord, de glace ensuite, qui avait bien cinquante mètres de long. Cette glace fondait un tantinet à midi mais regelait le soir, et, chaque matin, on commençait par la repolir avec amour. Qu'elle était belle! Lisse comme un miroir et plus glissante cent fois que les parquets de la cure où l'on piquait des têtes quand on n'enlevait pas ses sabots.

3. Dès que les rangs étaient rompus, tous, au petit bonheur, prenaient place derrière les chefs qui se lançaient à tour de rôle les premiers, attrapaient la piste

et filaient le long de la pente, tantôt debout, tantôt pliés, tantôt accroupis, avec une rapidité de flèche.

De temps en temps, un des glisseurs perdait bien l'équilibre, culbutait, et tous ceux qui suivaient prenaient la bûche derrière lui, roulant l'un sur l'autre parmi la neige fine qui vous glaçait les doigts et vous fichait l'onglée. Honnis ceux qui auraient pleuré! On se secouait, on riait, et on recommençait.

Les deux Granger glissaient aussi, mais, de crainte qu'on leur tombât dessus, ils ne partaient que les derniers.

4. Ce jour-là, au coup de sifflet du maître pour la rentrée, Lebrac qui, malgré les ordres, venait de se lancer une dernière fois au risque de la retenue, sentit que ses sabots enrayaient malgré lui et pirouetta le nez le premier, à mi-chemin.

Plus ému du motif de sa chute que de la bûche elle-même, avant de se mettre en rang, il remonta un peu pour voir ce qu'il y avait.

Il vit! De gros clous, des sortes de grappes avaient rayé et entamé profondément la surface lisse de la glissade.

Quel était le bandit qui, avec de telles chaussures aux pieds, avait osé glisser?

à suivre

Comprenons :

luger : aller en luge. Une luge est un petit traîneau qui glisse sur la glace.
Ici : luger, c'est glisser accroupi.

sillage : c'est la trace que laisse un navire derrière lui.
Ici : c'est la trace laissée par le glisseur.

l'onglée est un engourdissement douloureux du bout des doigts provoqué par un grand froid.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez : des *sentiments hostiles* - une *coutume immémoriale* - *à tour de rôle.*

Réfléchissons :

1 - Pourquoi le lancer de boules de neige fut-il interdit?
2 - Montrez avec quel amour Lebrac avait établi la glissade?
3 - En quoi consistait le jeu?
4 - Qu'arriva-t-il à Lebrac? Pourquoi?

Parlons :

Résumez oralement ou par écrit le deuxième paragraphe.

Deux veinards

1. Cette question préoccupa Lebrac tout le reste de l'après-midi. Il n'en parla point, mais à quatre heures, dès que la sortie fut opérée et que les Granger qui, en hiver, ne s'attardaient jamais, furent partis, tous les camarades étant placés derrière lui pour une ultime tournée, il quitta le premier rang et passa une rigoureuse et sévère revue de pieds. Tous, l'un après l'autre, durent lui exhiber le dessous de leurs semelles et ils le firent, les uns de bonne grâce, les autres furieux de ce qu'on osât les soupçonner d'un crime aussi noir.

Sa visite terminée, Lebrac dut convenir que pas un de ceux qui étaient devant lui n'était coupable. Il les mena visiter les endroits atteints, auxquels on résolut de porter sur l'heure un prompt remède : avec de la neige fraîche que l'on comprima, piétina, tassa et fit fondre pour la faire regeler, cela redevint glace ou à peu près, mais cela ne désignait point le coupable.

2. — Je parierais, fit la Crique, que c'est un des Granger.

Immédiatement, en effet, on se souvint que l'aîné des deux frères s'était glissé une fois, juste avant Lebrac, parbleu, et il y eut dans toute la bande une immense clameur de réprobation, de colère et de vengeance.

— Il faut leur défendre de reglisser, demain!

3. — Penses-tu qu'ils t'écouteront! ils iront se plaindre qu'on ne les laisse pas jouer et c'est nous qu'on punira!... Non, voici ce qu'il faut faire, proposa La

Crique. Ils se lancent toujours les derniers « pasqu'ils » ont peur qu'on les fasse tomber. Eh bien! on va rester trois ou quatre au-dessus : Camus, moi et deux ou trois autres, en disant qu'on ne veut pas luger, et quand ils verront, au bout de deux ou trois fois, qu'on ne va vraiment pas, ils « veulent » bien se lancer.

Alors Camus partira de toutes ses forces, les rattrapera et les flanquera par terre; nous, on arrivera par derrière pour l'aider; vous autres, vous remonterez vite pour nous retomber encore dessus, et quand on sera tous en paquet et qu'ils seront pris dans le tas..., on leur fera manger de la neige plus qu'à leur saoul.

— Ça y est t'y?

— Ça y est.

Et tout le soir, certaine de sa revanche prochaine, la petite troupe, dans l'air tiédissant, s'amusa follement.

4. Mais il est écrit qu'il ne faut jamais se fier à l'avenir, ni compter sur le lendemain. Quand ils furent habillés, au petit jour, l'aurore suivante, les gars de Longeverne constatèrent avec amertume et désolation qu'il faisait trop doux et qu'il pleuvait à verse.

C'était le dégel, le sinistre dégel, sur qui l'on n'avait point tablé. Et devant ce qui avait été la belle glissade, songeant au plaisir perdu et à la raclée justicière... devant les copains qui faisaient une tête longue de six aunes, Tintin grogna, rageur et amer :

— Vous croyez qu'ils ne sont pas veinards, ces animaux-là!

d'après Les Rustiques : Louis Pergaud
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

ultime : dernier, final; *exhiber* : présenter, montrer.
amertume : saveur amère. Ici, affliction, aigreur.
tablé : le dégel n'avait pas été compté comme probable.
aune : ancienne mesure de longueur valant 1,18 m. environ.
une tête longue de six aunes : une tête au visage allongé exprimant le dépit.

Ouvrons le dictionnaire :

Synonyme de chacune des expressions : *de bonne grâce - convenir - on résolut.*

Réfléchissons :

1 - 2 - Que fit Lebrac pour essayer de trouver les coupables? Les a-t-il trouvés?
3 - Quel projet de vengeance a-t-il été organisé? Est-il bien combiné?
4 - Comment les deux Granger ont-ils échappé au piège?

Parlons : Montrez la déception des garçons qui avaient si bien préparé leur vengeance.

Une terrible nuit

P.-L. Courier accompagné d'un ami voyageait en Calabre. Surpris par la nuit, il demande l'hospitalité à des charbonniers. L'accueil est courtois, mais ne plait pas à l'auteur. Le jeune homme laisse entendre que sa valise contient une fortune.

1. ... Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux? » A quoi la femme répondit : « Oui ». Et je n'entendis plus rien.

2. Que vous dirai-je? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant! et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler,

faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais : la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez.

Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entra pieds nus, et elle, du dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement ». Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

3. Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallut, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous les deux? »...

Lettres écrites de France et d'Italie : P.-L. Courier
Garnier Frères, éditeurs

Comprenons :

soupente : réduit (chambre très étroite et très basse) pratiqué sous le toit et séparé de celui-ci par un simple plafond de bois.
hôte : personne qui reçoit ou qui donne l'hospitalité : c'est le patron charbonnier.
dogue : chien de garde, à grosse tête, à museau aplati.
chapon : jeune coq que l'on engraisse pour le manger.

Ouvrons le dictionnaire :

Remplacer par une expression ayant à peu près le même sens : *déterminé à veiller - prêter l'oreille - masquant le trop de lumière de la lampe*. Donnez un contraire de masquant.

Réfléchissons :

1 - La chambre des voyageurs est-elle confortable? Décrivez-la?
2 - Cette inquiétude est-elle d'abord justifiée? Pourquoi?
3 - A qui s'adressaient ces paroles : Faut-il les tuer tous les deux?

Parlons : Montrez en quelques phrases que l'inquiétude de l'auteur du récit va grandissant jusqu'au coup de théâtre final.

La tornade

Trois enfants noirs et une fillette blanche, embarqués dans une pirogue, naviguent sur le Logone.

1. La pirogue glisse devant l'hôpital. Bientôt le collège.

Mais, presque d'un seul coup, un vent furieux se lève, le Logone se hérisse de vagues, le ciel, devenu sombre, semble se précipiter sur les enfants.

— Une tornade? s'exclame Tchinda incrédule.

— Une tornade! fait Moudaïna d'une voix encore étonnée mais déjà affirmative.

La voix de Soudsia claque :

— Oui, c'est une tornade!

— A la rive! crie Moudaïna.

2. Mais, en quelques minutes, tout est changé.

Le Logone se creuse et se gonfle.

Le vent jette sur les enfants des paquets de pluie.

Les vagues se déchiquètent et sautent dans l'embarcation qui monte, descend, roule, tangue et vire.

Il fait si sombre maintenant, la pluie est si dense que la rive semble disparue.

Un éclair! On l'entrevoit...

Si loin!

Un autre éclair.

Éclairs, tonnerre, vagues échevelées, coups de fouet du vent, gifles liquides. Le monde n'est plus que bruit et eau.

3. La pirogue tournoie, ballottée par la tornade et le fleuve. Moudaïna et Soudsia n'esquissent même plus un geste. Comme les fillettes, ils se cramponnent.

La pluie tombe sur eux comme des sagaies acérées, le vent les harcèle, le Logone les malmène, le tonnerre et les éclairs les étourdissent.

Transis, ahuris, assommés, ils ne se rendent même plus compte du danger qu'ils courent.

La pirogue tourne, vire, monte, descend, heurte quelque chose, ce qui précipite les naufragés les uns sur les autres.

— Agrippons-nous, crie Moudaïna qui, renversé sur le dos, arrive à attraper une touffe d'herbe.

Mais la touffe d'herbe lui reste dans la main.

4. Tchinda se lève, se penche, saisit un arbuste et se trouve faire un pont entre la rive et l'esquif; Hélène la tire par les jambes. Soudsia réussit à s'accrocher à quelque chose, Moudaïna aussi. La pirogue s'approche de la rive qui surplombe légèrement le fleuve. Moudaïna a sauté à terre et maintient l'embarcation. Les autres le rejoignent. La pirogue est tirée sur la berge sous le déluge qui continue.

Les enfants sont épuisés.

Moudaïna regarde autour d'eux. La pluie les entoure d'un mur gris strié d'éclairs métalliques. On ne voit rien. Alors autant rester là.

Tchinda, la petite sœur de Moudaïna : Andrée Clair
Armand Colin - Bourrelier, éditeurs

Comprenons :

pirogue : embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé ou d'écorces cousues.
Logone : rivière de l'Afrique équatoriale, affluent du Chari.
tornade : tempête, cyclone très violent.
sagaies acérées : javelots très pointus dont se servent les peuples de l'Afrique. Ici : la pluie est si violente et si drue qu'elle est comparée à des sagaies lancées en grand nombre.
esquif : frêle et petite embarcation.

Ouvrons le dictionnaire :

Donnez des mots de la même famille que *fouet* et cherchez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Que font les enfants? Sont-ils inquiets?
2 - Montrez la soudaineté de la tornade?
3 - Montrez sa violence?
4 - Comment se termine l'aventure?

Parlons : Relevez les verbes des 2e et 3e paragraphes qui montrent la violence de la tornade et faites un bref résumé de ces deux paragraphes.

La lettre

Le jeune Cellier, interne dans un collège, reçoit des lettres signées « papa », mais dont l'écriture est enfantine. Un de ses maîtres, M. Desris, confisque l'une de celles-ci et en rend compte au principal du collège.

1. M. Desris revint quelques secondes après accompagné de Cellier, un Cellier au regard un peu las, sans révolte, visiblement vaincu.

— Cellier, lui dit le principal, ce n'est pas votre papa qui a écrit ces lettres?

Cellier fait non de la tête.

— Alors, qui est-ce?

Silence.

— Parlez, Cellier, vous savez qu'on vous aime bien! Dites la vérité.

Alors Cellier lève ses grands yeux gris, un peu voilés par les larmes qui viennent subitement de les remplir, et, comme s'il avouait un épouvantable forfait, il murmure plutôt qu'il ne dit :

— C'est moi.

Et, comme le principal et M. Desris restent interloqués, muets d'émotion, l'enfant, cette fois, la poitrine dégagée par l'aveu, poursuit tranquillement :

2. — Depuis que mon papa est parti je ne sais où, depuis que maman voyage, jamais personne ne vient me voir au parloir, jamais personne ne m'écrit. Alors, la distribution du courrier est pour moi un vrai supplice. J'avais trop mal au cœur lorsqu'on appelait mes camarades. C'est épouvantable d'avoir la certitude que personne, jamais personne ne pense à vous, que jamais on n'appellera Cellier; j'avais même honte devant mes camarades d'être celui qui ne reçoit jamais rien.

Alors, j'ai pensé à m'écrire à moi-même des lettres. Depuis deux mois, tous les jeudis, je les rédige moi-même et je suis déjà content lorsque je les écris. Je les fais mettre à la boîte par un demi-pensionnaire. Et, le vendredi matin, j'attends avec impatience l'heure du courrier. D'entendre prononcer mon nom avec celui de mes autres camarades me console déjà. Alors je prends ma lettre, je la décachète et je la lis sans penser que je la relis. Il y a des moments où je finis par croire que c'est vrai, que je vais recevoir les cadeaux annoncés, car je me promets tout ce dont j'ai envie. Un vendredi, j'ai eu une vive émotion, la lettre n'était pas là. Mon cœur s'est serré comme si ce silence cachait une mauvaise nouvelle. Et, quand le samedi, la lettre m'a été remise, ma poitrine a été soulagée d'un grand poids.

Et, plus bas, presque confidentiellement, Cellier ajouta :

— Il n'y a qu'une chose que je n'ai jamais osé m'écrire : que papa allait revenir, car j'aimais beaucoup mon papa et je souffre tant de ne plus le revoir, de ne même pas savoir ce qu'il est devenu.

3. C'était au tour du principal et du maître de demeurer muets. Et c'est l'enfant qui rompit le silence pour ajouter :

— Je vous demande pardon, mais vous comprenez maintenant pourquoi je ne voulais pas montrer ma lettre, la dernière que j'ai écrite, parce que, bien sûr, je ne vais plus pouvoir le faire. C'était mon secret.

Et à nouveau les grands yeux brillèrent et Cellier eut un triste sourire...

L'escabeau volant : Claude Santelli
A. Colin - Bourrelier, éditeurs

Comprenons :

le principal : c'est le directeur d'un collège.
interloqué : embarrassé, qui ne sait plus que dire.
le parloir : c'est dans un collège, une salle où les parents peuvent voir leurs enfants et parler avec eux.
un demi-pensionnaire : élève qui prend seulement le repas de midi, au collège.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *élève interne*? Quel est ici le contraire de *interne*? Cherchez un synonyme de: *las - confisquer - rédiger - confidentiellement.*

Réfléchissons :

1 - Quel aveu fait l'écolier Cellier?
2 - Pourquoi s'écrivait-il des lettres? Comment s'y prenait-il pour les recevoir?
3 - Pourquoi le principal et le maître restent-ils muets?

Parlons : Résumez en quelques phrases le 2e paragraphe et montrez que Cellier souffre de ne pas avoir des nouvelles de son père.

Orage en montagne

Un Américain, Warfield, accompagné des guides Jean Servettaz et Georges, fait l'ascension des Drus.

Le temps devient menaçant.

1. Ils grimpaient à toute allure dans les rochers brisés du sommet lorsque, subitement, ils furent encerclés par les brumes. Au même instant, quelque part vers la Dent du Géant, le tonnerre gronda.

— Plus vite, Georges, plus vite! cria Jean.

Warfield montait, insouciant, ne pensant qu'à une chose : arriver au sommet.

2. L'orage électrique s'annonçait comme devant être d'une ampleur inaccoutumée; la tourmente gagnait toutes les hautes cimes sur lesquelles alternaient les fugitives lueurs des éclairs, si proches l'un de l'autre que le tonnerre grondait sans interruption...

D'étranges bruits emplirent l'air; cela arrivait comme un bourdonnement aux oreilles des grimpeurs et en même temps il leur semblait qu'une invisible main tirait, tirait leur chevelure.

— Entends-tu, Georges! entends-tu, vite! partons! la foudre est sur nous.

3. Jean Servettaz reconnaissait tous ces signes avant-coureurs d'un coup de foudre. Les autres obéirent, comprenant que le danger était proche, et les trois hommes se jetèrent dans l'abîme par où ils étaient montés, dévalant les gros blocs avec frénésie; lorsqu'ils furent un peu en retrait du sommet, Jean poussa

ses deux compagnons sous un abri. Il était temps : avec fracas la foudre s'abattit sur le sommet qu'ils venaient de quitter. La montagne parut vaciller sur sa base, et il sembla aux alpinistes que le Dru venait d'éclater comme sous un formidable coup de bélier. Le bruit du tonnerre se répercuta longuement, renvoyant sa canonnade d'une paroi à l'autre des gorges au hasard de l'écho. Le silence se fit ensuite, plus étrange encore que le tumulte. Dans le jour laiteux, la figure du guide apparut à Warfield empreinte d'une extraordinaire gravité, ses traits étaient tirés...

— On y a échappé ce coup-ci, dit-il, fuyons! Ça devient malsain! Georges, passe en tête! Vous, Monsieur Warfield, tâchez de descendre aussi bien que vous êtes monté. On pourra peut-être regagner la vallée. Peut-être! car ceci n'est qu'un début...

(L'orage reprend avec violence. Le guide Jean Servettaz meurt foudroyé. Seuls, épuisés par une descente pénible, Georges et Warfield regagneront Chamonix).

Premier de cordée
R. Frison-Roche
B. Arthaud, éditeur

Comprenons :

Dent du Géant : montagne en forme de canine ou de molaire. La Dent du Géant et les Drus sont des montagnes des Alpes de Savoie.
ampleur inaccoutumée : l'orage s'annonçait comme devant être d'une importance peu commune, peu habituelle.
fugitives : rapides, qui passent vite, qui durent peu.
dévaler : aller vers le val, c'est-à-dire descendre.
frénésie : folie furieuse.
vaciller : chanceler.

Ouvrons le dictionnaire :

Trouvez le contraire de *insouciant - traits tirés*. Cherchez un synonyme à : *subitement - encerclé - des signes avant-coureurs - se représenta - le jour laiteux - épuisé.*

Réfléchissons :

1 - Que font les alpinistes? Pourquoi se hâtent-ils?
2 - Quel danger se précise?
3 - Montrez la hâte avec laquelle les alpinistes descendent?

Parlons :

Montrez en quelques phrases à quels dangers s'exposent les personnes qui effectuent des ascensions en montagne.

Campagne bretonne

Nous sommes à la fin du siècle dernier.
L'auteur parcourt seul la campagne bretonne à la recherche de ses deux meilleurs amis, Yves et Jean.

1. J'avais oublié de dîner et je marchais d'un pas rapide, craignant d'arriver bien tard et de trouver là-bas la chaumière fermée et mes amis couchés. Au bout d'une heure, j'étais au milieu de la campagne, absolument égaré. Autour de moi, rien que l'obscurité, le silence des nuits d'hiver. J'errais dans des sentiers détrempés; personne à qui demander ma route, aucun hameau, aucune lumière. Toujours des silhouettes noires d'arbres. Il y en avait de très grands que je n'avais jamais rencontrés dans mes promenades du jour. Je courus longtemps dans toutes les directions. Une pluie glaciale commençait à tomber, chassée par le vent qui se levait. Cela m'était égal d'être égaré, seulement j'avais besoin de voir quelqu'un d'ami et je me pressais pour essayer de retrouver Yves.

2. Il devait être fort tard quand je reconnus devant moi la chapelle de Plouherzel et le lac d'eau marine où tombait une lueur de lune, et la masse noire de l'île de granit sur l'eau pâle. Près de la chapelle, j'entendis des voix. Dans le noir, deux hommes se parlaient, à la façon des gens un peu gris. C'était Yves et Jean, et je courus à eux. Un grand étonnement et une joie de me voir. Et puis, Jean, nous prenant chacun par un bras, nous emmena chez lui.

3. La chaumière de Jean, isolée aussi, était dans le voisinage de celle d'Yves, mais bien plus grande et plus cossue. On voyait tout de suite qu'on entrait chez

des gens riches : les bahuts et les lits avaient des fermoirs d'acier découpé qui reluisaient comme des armures. Tout au fond était dressée une cheminée monumentale où flambait le tronc d'un chêne. Deux femmes étaient assises devant ce feu, Jeannie, la jeune épouse, et puis la vieille mère en haute coiffure filant à son rouet. Les femmes, depuis une heure, étaient inquiètes et veillaient pour attendre Yves et Jean. Elles les grondèrent un peu, puis se mirent en devoir de nous faire des crêpes et de la soupe.

4. Un mauvais vent qui venait de se lever de la mer gémissait dans le noir de la campagne déserte. De temps en temps, il descendait par la cheminée, chassant en avant la flamme claire : alors, de petits flocons de cendre très légers se mettaient à danser en rond devant l'âtre, bien bas, en rasant le sol. Nous étions bien devant cette flamme qui séchait nos vêtements trempés de pluie, et nous attendions avec impatience la bonne soupe chaude qu'on allait nous servir. Les crêpes qu'on nous faisait ressemblaient à la lune, tant elles étaient larges; on nous les passait à mesure, toutes brûlantes, au bout d'une longue palette de frêne taillée en forme d'aviron de chaloupe. Nous coupions nos crêpes en petits morceaux pour les mettre dans nos écuelles de soupe, et puis nous les mangions, bien trempées, avec nos cuillers de bois. Et Jeannie nous faisait boire tous trois dans un grand bol qui était plein d'un cidre très bon.

Mon frère Yves : Pierre Loti
Calmann-Lévy, éditeur

Comprenons :

chaumière : petite maison couverte de chaume, c'est-à-dire de paille.
hameau : ensemble de petites maisons rurales (maisons à la campagne).
un peu gris : légèrement ivres.
cossue : riche.
bahut : buffet bas.
rouet : machine à roue, marchant à l'aide d'une pédale, et qui servait à filer.
aviron de chaloupe : l'aviron est une rame et la chaloupe un grand et fort canot.

Ouvrons le dictionnaire :

Contraire de *rapide* - *inquiéter* - *gronder*. Donnez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - Où l'auteur se rend-il? Que lui arrive-t-il?
2 - Où parvient-il? Qui trouve-t-il?
3 - A quels détails voyez-vous que les gens chez lesquels il entre sont riches?
4 - Que mangent les gens de la maison? Avec quoi mangent-ils les crêpes? Cela ne vous étonne-t-il pas chez des gens riches? Qu'en pensez-vous?

Parlons : Relevez les détails montrant que l'histoire se passe en Bretagne.

Une arrivée mélancolique

Le père de l'auteur du récit, nommé instituteur à Sainte-Agathe, vient prendre possession de son logement.

1. ... Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitions les bâtiments du Cours Supérieur de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seuret, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours Supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.

2. Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg; une cour immense avec préaux et buanderie, qui ouvrait en avant sur le village par un grand portail; sur le côté nord, la route où donnait une petite grille et qui menait vers la gare, à trois kilomètres; au sud et par derrière, des champs, des jardins et des prés qui rejoignaient les faubourgs... tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie — demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures.

3. Le hasard des « changements », une décision d'inspecteur ou de préfet nous avaient conduits là. Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jardin

s'étaient enfuis silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir, comme à chaque « déplacement », que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était sortie pour me confier sa détresse. Tout en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant noircie par le voyage. Puis elle était rentrée faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée...

Le Grand Meaulnes
Alain Fournier
Émile Paul, éditeur

Comprenons :

les faubourgs : quartiers extérieurs d'une ville.

une ménagère méthodique : une ménagère qui a de la méthode, de l'ordre.

fureter : fouiller, chercher avec soin comme le ferait un furet, animal dont on se sert pour chasser le lapin de son terrier.

Ouvrons le dictionnaire :

Donnez des mots de la même famille que *pays* et cherchez-en le sens.

Réfléchissons :

1 - L'enfant habite-t-il toujours à Sainte-Agathe? Quelle est la profession du père de l'enfant?

2 - Faites au tableau le plan de l'école et de ses environs.

3 - L'aménagement de la maison est-il joyeux et agréable? A quoi le voyez-vous?

Parlons :

Résumez oralement (ou par écrit) en quelques phrases le dernier paragraphe de la lecture.

La maison abandonnée

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent, en rigoles de suie,
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux.

La porte où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid.

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison!

La Vigne et la Maison
Lamartine

Comprenons :

disjointes : qui ne sont plus jointes : le mortier réunissant les pierres a disparu.
fondement : maçonnerie servant de base à la maison, soubassement.
rigoles de suie : l'eau qui tombe des gouttières crevées, mêlée à des débris de feuilles mortes et à de la terre, laisse des traces noirâtres.
vitraux : ici, vitres.
vieilles hirondelles : celles qui reviennent chaque année et qui restent fidèles à la vieille maison.

Ouvrons le dictionnaire :

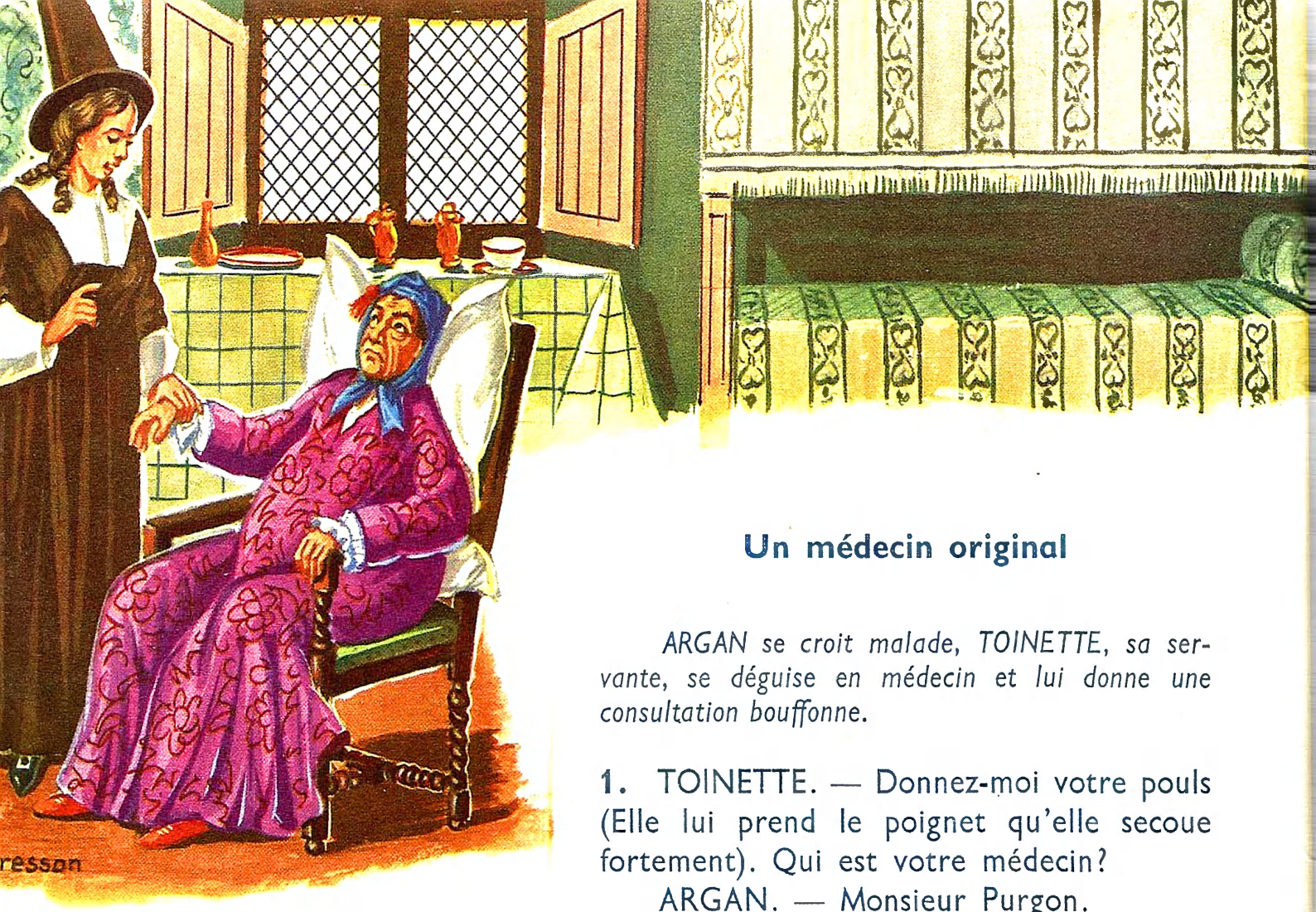
Recherchez le sens des mots : *rongé - s'égoutter - dédaignée - gonds.*

Réfléchissons :

1 - A quoi voyez-vous que la maison est vieille et abandonnée? A qui le poète compare-t-il la maison?
2 - La maison n'est plus habitée. Comment Lamartine nous le montre-t-il? Pourquoi la deuxième strophe nous laisse-t-elle une impression de tristesse?
3 - Ressentez-vous la même impression en lisant la troisième strophe?

Parlons :

Décrivez en quelques lignes (ou en quelques phrases) une vieille maison que vous avez vue ou, à défaut, la maison abandonnée du poète.



Un médecin original

ARGAN se croit malade, TOINETTE, sa servante, se déguise en médecin et lui donne une consultation bouffonne.

1. TOINETTE. — Donnez-moi votre pouls (Elle lui prend le poignet qu'elle secoue fortement). Qui est votre médecin?

ARGAN. — Monsieur Purgon.

TOINETTE. — De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN. — Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. — Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

2. ARGAN. — Du poumon!

TOINETTE. — Oui. Que sentez-vous?

ARGAN. — Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. — Justement, le poumon.

ARGAN. — Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE. — Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN (souriant). — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

3. ARGAN. — Il m'ordonne du potage.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — De la volaille.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — Du veau.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — Des bouillons.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — Des œufs frais.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — Et le soir des petits pruneaux, pour lâcher le ventre.

TOINETTE. — Ignorant!

ARGAN. — Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE (levant les bras au ciel). — Il faut boire votre vin pur; et pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville...

Le Malade imaginaire : Molière

Comprenons :

subtil : fluide; est ici le contraire de épais.
gruau : pain de luxe fait avec de la fine farine de froment.
oublies : petite patisserie mince et de forme ronde.
conglutiner : épaissir, donner la consistance de la glu.

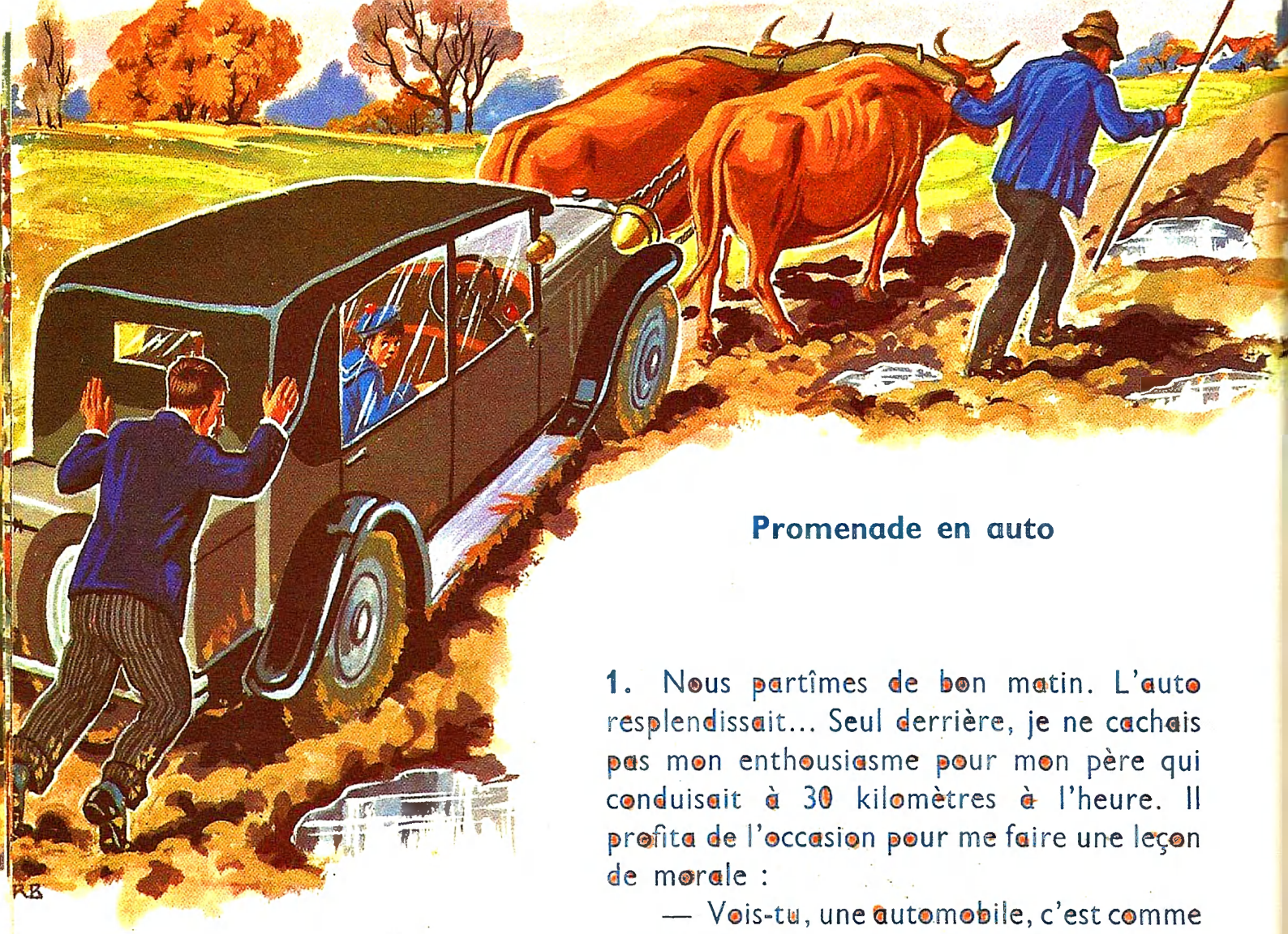
Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce que le *pouls*? Remplacez par un synonyme : *original* - *bouffonne* - *un voile.*

Réfléchissons :

1 - De quoi Argan est-il malade d'après Toinette?
2 - Quelle est la cause de tous ses maux?
3 - Quels remèdes Toinette ordonne-t-elle? Sont-ils agréables à prendre?

Parlons : Que pensez-vous d'Argan? de Toinette?



Promenade en auto

1. Nous partîmes de bon matin. L'auto resplendissait... Seul derrière, je ne cachais pas mon enthousiasme pour mon père qui conduisait à 30 kilomètres à l'heure. Il profita de l'occasion pour me faire une leçon de morale :

— Vois-tu, une automobile, c'est comme un être humain, il faut savoir la mener par les bons chemins...

Il se rappela alors qu'il connaissait un raccourci qui nous mènerait plus rapidement à Bayon. L'auto s'y engagea. C'était un chemin vicinal très mal entretenu.

— Ça au moins, dit mon père, c'est de la voiture. Ça passe partout! En 18, les chars d'assaut Renault ne faisaient pas mieux.

Ma mère se laissait aussi gagner par notre joie. Elle était fière des housses qu'elle avait confectionnées elle-même et qui enveloppaient si bien les sièges.

— Je suis contente aussi pour la couleur. Le jaune et le rose de ce tissu ressortent tout à fait bien sur le fond noir de la carrosserie...

2. Le voyage se serait poursuivi de la sorte si la situation n'avait gravement empiré, le chemin vicinal devenant de plus en plus impraticable. Il restait une côte à franchir, mais il avait plu la veille et les roues glissaient sur l'argile mouillée. Nous étions pourtant presque au sommet, et l'on apercevait déjà le clocher de Bayon.

Mon père descendit en relevant le bas de son pantalon noir. Ma mère voulut

le suivre, mais dès qu'elle posa le pied par terre, elle perdit l'une de ses chaussures à haut talon et fut obligée de rester assise à l'intérieur, avec moi. Mon père essaya de pousser la voiture par derrière, mais ce fut lui qui glissa et je le vis se redresser, les mains pleines de boue...

Ma mère fondit en larmes.

— C'est toi qui l'a voulue, cette auto de malheur!

Mon père ne répondit pas : il valait mieux éviter une scène...

3. C'était la fin de l'automne et à cette heure matinale le vent froid rougissait les yeux et faisait apparaître une goutte au bout du nez de mon père. Le soleil luisait d'un jaune pâle, sans chaleur, faisant briller seulement la rosée sur l'herbe.

Près de nous, à demi caché par la pente du terrain, un paysan labourait en guidant son attelage de la voix. De la terre qu'il retournait montait un léger brouillard et ses bœufs lançaient par leurs naseaux des jets réguliers de vapeur. Mon père le regarda et tout d'un coup partit en courant dans sa direction. Je les vis parler ensemble et, au bout de quelques instants, ils revinrent avec les bœufs pour tirer l'auto. Nous étions sauvés...

La Communale
Jean L'Hote
Éditions du Seuil

Comprenons :

Bayon : chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle (voir carte).
resplendir : briller avec grand éclat.
raccourci : chemin qui rend plus court le trajet que l'on doit faire.
empirer : rendre pire, devenir pire.
naseaux : trous extérieurs des narines par lesquels respirent les chevaux, les bœufs, etc.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *chemin vicinal*? des *housses* - un *chemin praticable*? Recherchez des mots de la même famille que *pied*.

Réfléchissons :

1 - Le père est-il content de sa voiture? A quoi le voyez-vous?
2 - Que se passe-t-il? Que fait le père?
3 - A quoi doit-il se résoudre?

Parlons :

Racontez ce récit et dites pourquoi il est amusant.

resson

La tulipe noire

Cornélius a découvert le secret de la culture d'une tulipe noire. Pour des raisons politiques, ses ennemis le font emprisonner. La tulipe est cependant élevée par Rosa, fille du gardien de prison, qui lui est toute dévouée. Rosa vient, chaque jour, lui donner dans son cachot, des nouvelles de la tulipe.

1. Un soir, Rosa regarda Cornélius à travers le grillage :

— Eh bien! dit-elle, elle a levé!

— Elle a levé! quoi? qui? demanda Cornélius.

— La tulipe, dit Rosa.

— Levé bien droit?

— Droit comme un fuseau.

— Et elle est bien haute?

— Haute de deux pouces au moins.

— Oh! Rosa, ayez-en bien soin, et vous verrez comme elle va grandir vite.

— Puis-je en avoir plus de soin? dit Rosa. Je ne la perds pas de vue. De mon lit, je la vois; en m'éveillant, c'est le premier objet que je regarde; en m'endormant, le dernier objet que je perds de vue. Le jour, je m'assieds et je travaille près d'elle, car depuis qu'elle est dans ma chambre, je ne quitte plus ma chambre...

2. A partir de ce moment, chaque jour amena un progrès dans la tulipe. Une fois, c'était les feuilles qui s'étaient ouvertes, l'autre fois c'était la fleur elle-même qui s'était nouée.

A cette nouvelle, la joie de Cornélius fut grande...

— Nouée, s'écria-t-il, elle est nouée!

— Elle est nouée, répéta Rosa.

Cornélius chancela de joie et fut forcé de se retenir au guichet.

— L'ovale est-il régulier, les pointes sont-elles bien vertes?

— L'ovale a près d'un pouce et s'effile comme une aiguille, les pointes sont prêtes à s'entrouvrir.

3. Deux jours après, Rosa annonça qu'elles étaient entrouvertes.

— Mais, dites-moi, Rosa, si la tulipe en est à ce point, dans deux ou trois jours au plus tard, elle va fleurir?

— Demain ou après-demain, oui...

La nuit s'écoula bien douce, mais en même temps bien agitée pour Cornélius. A chaque instant, il lui semblait que la voix de Rosa l'appelait; il s'éveillait en sursaut, il allait à la porte, il approchait son visage du guichet : le guichet était solitaire, le corridor était vide...

4. Enfin, Cornélius entendit des pas légers, comme ceux d'une sylphide et une voix bien connue qui disait :

— Cornélius, mon ami, venez vite.

Le prisonnier ne fit qu'un bond au guichet et il entendit Rosa murmurer :

— Elle est ouverte, elle est noire, la voilà.

Et, d'une main, elle leva à la hauteur du guichet une petite lanterne, tandis qu'à la même hauteur elle levait de l'autre la merveilleuse tulipe.

La tulipe était belle, splendide, magnifique, sa tige avait plus de dix-huit pouces de hauteur, sa fleur tout entière était noire et brillante comme du jais.

adapté de La Tulipe noire : Alexandre Dumas

Comprenons :

pouce : ancienne mesure de longueur (2,5 cm environ).
nouée : formée. On emploie plutôt ce terme pour dire que le fruit vient de se former.
guichet : petite ouverture pratiquée dans une porte, une cloison, un mur, etc.
sylphide : femme à la taille élégante et mince.
jais : sorte de charbon de couleur très noire avec lequel on fait des bijoux.

Ouvrons le dictionnaire :

L'auteur écrit : la tulipe était *belle* - *splendide* - *magnifique*. Recherchez le sens de ces adjectifs. Sont-ils bien classés?

Réfléchissons :

1 - Montrez la joie et l'impatience de Cornélius.
2 - Cornélius pose de nombreuses questions. Que veut-il savoir?
3 - Le sommeil de Cornélius est-il profond?
4 - Quelle était la couleur de la tulipe? Pourquoi Cornélius est-il si heureux?

Parlons : Montrez que Cornélius éprouve une véritable passion pour sa tulipe.

L'hirondelle

1. Deux espèces d'hirondelles nous sont surtout familières : l'hirondelle de cheminée et l'hirondelle de fenêtre. Toutes deux ont la tête aplatie, le bec bien fendu, l'œil vif et noir, l'aile alerte et la queue fourchue; mais la première se distingue par la nuance aurore de la gorge, du front et du dessous du corps, tandis que la seconde a le croupion, le ventre et la gorge d'un beau blanc. Chez l'une et l'autre espèce, le dessus de la tête, le dos, les pennes de la queue sont d'un noir lustré à reflets bleus.

La première, comme son nom l'indique, niche dans les cheminées et jusque dans l'intérieur des maisons. C'est une rurale, et tous ceux qui ont vécu à la campagne la connaissent bien; ils ont souvent été éveillés à l'aube par son léger gazouillement qui descend jusque dans la chambre à coucher par l'ouverture de l'âtre sonore. Les paysans l'aiment et lui font accueil.

2. C'est que la venue des hirondelles annonce la clôture de l'hiver. Quand elles apparaissent, les chatons des saules jaunissent le long des ruisseaux, les pêchers roses ouvrent leurs fleurs aux pentes des vignobles; les jours de neige et de pluie semblent déjà reculés très loin, et le paysan, las du coin du feu, se sent tout gaillard quand il voit les premières voyageuses déboucher du fond de la vallée et saluer de cris joyeux l'ancien nid retrouvé.

Elles arrivent d'abord timidement; le gros de la troupe en envoie comme avant-garde une vingtaine pour préparer les logements. « Une hirondelle ne fait pas le printemps », dit le proverbe, et la saison n'est pas encore tout à fait sûre.

3. Parfois, tandis qu'elles vont et viennent, un peu inquiètes, des flocons de neige s'éparpillent sur leurs robes noires. Mais ces derniers retours d'hiver ne tiennent pas; le soleil devient plus chaud, les jours s'allongent, les arbres ont toutes leurs feuilles, et, des quatre coins de l'horizon, le reste de la bande accourt au gîte.

Le ciel, qui tout à l'heure semblait désert, devient tout vibrant d'ailes agitées, tout résonnant de cris aigus. On revisite les nids de l'an passé, on répare ceux que les gros temps ont endommagés, on en bâtit de nouveaux.

Le poème de la nature
Michelet

Comprenons :

nuance aurore : couleur de l'aurore, lumière qui précède le lever du soleil; la couleur aurore est jaune doré.

les pennes : plumes longues des ailes ou de la queue.

C'est une rurale : elle habite la campagne.

l'âtre : le foyer de la cheminée.

se sent gaillard : ici; se sent joyeux, hardi, plus fort.

la saison n'est pas sûre : il y a parfois de la neige, du gel, de brefs retours d'hiver.

Ouvrons le dictionnaire :

Sens des mots : *familiers* - *chatons* - *s'éparpiller*. Qu'est-ce qu'une *avant-garde*?

Réfléchissons :

1 - Combien y a-t-il d'espèces d'hirondelles?
Quelles sont-elles?
Comment est l'une, comment est l'autre?

2 - Qu'annonce l'arrivée des hirondelles?

3 - N'y a-t-il pas des retours d'hiver? Durent-ils longtemps?
Que font les hirondelles quand elles arrivent?

Parlons :

Vous avez vu arriver les premières hirondelles. Décrivez cette arrivée.

Une bataille dans la forêt

1. ... Le bois s'éveillait avec les chants des merles et l'écureuil Guerriot, tout ébouriffé encore de sommeil, mit le nez à la fenêtre.

La boule de Guerriot, juchée à une fourche de branches, à trente pieds du sol, dominant la futaie, se balançait à tous les vents.

Il sortit d'un bond rapide, se retourna d'une cabriole, grimpa au faîte de son arbre et écouta.

Où moissonnerait-il aujourd'hui? Irait-il aux faînes de la clairière, aux glands de la grande tranchée, aux noisetiers de la lisière ?

Il hésitait à fixer son choix.

— J'irai aux glands, décida-t-il.

2. Et par ses sentiers aériens, le long des branches et des rameaux, sautant les clairières comme des fossés d'espace, franchissant des abîmes sombres avec une légèreté d'oiseau, il gagna le centre du bois...

Il vit que c'était un véritable fourmillement. De tous les coins, sur toutes les branches, derrière tous les rameaux, des geais et des geais, sautaient, marchaient, voletaient, avançaient, se posaient, se gavaient.

— J'irai manger des glands au milieu d'eux, décida Guerriot, et j'en emporterai jusqu'à mon grenier si ça me plaît.

Et bravement, il s'élança le long des branches. Mais quand il arriva au premier chêne occupé, le geai sentinelle poussa un « tchaie » aigu de colère qui prévint les autres de l'arrivée d'un étranger.

3. — On ne passe pas! voulut-il dire à Guerriot dans son langage. Va-t-en manger ailleurs, nous étions ici avant toi!

Pour toute réponse, l'écureuil se dressa sur les pattes de derrière montrant ses griffes et ses dents, bien résolu à passer outre à cette défense.

Mais le geai sentinelle prit son élan et vint battre de l'aile au-dessus de Guerriot, le menaçant de son bec pointu.

Sans hésiter alors, cette fois, l'écureuil furieux bondit de sa branche et sauta sur le geai pour châtier d'un bon coup de dent son intolérable insolence.

Le geai, voyant le geste, vira de l'aile brusquement de sorte que Guerriot ne put lui arracher que deux plumes de la queue. En même temps le geai appelait à lui tous ses frères pour l'aider à repousser l'ennemi.

Ils arrivèrent tous ensemble, d'un même élan, serrés l'un contre l'autre et, leurs ailes claquantes, avant qu'il pût sauter, vinrent gifler Guerriot et le culbutèrent.

Il dégringola, mais se raccrocha aussitôt tandis que les autres, emportés par leur élan, le dépassaient de quelques brasses. Il en profita pour regrimper et quand ils revinrent, étourdis eux aussi du choc, ils se trouvèrent de nouveau prêts à se battre.

Alors ce fut une mêlée d'ailes, de pattes et de griffes dans laquelle, de temps à autre, luisait l'éclair d'une queue en panache sur laquelle s'acharnaient des becs dévorants, arrachant du poil et cognant de partout...

Histoires de bêtes d'après Louis Pergaud
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

la boule de Guerriot : de loin, Guerriot replié sur lui-même avait l'air d'une boule.
pied : ancienne longueur valant environ 33 centimètres.
faîte de l'arbre : sommet de l'arbre.
faîne : fruit du hêtre. Le gland est le fruit du chêne.
geai sentinelle : geai qui surveille les ennemis qui pourraient s'approcher de la troupe.
brasse : ancienne mesure de longueur de deux bras étendus.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'une *futaie*? un *taillis*? une *sentinelle*? Que veut dire : *ébouriffé - juché* ?

Réfléchissons :

1 - Quelles réflexions fait Guerriot à son réveil?
2 - Où va-t-il? Quel chemin prend-il? Par qui la place est-elle occupée?
3 - La lutte est-elle vive? A quels détails le voyez-vous?

Parlons : Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.

Un vrai sportif est loyal

Les écoliers de Chantegrive (maillots jaunes et noirs) disputent un match de rugby contre leurs camarades de Lancey (maillots rouge). Cinq minutes avant la fin de la partie, chaque équipe compte huit points.

1. En face des buts lancynois, Vizioz, porteur du ballon, est plaqué sans douceur par un adversaire. Une inspiration subite... notre rusé luron porte les deux mains à son ventre, pousse un cri et s'effondre sur l'herbe comme une masse inerte. L'arbitre le croit victime d'une brutalité : il siffle, tend les deux bras et accorde un coup franc à l'équipe de Chantegrive.

2. Consternés, résignés à l'inévitable défaite, les Lancynois se sont repliés derrière leur ligne de but. Ils écoutent à peine les protestations de leur camarade sanctionné qui se lamente et répète : « Je ne l'ai pas touché au ventre! Je ne lui ai pas fait mal! C'est un hypocrite! ». On ne discute pas les décisions d'un arbitre.

3. Inquiets, les joueurs aux maillots rouges entourent Vizioz toujours allongé. Le finaud s'assure que nul indiscret ne le regarde et il cligne de l'œil à ses amis pour leur révéler son stratagème.

4. Ainsi, André Roybon, le « buteur », peut donner à son équipe les trois points de la victoire. Le ballon de cuir l'attend sur l'herbe à quinze mètres seulement des

deux longs poteaux entre lesquels il suffira de le faire passer d'un coup de pied précis. Alors la revanche si désirée et les applaudissements flatteront l'orgueil des gars de Chantegrive. Mais peut-on être fier d'une victoire volée, acquise par tricherie?...

5. André rougit, se détourne et déclare : « Le botte qui voudra ce coup franc! » Vizioz a compris; il regrette sa perfidie. Mais l'arbitre s'impatiente. « Il faut bien lui obéir! dit Caboche. Je m'en charge. » Il ramasse le ballon et s'éloigne à plus de trente mètres des poteaux, malgré les protestations des « supporters » de Chantegrive, les sarcasmes des spectateurs lancynois et les remontrances de l'arbitre déconcerté. Aux joueurs du camp adverse qui le regardent, stupéfaits, le fier Caboche lance cette apostrophe : « Hein! les trois points ne seront pas volés, si je réussis! » Il dit et place avec soin le ballon sur le sol, puis dans le silence rétabli, tente l'exploit impossible. Le cuir résonne sous son coup de pied puissant.

6. L'œil rivé à la trajectoire, les Lancynois entrevirent la défaite. Il s'en fallut de deux mètres à peine... Ainsi, le match se terminait sur un résultat nul. Les lurons ne ramèneraient pas à Chantegrive la victoire souhaitée par tous les sportifs du village, mais leur conscience serait en paix.

Les lurons des Chantegrive
Albert Royer
A. Colin - Bourrelier, éditeurs

Comprenons :

loyal : sincère, franc et honnête.
un luron : personne joueuse, hardie et sans souci.
perfide : perfide est le contraire de loyal, donc déloyal, traître.
sarcasmes : railleries acerbes, mordantes.
déconcerté : embarrassé.

Ouvrons le dictionnaire :

Recherchez le sens des mots : *inerte*, *hypocrite*, *stratagème*, *remontrance*, une *apostrophe*, *trajectoire*.

Réfléchissons :

1 - Quelle est la ruse de Vizioz, le porteur du ballon?
2 - Que font les camarades du joueur sanctionné?
3 - Comment Vizioz dévoile-t-il sa ruse?
4 - Pourquoi André ne veut-il pas botter le coup franc? Que fait-il ensuite?
5 - Quelle fut la conclusion du match?

Parlons :

Que pensez-vous de la ruse de Vizioz? du geste d'André? Vizioz recommencera-t-il?

L'arrivée de l'oncle Xavier

1. Ils partirent, après dîner, dans la nuit noire, pour chercher oncle Xavier au train de neuf heures. Aussi en retard que l'on fût, le train de Bourideys l'était toujours un peu plus. Des piles pressées de planches fraîches, toutes saignantes encore de résine, cernaient la gare. Les enfants se faufilaient au travers, se cognaient, s'égaraient dans l'enchevêtrement des ruelles de cette ville parfumée. Leurs pieds s'enfonçaient profondément dans l'écorce de pin écrasée qu'ils ne voyaient pas...

2. Ils virent briller le quinquet de la gare... Ils traversèrent la salle d'attente, puis les rails. Ils entendirent, dans le silence des bois, le bruit éloigné du petit train dont le cahotement rythmé leur était familier et qu'ils imitaient souvent, l'hiver, à Bordeaux, pour se rappeler le bonheur des vacances. Il y eut un long sifflement, la vapeur s'échappa avec fracas et le majestueux joujou sortit des ténèbres. Il y avait quelqu'un dans le compartiment des secondes... Ce ne pouvait être qu'oncle Xavier.

3. Il ne s'était pas attendu à trouver les enfants aussi joyeux. Ils se disputaient pour porter sa valise, s'accrochaient à son bras, s'informaient de l'espèce de bonbons qu'il avait apportés. Il se laissait conduire par eux, comme un aveugle, à travers les piles de planches et respirait, avec le même bonheur qu'à chacune de ses visites, l'odeur nocturne du vieux pays... Il savait qu'au tournant de la route qui évite le bourg, les enfants allaient crier : « Attention au chien de

Monsieur Dupart... » puis, la dernière maison dépassée, il y aurait, dans la masse obscure des bois, une coupure, une coulée blanche, l'allée gravée où les pas des enfants feraient un bruit familier. Là-bas, la lampe de la cuisine éclairait comme une grosse étoile au ras de terre. L'oncle savait qu'on allait lui servir un repas exquis, mais que les enfants, qui avaient déjà dîné, ne le laisseraient pas manger en paix...

4. La dernière bouchée avalée, il dut faire le tour du parc, malgré les ténèbres, selon un rite que les enfants ne permettaient à personne d'éluder.

— Oncle Xavier, ça sent bon?

Il répondait paisiblement :

— Ça sent le marécage et je sens que je m'enrhume.

— Regarde toutes ces étoiles...

— J'aime mieux regarder où je mets les pieds.

Une des filles lui demanda de réciter « le méchant faucon et le gentil pigeon ». Quand ils étaient petits, il les amusait de rengaines et de sornettes qu'ils réclamaient à chaque visite et qu'ils écoutaient toujours avec le même plaisir et les mêmes éclats de rire.

— A votre âge? vous n'avez pas honte? Vous n'êtes plus des enfants...

Le mystère Frontenac : François Mauriac
Bernard Grasset, éditeur

Comprenons :

cernaient la gare : ici, entouraient la gare.
se faufilaient au travers : se glissaient adroitement.
quinquet : ancienne lampe à huile. Ici, lampe qui éclaire faiblement.
l'allée gravée : l'allée recouverte de graviers.
éluder : éviter avec adresse.
rengaines : paroles répétées longtemps, souvent.
sornettes : paroles sans importance.

Ouvrons le dictionnaire :

Donnez des mots de la même famille que *bourg* et cherchez le sens de chacun.

Réfléchissons :

1 - Comment se présentaient les abords de la gare?
2 - Caractérisez le train qui entre en gare? Qu'a-t-il de particulier?
3 - A quoi voyez-vous que les enfants sont heureux de l'arrivée de leur oncle?
4 - Montrez-le également dans ce paragraphe.

Parlons : Le récit se passe-t-il dans une grande ville? A quels détails le voyez-vous? Résumez les deux premiers paragraphes.

L'ours et la vieille dame

1. Une vieille dame polonaise habitait, en Autriche, — je vous parle là d'une cinquantaine d'années, — un domaine forestier où l'on trouvait encore parmi des futaies très anciennes des loups et des ours. On y captura une ourse, un peu blessée, que la vieille dame fit soigner et guérir chez elle, et qui s'apprivoisa le mieux du monde, au point de la suivre comme une chienne et de coucher sur le tapis du salon.

2. Un jour que la vieille dame se rendait par un sentier de la forêt à une de ses métairies, elle s'aperçoit que Mâcha, son ourse familière, la suit.

— Non, Mâcha, lui dit-elle, vous ne viendrez pas à la ferme, retournez à la maison.

Refus de Mâcha qui s'obstine, et que la dame reconduit elle-même pour l'enfermer sous bonne garde au salon.

Dans la forêt, elle entend de nouveau un trot sourd sur les aiguilles de sapin; elle se retourne et voit accourir Mâcha, Mâcha qui la rejoint et s'arrête court devant elle.

— Oh! Mâcha! s'écrie la vieille dame, je vous avais défendu de me suivre! Je suis très fâchée contre vous! Je vous ordonne de vous en aller à la maison. Allez, allez-vous-en!

Et elle ponctua ce discours, pan! pan! de deux petits coups de son ombrelle sur le museau de Mâcha. Celle-ci regarde sa maîtresse d'un œil indécis, fait un bond de côté et disparaît dans la forêt...

3. — J'ai eu tort, pense la vieille dame. Mâcha ne va plus vouloir rentrer du tout, elle est vexée. Elle va terroriser les moutons et le bétail... Je vais retourner à la maison et faire chercher Mâcha.

Elle rebrousse chemin, ouvre la porte du salon et trouve... Mâcha, Mâcha qui n'avait pas bougé, Mâcha sans reproche qui somnolait sur le tapis! La bête, dans le bois, c'était tout bonnement un autre ours, qui accourait pour manger la vieille dame, mais qui, gratifiée de deux petits coups d'ombrelle et semoncée comme un simple caniche, s'était dit :

— Cette personne autoritaire détient assurément une puissance mystérieuse autant qu'illimitée... Fuyons!

Mais, tout de même, si l'autre ours, l'ours sauvage avait su que la dame, la péremptoire vieille dame, n'était armée que d'une petite ombrelle en coton rose... hein?

La paix chez les bêtes
Colette
A. Fayard, éditeur

Comprenons :

futaie : forêt où les arbres ont une grande dimension, où il y a de grands arbres très âgés.
métairie : petit domaine à la campagne où le propriétaire et l'exploitant (le métayer) se partagent les produits.
un trot sourd : un trot peu sonore, qui ne fait pas de bruit.
rebrousse chemin : retourne sur ses pas.
semonce : reproche, gronderie.
péremptoire: décisif, sans réplique. Ici, l'ours pense qu'il faut obéir sans réplique à la vieille dame.

Ouvrons le dictionnaire :

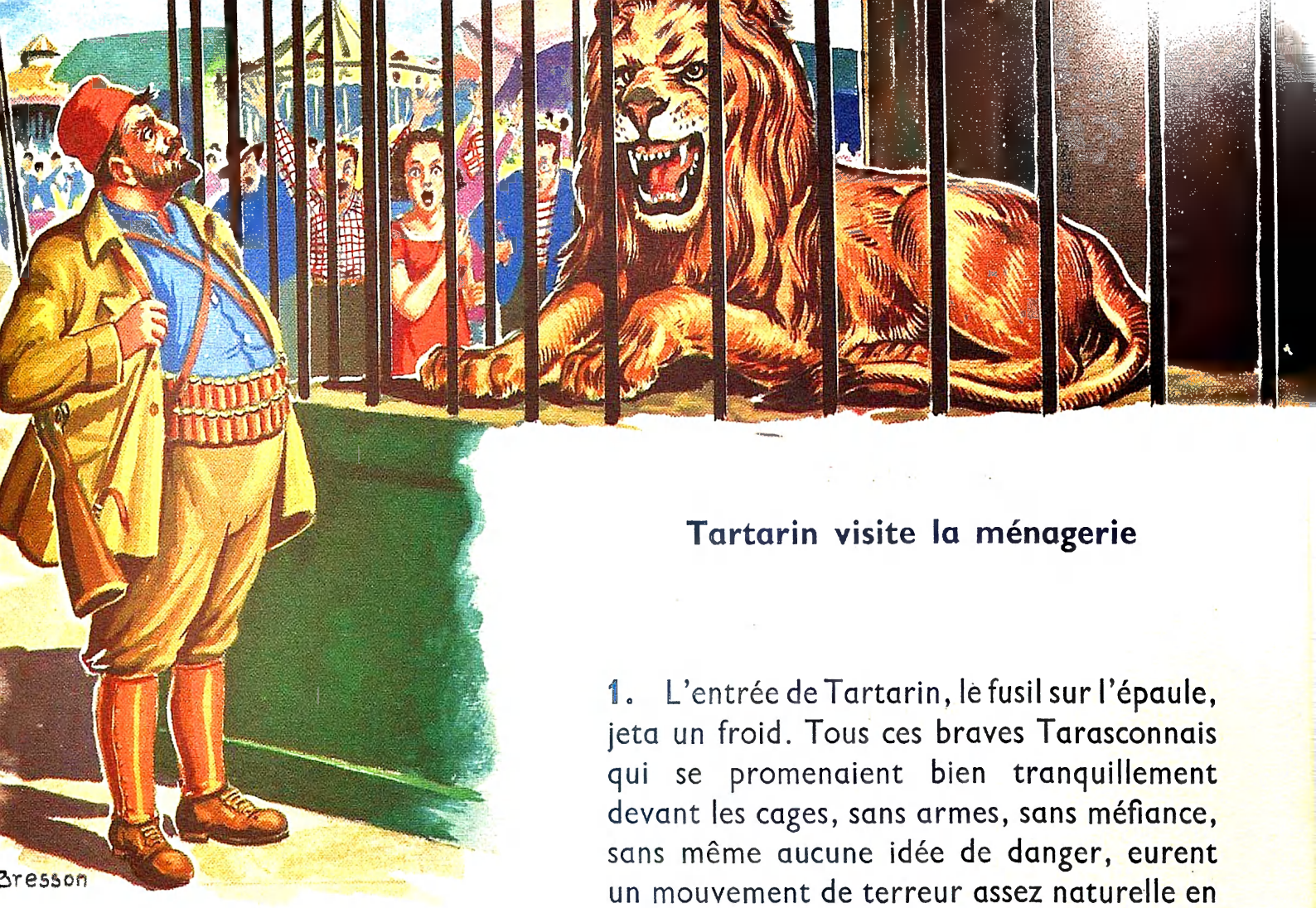
Sens des mots : *s'obstiner, pondérer, indécis, somnoler.*

Réfléchissons :

1 - Que possédait la vieille dame? Comment était-il?
Quel animal recueillit-elle?
2 - Que fit Mâcha un jour que la vieille dame se rendait à la métairie?
Qui voit-elle de nouveau?
3 - Pourquoi la vieille dame rebrousse-t-elle chemin?
Qui retrouve-t-elle?
Était-ce Mâcha qu'elle avait vu la seconde fois?

Parlons :

L'histoire aurait pu se terminer autrement.
Imaginez ce nouveau dénouement et exposez-le en quelques phrases.



Tartarin visite la ménagerie

1. L'entrée de Tartarin, le fusil sur l'épaule, jeta un froid. Tous ces braves Tarasconnais qui se promenaient bien tranquillement devant les cages, sans armes, sans méfiance, sans même aucune idée de danger, eurent un mouvement de terreur assez naturelle en voyant leur grand Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre. Il y avait donc quelque chose à craindre, puisque lui, ce héros... En un clin d'œil, tout le devant des cages se trouva dégarni. Les enfants criaient de peur, les dames regardaient la porte. Le pharmacien Bézuquet s'esquiva, en disant qu'il allait chercher son fusil.

2. Peu à peu, cependant, l'attitude de Tartarin rassura les courages. Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un air dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion...

3. Terrible et solennelle entrevue! Le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautré dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme mufle à perruque jaune posé sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant...

Chose singulière! Soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit

qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez à tous, le lion eut tout à coup un mouvement de colère. D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

4. Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, peu rassurés, le brave commandant Bravida lui-même... Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas... Il était là, ferme et résolu devant la cage, des éclairs dans les yeux et cette terrible moue que toute la ville connaissait...

Tartarin de Tarascon
Alphonse Daudet

Comprenons :

s'esquiver : se sauver adroitement sans être vu, se retirer sans être aperçu, s'échapper.

le lion de Tarascon : c'est Tartarin, lion est ici employé avec ironie.

l'Atlas : hautes montagnes de l'Afrique du Nord, où il n'y a plus de lions d'ailleurs.

rifle : carabine à long canon.

Tarascon, affolé, se précipita... : Il s'agit des gens de Tarascon. En disant Tarascon seulement, l'auteur veut insister sur la rapidité de la fuite.

Ouvrons le dictionnaire :

Cherchez le sens de *s'échapper* dans le dictionnaire. *S'échapper* et *s'esquiver* sont synonymes. Essayez de montrer la différence de sens qu'il y a entre ces deux verbes.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi l'entrée de Tartarin jette-t-elle un froid?
2 - Quelle est l'attitude des Tarasconnais?
3 - Quelle est l'attitude de Tartarin?
Quelle chose inattendue fait le lion, d'habitude si calme?
4 - Que font les Tarasconnais? et Tartarin?

Parlons :

Ce texte vous a certainement amusés. Pourquoi?

Une ascension

1. ... Les lurons commencent à gravir les contreforts de la gigantesque falaise qui se dresse à plus de mille mètres au-dessus d'eux. Au bord du chemin, un bûcheron les interpelle :

— Salut, les enfants! Où allez-vous de ce pas?

— A l'Émindra. Sommes-nous sur le bon chemin?

— Oui. De son bras levé, l'homme désigne le faîte de la montagne. Au col de la Faîta, vous prendrez à gauche. Il y a encore une demi-heure de marche après la crête. Suivez toujours les marques rouges. Si vous avez de bonnes jambes, vous serez au chalet dans quatre heures.

2. Les lurons reprennent leur marche. Le chemin raboteux, encombré çà et là d'énormes cailloux, monte rudement... Mains aux hanches, courbés en avant, les enfants cheminent à la queue-leu-leu, sans parler, afin d'économiser leurs forces. Tous les quarts d'heure ils s'arrêtent une minute pour reprendre haleine et déposent leur sac. La sueur ruisselle sur leur front et entre leurs épaules. Parfois, ils mangent un sandwich ou un fruit. Déjà la vallée s'étale bien loin au-dessous d'eux.

3. — Allons, courage! crie Caboche, et la troupe repart, se hisse d'un effort patient vers le sommet. Sous les souliers ferrés, crissent les cailloux du sentier. Roybon et Dulac cueillent quelques muguets. Mais voici des rochers qu'il faut contourner avec précaution pour ne pas glisser sur une pente vertigineuse.

Sur la pierre grise, une plaque de métal est scellée : « A la mémoire de Suzanne G..., décédée accidentellement le 28 juin 1929 » lisent les lurons. Silencieux, ils déposent au pied du rocher leurs brins de muguet, près d'autres fleurettes fanées. Puis ils reprennent l'ascension, malgré leurs jambes lourdes et leurs épaules douloureuses. Ils sentent le but tout proche. Au-dessus de leurs têtes, il n'y a plus que le ciel.

4. Un cri de triomphe! Un grand souffle frais enveloppe les cinq enfants, emplit leur poitrine. L'espace, le grand vide tout à coup apparaissent devant eux, les clouent sur place, intimidés. Là-bas, cet immense tapis verdoyant, c'est la vallée du Grésivaudan; ce long serpent aux reflets argentés, c'est l'Isère; ces points brillants qui glissent sur un bandeau gris sont les voitures sur la route. Vue de si haut, Chantegrive apparaît comme un petit tas de roches éboulé au pied de la colline...

5. L'air des cimes grise les jeunes vainqueurs. Après avoir tant peiné, haleté, transpiré, ils sont debout là-haut sur la crête, là où finit la terre. Oubliant le long et dur effort, ils savourent l'ivresse de la domination. La montagne est dans leurs muscles et dans leurs poumons. Ils voudraient ne jamais redescendre; leurs pensées ne sont que joie et fierté; mais ce bonheur étrange, subtil, profond, ils ne sauront jamais le raconter.

Les lurons de Chantegrive : Albert Royer
A. Colin - Bourrelier, éditeurs

Comprenons :

Emindra, col de la Faîta, Grésivaudan, l'Isère..., tous ces noms vous expliquent où se passe l'action. Recherchez-les sur la carte.

chalet : petite maison de bois recouverte de planches qui sert d'habitation aux montagnards. Ici : refuge.

chemin raboteux : chemin ayant des trous et des bosses, rude et inégal.

Réfléchissons :

1 - Que veulent faire les enfants?
2 - Le chemin est-il facile? A quoi le voyez-vous? Les enfants peinent-ils?
3 - A quoi voyez-vous que la montagne est dangereuse? Que font les enfants?
4 - Les efforts sont-ils récompensés? Par quoi?

Ouvrons le dictionnaire :

Recherchez le sens de : *contreforts, bosquet, abrupt, crisser, griser, savourer.*

Parlons : Résumez oralement ou par écrit chaque paragraphe de la lecture.

Une descente en parachute

1. Le Brix, tandis que le Potez descend dans les ténèbres, a saisi le volant que tient encore Rossi. Au loin, vers le sol invisible, brillent des points lumineux.

— A toi, Rossi! jette-toi, mon vieux! Bonne chance! On se retrouvera en bas...

Rossi s'est donc hissé sur son siège et de son siège sur le fuselage. Son rôle est fini.

Ah! si seulement il faisait jour, on tenterait de se défendre, de sauver la machine, de l'amener à terre en vol plané. Mais, dans tout ce noir, c'est impossible, on irait sans profit se fracasser tous ensemble contre le sol.

2. Rossi a sauté.

Mais il n'ouvre pas ce parachute! Non, il ne s'ouvre pas.

Rossi, la tête en bas, tombe dans l'obscurité à une vitesse de plus en plus rapide. Ses oreilles sifflent. Ses tympans sont bloqués. Une torpeur étrange l'envahit, cette torpeur aujourd'hui bien connue de l'homme en chute libre. Il ne souffre pas, il n'est pas oppressé, il lui semble même qu'il ne tombe pas vite. Mais il a toute sa conscience, il raisonne, il sait que sa vitesse devient terrifiante et que, dans quelques secondes, il s'écrasera sur le sol.

Alors il se débat. Il cherche à atteindre, à tout prix, derrière son dos, ce sac épais qui contient la voilure blanche du parachute. Au prix d'efforts désespérés, il y parvient enfin; ses doigts rencontrent la ficelle des pattelettes, l'arrachent, fouillent à l'intérieur et tirent un pan de toile. Le vent s'y précipite. Rossi reçoit dans les côtes une secousse brutale qui lui coupe la respiration.

3. Après six cents mètres de chute, le parachute s'est ouvert. Mais il s'est mal ouvert. La pluie, qui durant tant d'heures a pénétré dans la carlingue, a imprégné d'eau les toiles, les a raidies, et la voilure n'a pu se développer complètement. La chute continue donc, certes au ralenti, mais encore assez rapide pour tenir Rossi dans l'angoisse.

Un choc, d'une violence inouïe, un grand bruit mat, horrible, un éblouissement et, tout de suite, cette douleur sourde qui monte et envahit tout le corps.

L'inévitable s'est produit. Rossi a rencontré le sol. Il l'a heurté, non pas debout, mais de tout son long à cause de ce tournoiement qui l'a projeté à l'horizontale, comme une fronde. Et cela peut-être l'a sauvé. Une chute verticale, à pareille vitesse, l'eût écrasé.

4. Rossi est seul dans les ténèbres. Il pleut... Il veut se relever, mais il ne peut y parvenir. La souffrance est atroce. Il renonce à cet effort insurmontable et s'immobilise sur le dos, les bras en croix. Rossi a le bassin brisé.

Ce n'est qu'au bout de longues heures que Le Brix, dont la descente en parachute aura été normale, le retrouvera, aidé par des indigènes.

L'aube allait bientôt poindre lorsque, à la lueur des torches, Le Brix put enfin se jeter dans les bras de Rossi et l'embrasser comme un frère.

Enlevez les cales
R. Chambe
Chaix - Baudinière, éditeur

Comprenons :

fuselage : corps d'un avion auquel sont fixés les ailes, le train d'atterrissage, etc...
torpeur : engourdissement profond.
oppressé : être pressé fortement, être gêné pour respirer.
pattelettes : petites pattes, petites bandes servant à attacher.
carlingue : partie de l'avion où prennent place le pilote et les passagers.

Ouvrons le dictionnaire :

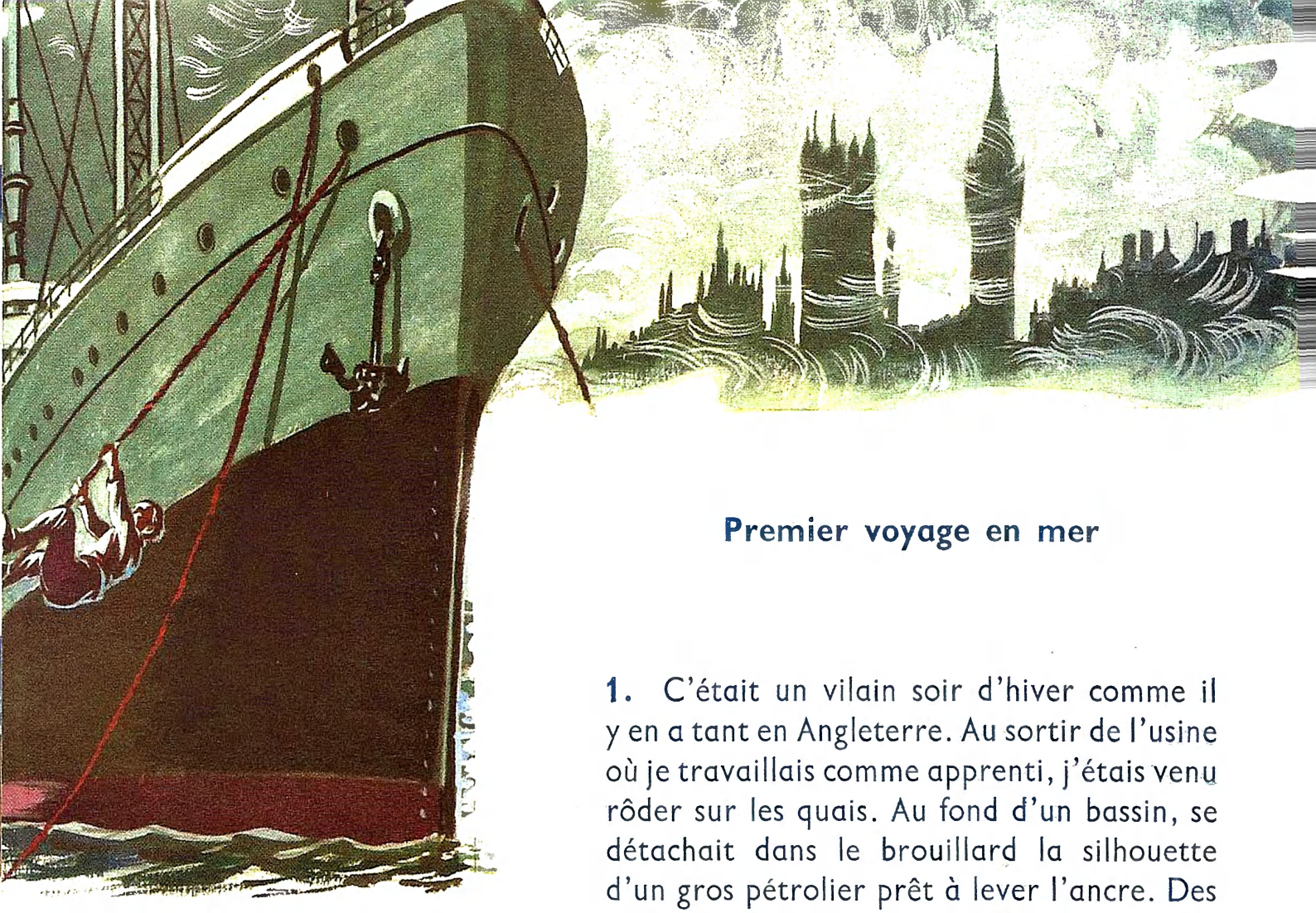
Donnez le contraire des mots : *mat*, *sourde* (dans une douleur sourde), *atroce*.

Réfléchissons :

1 - A quoi se préparent les aviateurs?
2 - Rossi saute. Que se passe-t-il? Dans quel état est-il?
3 - Pourquoi le parachute s'est-il mal ouvert? Qu'en résulte-t-il?
4 - Dans quel état est Rossi?
Le Brix a-t-il retrouvé son camarade?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.



Premier voyage en mer

1. C'était un vilain soir d'hiver comme il y en a tant en Angleterre. Au sortir de l'usine où je travaillais comme apprenti, j'étais venu rôder sur les quais. Au fond d'un bassin, se détachait dans le brouillard la silhouette d'un gros pétrolier prêt à lever l'ancre. Des matelots discutaient au bas de la passerelle; des noms pleins de soleil couraient sur leurs lèvres : La Havane, Mexico, Vera-Cruz... Je ne sais pas ce qui se passa alors en moi, mais ce seul nom de Mexico prononcé dans le froid brouillard de décembre flamba dans ma tête comme une gerbe de lumière. Il me vint tout à coup un désir fou de partir tout de suite. Je n'avais que seize ans, mais rien ne me faisait peur.

2. Ma décision fut vite prise : je m'embarquerai sur ce bateau. Toute la nuit, je rôdai sur le quai, attendant le moment de me glisser à bord. J'avisai un câble qui reliait le pétrolier au quai; je m'y accrochai et, pendant cinquante yards, je restai suspendu au-dessus de l'eau huileuse du bassin. Je revois encore les remous au-dessous de moi. Heureusement, la nuit était sombre, sur le pont je passai inaperçu et, en tâtonnant, je finis par trouver une écoutille pour descendre à la cale. Ah! Delph, il fallait avoir rudement envie de partir pour supporter les épouvantables odeurs de goudron et de pétrole qui emplissaient la cale.

3. Le bateau, que je croyais sur le point de lever l'ancre, ne devait partir que deux jours plus tard. Pendant tout ce temps, je restai blotti dans mon coin,

sans boire ni manger. Mais quel soulagement quand les machines se mirent en branle. Personne ne m'empêcherait plus de partir, j'étais fou de joie. Ah! Delph, si je te disais que c'est presque comme une caresse que j'accueillis la paire de gifles que me lança le capitaine quand je me présentai à lui sur le pont...

4. John Fénywitt s'arrêta pour rallumer sa pipe. Delph n'avait pas quitté ses lèvres des yeux.

— Et ensuite? demanda l'enfant.

— Quinze jours plus tard, nous touchions Vera-Cruz. En cours de route, on avait été si satisfait de mon travail à bord qu'au lieu de me remettre à la police, le capitaine m'avait tout simplement inscrit sur le rôle de l'équipage. J'avais commencé mon métier de marin.

Extrait de Delph le marin
P.-J. Bonzon
Éditions S.U.D.E.L.

Comprenons :

silhouette : dessin de profil en suivant l'ombre projetée par le gros pétrolier. Le brouillard empêche de voir nettement le navire.
lever l'ancre : pour partir, on retire l'ancre qui est une lourde pièce de fonte reliée à un cable et qui maintient le navire à l'arrêt.
yard : mesure de longueur anglaise qui vaut un peu moins de un mètre (0,91 m).
écoutille : trappe pratiquée dans le pont d'un navire pour descendre à l'intérieur.
en branle : en marche.
La Havane : capitale de l'île de Cuba (voir planisphère).
Mexico : capitale du Mexique.
Vera Cruz : port du Mexique.

Ouvrons le dictionnaire :

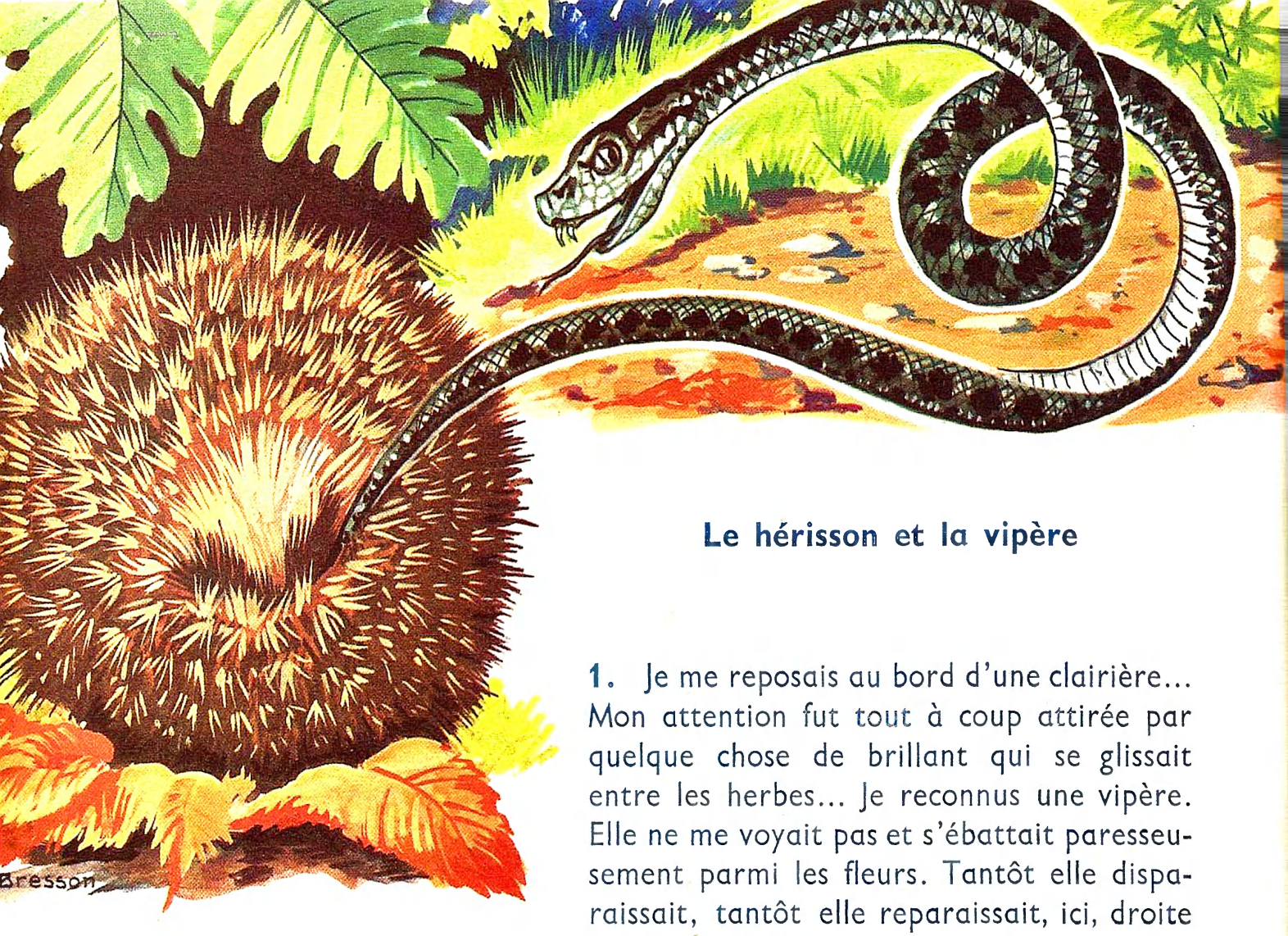
Recherchez le sens des mots : *rôder*, *remous*, *la cale*, *se blottir*, *le rôle* (de l'équipage).

Réfléchissons :

1 - Que vient faire le jeune homme sur les quais? Quel est son désir?
2 - Quelle décision prend-il? Son embarquement est-il facile? Son voyage sera-t-il confortable?
3 - Quel accueil reçoit le jeune homme?
4 - Que lui arrive-t-il à l'arrivée?

Parlons :

Résumez en quelques phrases oralement (ou par écrit) le paragraphe 2.



Le hérisson et la vipère

1. Je me reposais au bord d'une clairière... Mon attention fut tout à coup attirée par quelque chose de brillant qui se glissait entre les herbes... Je reconnus une vipère. Elle ne me voyait pas et s'ébattait paresseusement parmi les fleurs. Tantôt elle disparaissait, tantôt elle reparaissait, ici, droite comme une petite lame de poignard, là, ovale comme un bracelet...

2. Non loin de la vipère insoucieuse, j'aperçus un petit tas de feuilles sèches. Au premier abord, il n'offrait rien de particulier; à l'examiner mieux, il me sembla suspect. Il n'y avait pas la moindre brise... Et cependant ce tas de feuilles sèches bougeait; un mouvement léger, mais perceptible, de respiration l'animait; il était vivant; et d'être vivante ainsi, cette boule de feuilles sèches me donnait je ne sais quelle terreur... J'écarquillai les yeux.

3. Et tout à coup, tandis que la vipère, d'un mouvement lent, frôlait le tas de feuilles... les feuilles sèches volèrent à droite et à gauche, et un gros hérisson, dardant ses piquants, allongeant son museau, apparut... Il se précipita sur la vipère, l'attrapa par la queue qu'il serra fortement, et se roula en boule, son corps préservé par les mille pointes dressées, comme des piquants de lance, de sa peau. Et il ne bougea plus.

4. Alors la vipère souffla horriblement. Par des élans vigoureux,... elle essaya de se dégager de l'étreinte du hérisson. En vain! En vain elle essaya de le mordre,

précipitant sa gueule chargée de venin contre les piquants de l'ingénieux animal, où elle se déchirait. Toute sanglante, les yeux crevés, elle continuait à se débattre et à mordre l'impénétrable armure du monstre dans une fureur croissant avec ses blessures. Cette lutte dura dix minutes. Enfin, dans sa rage à vouloir se dégager, elle se perfora le cerveau et retomba inerte, mince ruban gris taché de sang, près de la boule immobile.

5. Le hérisson attendit quelques instants. Puis, avec prudence, il détendit ses piquants, risqua son museau, allongea le corps, ouvrit deux petits yeux noirs féroces et ricaneurs, sortit ses pattes. Puis, voyant que la vipère était morte, il l'avala en grognant comme un porc. Après quoi, repu, il se roula en boule et disparut dans un tas de feuilles sèches.

Contes de la Chaumière
O. Mirbeau
Fasquelle

Comprenons :

clairière : endroit dégarni d'arbres dans une forêt.
j'écarquillai les yeux : j'écartai, j'ouvris tout grands les yeux.
dardant ses piquants : dressant ses piquants, ses piquants prêts à attaquer.

Ouvrons le dictionnaire :

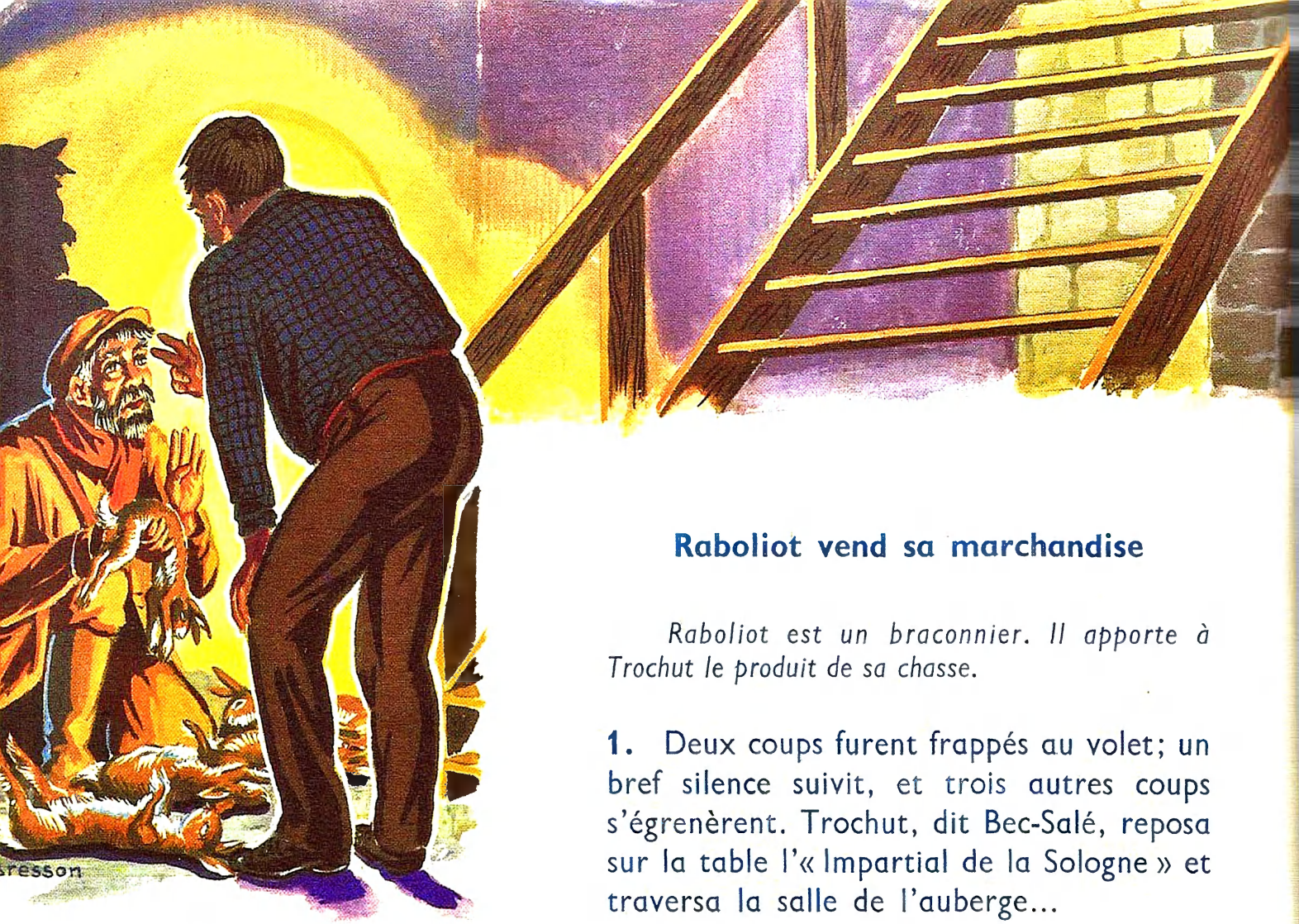
Comment est formé le mot *clairière*?
Chercher d'autres mots formés de la même manière. En donner le sens.

Réfléchissons :

1 - Quel animal attire l'attention de l'enfant?
2 - Pourquoi examine-t-il le petit tas de feuilles sèches?
Qu'était ce petit tas?
3 - Comment a lieu l'attaque du hérisson?
4 - Montrer que la lutte est terrible.
5 - Quelle en est la fin?

Parlons :

Donner un titre à chacun des paragraphes de la lecture.



Raboliot vend sa marchandise

Raboliot est un braconnier. Il apporte à Trochut le produit de sa chasse.

1. Deux coups furent frappés au volet; un bref silence suivit, et trois autres coups s'égrenèrent. Trochut, dit Bec-Salé, reposa sur la table l'« Impartial de la Sologne » et traversa la salle de l'auberge...

C'est toi, Raboliot?

— Oui.

Trochut déverrouilla la porte. Raboliot apparut, la tête encore tournée vers le dehors.

Sa chienne entrait sur ses talons, une petite bête sans race. Elle était noire comme une nuit de lune nouvelle, avec une seule touffe blanche dans le pelage lustré du poitrail.

2. — Il y en a? dit Trochut.

— Quatorze.

Le receleur alla chercher le lumignon. Ils passèrent en silence dans un réduit qui attenait à la salle d'auberge, bas de plafond, écrasé encore par moitié sous la caisse d'un escalier. Trochut posa la lampe par terre; ils s'agenouillèrent à côté, et Raboliot, un à un, tira les lapins du sac.

— Pas trop gros, hein! dénigra Trochut.

Il les soupesait, les tâtait, les flairait.

— Pris ce matin? demanda-t-il. — Tous, répondit Raboliot.

Il les allongeait flanc contre flanc, rigides, le ventre immaculé, le bout des pattes jauni par la crotte des terriers.

— Je t'en donne trois francs pièce, Raboliot.
— Quatre francs, Bec-Salé, c'est le prix.
— Et le risque pour moi, dis donc...

3. Ils discutèrent, nez rapprochés, à répliques basses et rapides. De temps en temps, Aïcha se glissait contre son maître, coulait le museau sous sa main.

— Couche, Aïcha!

Il s'interrompit tout à coup, se tourna vers la petite chienne. Elle se tenait raide sur ses pattes, le poil de l'échine soulevé, le mufle droit tendu vers la porte d'entrée. Ses babines, froncées, découvraient ses crocs éclatants, et elle grondait tout bas.

Raboliot, d'un bond, s'était dressé :

— Ouvre derrière... Vite! cria-t-il.

— Au nom de la loi! fit une voix, au-dehors.

... La porte de l'auberge céda brutalement, grande ouverte. Raboliot eut le temps d'entrevoir, sur le rectangle de nuit pâle, la silhouette d'une tête que coiffait un képi... Mais il aperçut du même coup le trou béant sur la nuit vaste, la passée libre qui l'appelait. Il s'élança vers elle. Aïcha trottait près de lui.

Tout en fuyant, il épiait les bruits nocturnes : rien que le vent à ses oreilles, et le heurt contre terre de leurs deux courses confondues. Il s'arrêta, écouta davantage : rien vraiment; les gendarmes ne l'avaient pas suivi...

Raboliot d'après M. Genevoix
Bernard Grasset, éditeur

Comprenons :

les coups s'égrenèrent : Ici, les coups donnés par Raboliot se succèdent les uns après les autres.
l' « Impartial de la Sologne » : journal local.
receleur : celui qui garde ou cache une chose volée.
lumignon : petit bout de chandelle ou de bougie. Ici, lampe éclairant très faiblement.
épier : regarder sans être vu, chercher à découvrir.

Ouvrons le dictionnaire :

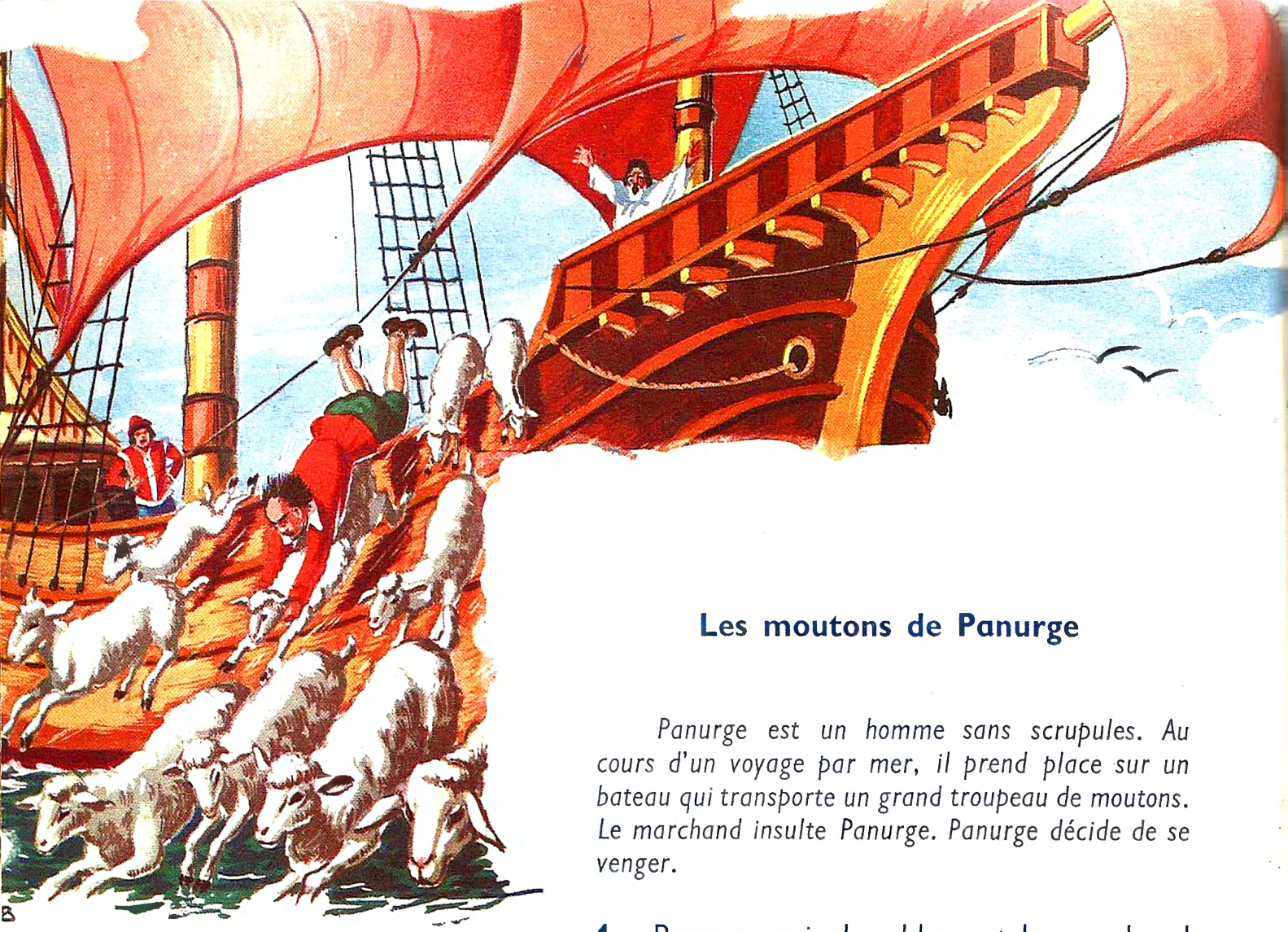
Expliquez : *attenant, dénigrer, rigide.*
Comment est formé le mot *déverrouiller*? Que signifie-t-il?

Réfléchissons :

1 - Qui entre chez l'aubergiste? Avec qui entre-t-il?
2 - Que veut Raboliot? Avait-il le droit de vendre ces lapins? Pourquoi?
3 - Qui donne l'alerte? Que fait Raboliot?

Parlons :

En quelques phrases, dites ce que vous pensez du métier de Raboliot.



Les moutons de Panurge

Panurge est un homme sans scrupules. Au cours d'un voyage par mer, il prend place sur un bateau qui transporte un grand troupeau de moutons. Le marchand insulte Panurge. Panurge décide de se venger.

1. Panurge pria humblement le marchand de lui vendre un de ses moutons.

— Comment l'entendez-vous? répondit le marchand. Ce sont moutons à grande laine.

— Soit, dit Panurge, mais de grâce, vendez-m'en un... Je vous paierai bien et tout de suite. Combien?

— Voyez ce mouton-là, il a nom Robin. Robin... Robin... Robin...

Le mouton : Bêê! Bêê! Bêê!...

— Oh! la belle voix, ajouta le marchand.

— Bien belle et harmonieuse. S'il vous plaît, vendez-m'en un. Combien? dit Panurge en montrant sa bourse pleine de pièces.

— Mon ami, ce n'est viande que pour Rois et Princes! La chair est tant délicieuse, tant savoureuse et tant friande!

— Mais vendez-m'en un, je vous le paierai en or.

— Mon ami, connaissez-vous les merveilles qui sont dans ces animaux : les épaules, les gigots, le foie, la rate, les côtelettes, dans les pieds les osselets avec lesquels, à ce jeu, l'empereur Octave gagna en un soir plus de 50 000 écus, les côtes dont on fait les beaux petits arcs pour tirer des noyaux de cerises contre les grues, la vessie avec laquelle on joue à la balle...

2. — Bon, bon, dit le patron de la barque, c'est trop parler. Vends-lui si tu veux, et si tu ne veux pas, ne l'amuse pas.

— Je veux bien, répondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il en paiera trois livres de la pièce en choisissant.

— C'est beaucoup, dit Panurge. Dans mon pays, j'en aurai cinq, même six pour une telle somme.

— Sot que tu es! Le moindre de mes moutons vaut quatre fois plus.

— Bien, voici votre argent.

Panurge, ayant payé le marchand, choisit de tout le troupeau un beau et gros mouton et l'emporte, criant et bêlant, tandis que les autres, bêlant, regardaient où on emmenait leur compagnon.

Cependant le marchand disait à ses moutonniers :

— Oh! qu'il a bien su choisir, le client! Il s'y entend, le coquin!

3. Soudain, je ne sais comment, Panurge, sans dire autre chose, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant de même façon, commencèrent à sauter et se jeter à la mer, à la file. C'était à qui se précipiterait le premier. Il était impossible de les en empêcher car, vous le savez, le naturel du mouton est de toujours suivre le premier quelque part qu'il aille. C'est le plus sot et inepte des animaux.

Le marchand, tout effrayé de voir périr et noyer ses moutons devant ses yeux, s'efforçait de les empêcher et de les retenir de tout son pouvoir. Mais c'était en vain. Tous, à la file, sautaient dans la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec lui le marchand qui fut noyé.

d'après Pantagruel : Œuvres de Rabelais

Comprenons :

humblement : avec modestie, avec simplicité.
friande : appétissante, qui flatte le palais de façon très agréable.
Octave : empereur romain qui vivait environ 60 ans avant J.-C.
écu : ancienne pièce de cinq francs; *livre* : ancienne pièce de un franc.
inepte : stupide.

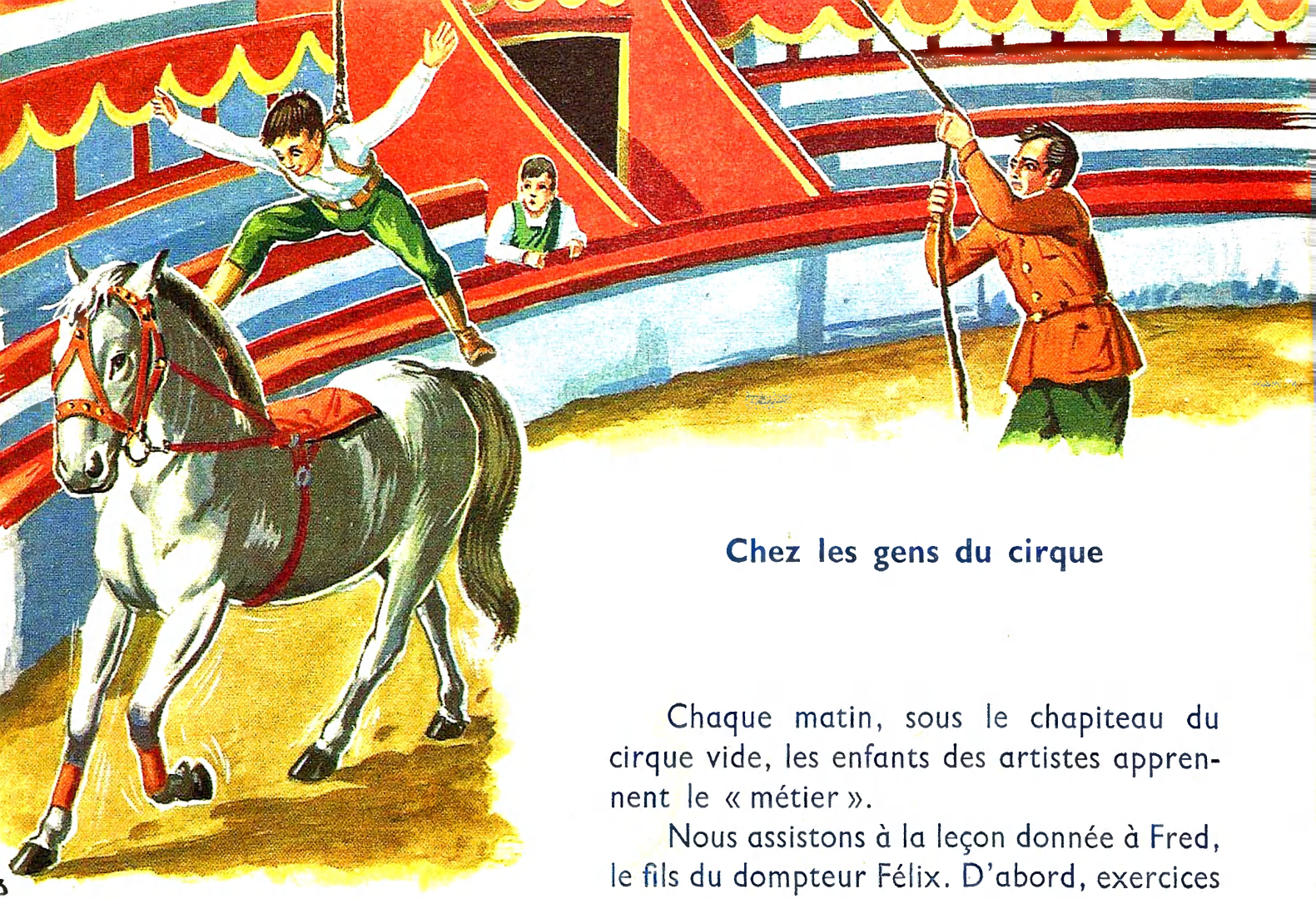
Ouvrons le dictionnaire :

Donnez le sens de : *un homme sans scrupule*, *sot*, *inepte*. Donnez-en le contraire.

Réfléchissons :

1 - Racontez le marchandage qui s'établit entre Panurge et le marchand.
2 - A quelles conditions le marché est-il conclu?
3 - Que fait Panurge? Que font les moutons?

Parlons : Que pensez-vous du marchand? Que pensez-vous de Panurge?



Chez les gens du cirque

Chaque matin, sous le chapiteau du cirque vide, les enfants des artistes apprennent le « métier ».

Nous assistons à la leçon donnée à Fred, le fils du dompteur Félix. D'abord, exercices au sol...

1. ... On passait à l'assouplissement, la main de Félix sous les reins, puis à la courroie qui permet d'esquisser, puis d'essayer les sauts périlleux sans tomber, retenu que l'on est par elle au-dessus du sol. Bientôt, on en serait, et sans soutien, au saut périlleux, appelé à juste titre « saut mortel », car la retombée sur la nuque mène droit à l'hôpital et souvent au cimetière...

— Regarde devant toi... Bien droit... Enlève mieux ta main gauche! Le nez dans la sciure, c'était fatal ! Tu n'es pas le premier à en manger... Recommence!... Au temps!... Encore... Hop!...

2. Maintenant ce sont les chevaux. Tout à l'heure, les palefreniers ou les garçons d'écurie les ont menés boire, ainsi que les éléphants. A présent, les voici en piste, sous la chambrière de l'écuyer...

Les chevaux tournent, virevoltent, se croisent :

— Prends le fouet, petit : fais comme ceci.

Et Fred saisit le manche trop gros pour ses doigts, trop lourd pour son bras, fait claquer déjà presque habilement la mèche au ras de la sciure.

3. — Voltige, à présent! ordonne l'écuyer.

Fred sait faire, au sol, à douze ans, des sauts périlleux, ce qui est bien. Il faut les exécuter maintenant sur le « panneau ». Le blanc cheval plate-forme, une bonne jument nommée « Poulette », introduite par un garçon, prend son galop habituel, toujours le même, que le fouet lui interdit de ralentir. Le panneau a un anneau à l'avant, à travers lequel passe une longe accrochée à la ceinture du petit garçon et dont l'écuyer tient, au centre de la piste, l'extrémité :

— Debout!... Debout!... Fred, commande-t-il.

Fred essaye, mais il doit ramener les mains au panneau. Il recommence. Avant toute chose, il faut savoir se tenir debout. Il y parvient enfin, demeure ainsi, fait un tour de piste.

— Ça va. Demain, on équipera la longe de ceinture à un appareil de la coupole.

4. Et l'écuyer dira : « Go! ». Fred s'envolera, ratera son tour, demeurera en l'air retenu par la longe tirée à bout de bras, et son maître ne lui fera reprendre contact avec la sciure, le laissant ainsi nager dans l'air, que lorsque la leçon, l'humiliation, laquelle souvent sera ponctuée d'une taloche, aura suffisamment duré...

Les quatre Zingari : Paul Vialar
Éditions Mondiales

Comprenons :

esquisser : ici, c'est faire une première ébauche de l'exercice avant d'en effectuer l'essai.
saut périlleux : saut effectué quand le corps fait un tour entier en l'air.
palefreniers : employés qui pansent, qui soignent les chevaux.
chambrière de l'écuyer : la chambrière est un long fouet utilisé par ceux qui dressent les chevaux. Ici, les dresseurs de chevaux sont appelés écuyers.
longe : courroie, corde pour attacher.

Ouvrons le dictionnaire :

Sens de *écuyer au moyen âge.*
Qu'est-ce qu'un *écuyer de cirque*? un *chapiteau*, la *coupole*, *virevolter*?

Réfléchissons :

1 - Quels exercices faisait d'abord le jeune Fred? Sont-ils dangereux?
2 - A quels exercices passait-il ensuite?
3 - En quoi consiste l'exercice de voltige que doit faire Fred?
4 - Cet exercice se passe-t-il toujours bien? Qu'en résulte-t-il?
La vie dans un cirque vous plairait-elle?

Parlons : Racontez une séance de cirque à laquelle vous avez assisté.

La petite reine

Isabelle invite son camarade, l'auteur du récit, à partager avec elle un jeu nouveau, le jeu de la Reine.

1. La reine, naturellement, c'était elle, et le chevalier, c'était moi. Nous commençâmes par la fabrication de nos costumes, car comme toutes les filles, elle adorait se guignoliser.

Avec un vieux rideau frangé d'or, elle se fit une robe à traîne, dont les trous furent masqués par des fleurs... Je dus me contenter d'un casque de pompier,... embelli par un plumet qui avait été plumeau dans un ménage de poupée. Il fut complété par une cuirasse en zinc, découpée dans les restes d'un arrosoir...

Ces préparatifs, qui durèrent deux jours entiers, furent délicieux, et surtout le second jour.

Nous étions assis en face l'un de l'autre, séparés par une petite table, dans le « livigroub ». La pièce était sombre, car une pluie fine tombait patiemment sur les acacias, et l'odeur de la terre mouillée entrait par la fenêtre ouverte.

Isabelle cousait, attentive. Je collais du papier d'argent sur la lame d'un sabre de bois, et je la regardais de temps à autre...

2. Le résultat de nos efforts fut une grande réussite. Lorsque je la vis paraître, la couronne en tête, le sceptre en main, ceinturée de glands d'or, et suivie d'une traîne écarlate, je fus ébloui, et je crus vraiment à sa royauté : je lui jurai aussitôt sur mon glaive obéissance et fidélité, et je me déclarai prêt à mourir pour elle, ce qu'elle accepta sans façons.

3. Les premiers ordres qu'elle me donna mirent à l'épreuve ma force et mon courage.

Elle m'ordonna d'aller chercher un nid abandonné dans la plus haute fourche d'un acacia garni d'épines acérées; puis, elle laissa tomber une rose dans le puits (qui avait bien trois mètres de profondeur, et où personne n'avait jamais vu d'eau) et « m'autorisa » à descendre dans ce gouffre pour y conquérir cette fleur...

4. Un autre jour, elle m'ordonna de porter sa traîne; puis elle me fit remarquer que ce n'était pas là le travail d'un chevalier, et m'ayant montré une gravure coloriée sur laquelle la traîne royale était portée par deux négrillons, elle me noircit le visage et les mains avec un bouchon brûlé. Il fallut ensuite l'éventer respectueusement avec le plumeau, pendant qu'elle faisait semblant de dormir dans un hamac, puis à son réveil, pour la distraire, je dansais la « bamboula ». Après quoi, pour me récompenser, elle me disait : « Ouvre la bouche et ferme les yeux! » et je devais croquer ce qu'elle déposait délicatement sur ma langue : ce fut d'abord un berlingot, puis une cerise, puis un colimaçon.

Heureux et fier de l'étonner, je me vautrais dans cette servitude, et je tremblais d'émotion lorsque avant mon départ elle nettoyait elle-même mon visage et mon cou avec un tampon d'ouate trempé d'eau de Cologne...

Le Temps des Secrets : Marcel Pagnol
Pastorelly, éditeur

Comprenons :

Se guignoliser : se déguiser, par exemple en guignol.
livigroub : mauvaise prononciation de living-room, (la salle commune, la salle de séjour).
acacia : arbre d'ornement qui a des épines.
sceptre : bâton de commandement réservé aux rois (ici à la petite « reine »).
écarlate : de couleur rouge.
je me vautrais dans cette servitude : je me complaisais à servir de jouet à Isabelle Se vautrer signifie exactement se rouler dans la boue.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'était autrefois un *chevalier?*
Sens de : *la traîne d'une robe, un glaive, des épines acérées, un hamac, un berlingot?*

Réfléchissons :

1 - A quel jeu s'amusent les enfants?
2 - Pourquoi le petit garçon se croit-il un vrai chevalier?
3 - A quelles épreuves Isabelle soumet-elle d'abord son chevalier? Dans quel but?
4 - Que pensez-vous des ordres qu'elle lui donne ensuite?

Parlons : Racontez un jeu dans lequel vous avez tenu le rôle d'un personnage historique.

Le renard chasse

1. Au flanc du coteau boisé, surplombant la rivière aux eaux cascadantes, sur la pente abrupte, parmi les éboulis de roches et de tuf, le renard avait creusé son terrier, au milieu d'un enchevêtrement redoutable de ronces, d'épines noires et de houx. L'abondance d'une végétation désordonnée, où s'entrecroisaient fougères arborescentes, ajoncs aux piques acérées, touffes d'arbustes rabougris et épineux qu'enlaçaient les lianes souples et résistantes des chèvrefeuilles, des houblons sauvages et des douces-amères, formait un mur de verdure protecteur.

2. Mai s'épanouissait comme un bouquet de fleurs.

Depuis deux mois la renarde avait mis bas dans ce terrier et maintenant, quatre renardeaux, petites bêtes au poil roux et soyeux, à gorge blanche, au fin museau noir, s'ébattaient avec des gestes vifs, s'endormaient les uns sur les autres, en des poses d'un puéril abandon, sous l'œil vigilant de la mère.

Mais le lait maternel ne suffisait plus à ces bouches affamées...

3. Alors commença pour Goupil une vie dure et périlleuse.

Insuffisantes les rondes nocturnes où il cassait les reins à quelque levraut folâtre, où il coinçait dans un écroulement de rochers quelque lapin imprudent, où il tordait le cou à quelque matou audacieux venu braconner sur son canton... Il lui fallait maintenant chasser le jour, risquer le plomb et le piège aux abords des fermes où s'égaillait la volaille.

... Au petit jour, il avait quitté sa retraite, passé la rivière en trois bonds, pour venir dans un perchis de sapins, près d'une maison isolée. Il savait que là les poulets abondaient, qu'ils aimaient à gratter dans la terre meuble du sous-bois où ses pas s'étouffaient sur le tapis épais des aiguilles mortes des pins.

Rasé près d'un mur de pierres sèches, dans une touffe de fougères, il épiait deux coquelets, grattant par-ci, grattant par-là. Patient, prudent, il attendait l'instant où ils seraient à sa portée pour les étrangler silencieusement.

4. Les coqs s'approchent doucement de lui, s'accroupissent l'un près de l'autre, gonflent leurs plumes, se vautrent dans la terre fine, s'épouillent en caquetant de plaisir.

Les reins se harpent, les muscles des cuisses se bandent...

— Pouf!...

A travers la déchirure des fougères, Goupil s'est élancé.

— Crac... Crac...

Deux coqs gisent à terre, pantelants.

Il cache dans les feuilles une de ses victimes qu'il reviendra chercher cette nuit, saisit l'autre dans sa gueule, et, oreilles pointant droit, regard fureteur, narines humant le vent, file à son terrier.

Cinq jours de suite il revint dans la sapinière où les prises étaient sûres; puis, redoutant le fusil d'un chasseur embusqué, changea de contrée.

Drames des bois et des landes : Roger Cerclier
Éditions Magnard

Comprenons :

aux eaux cascadantes : aux eaux tombant en cascades.
les éboulis : tas de matériaux éboulés, écroulés.
tuf : terre fine peu fertile.
fougères arborescentes : ici, fougères très hautes, presque aussi hautes que des arbres.
perchis de sapins : bois où poussent des sapins qui ont de 10 à 20 ans.

Ouvrons le dictionnaire :

Remplacez par des synonymes : *puéril*, *vigilant*, *folâtre*, *pantelants*.

Réfléchissons :

1 - Où le renard avait-il creusé son terrier?
2 - Quelle était la composition de la famille Renard?
3 - Comment le renard chasse-t-il? Est-ce pour lui une chasse sans danger?
4 - Le renard emporte-t-il ses deux proies? Quelle est sa ruse?

Parlons : Le renard tue-t-il pour le plaisir de tuer? Que pensez-vous de son comportement, de sa conduite.

Un collectionneur passionné

1. Mon père avait une passion : l'achat des vieilleries chez les brocanteurs.

Chaque mois, lorsqu'il revenait de « toucher son mandat » à la mairie, il rapportait quelques merveilles : une muselière crevée (0 F 50), un compas épointé (1 F 50), un archet de contrebasse (1 F), une scie de chirurgien (2 F), une longue-vue de marine où l'on voyait tout à l'envers (3 F), un couteau à scalper (2 F), un cor de chasse un peu ovalisé, avec une embouchure de trombone (3 F), sans parler d'objets mystérieux, dont personne n'avait jamais pu trouver l'usage, et qui traînaient un peu partout dans la maison.

2. Ces arrivages mensuels étaient, pour Paul et pour moi, une véritable fête. Ma mère ne partageait pas notre enthousiasme. Elle regardait, stupéfaite, l'arc des îles Fidji, ou l'altimètre de précision, dont l'aiguille, montée un jour à 4 000 mètres (à la suite d'une ascension du Mont Blanc, ou d'une chute dans un escalier) n'en voulut jamais redescendre.

Alors, elle disait avec force :

— Surtout, que les enfants ne touchent pas à ça!

Elle courait à la cuisine et revenait avec de l'alcool, de l'eau de Javel, des cristaux de soude, et elle frottait longuement ces épaves.

3. Il faut dire qu'à cette époque les microbes étaient tout neufs, puisque le grand Pasteur venait à peine de les inventer, et elle les imaginait comme de très petits tigres, prêts à nous dévorer par l'intérieur.

Tout en secouant le cor de chasse qu'elle avait rempli d'eau de Javel, elle disait d'un air navré:

— Je me demande, mon pauvre Joseph, ce que tu veux faire de cette saleté.

Le pauvre Joseph, triomphant, répondait simplement :

— Trois francs!

J'ai compris plus tard que ce qu'il achetait, ce n'était pas l'objet : c'était son prix.

— Eh bien, voilà trois francs de gaspillés!

4. — Mais, ma chérie, si tu voulais fabriquer ce cor de chasse, pense à l'achat du cuivre, pense à l'outillage spécial qu'il te faudrait, pense aux centaines d'heures de travail indispensables pour la mise en forme de ce cuivre...

Tu ne te rends pas compte que cet instrument, peut-être inutile par lui-même, est une véritable mine! Réfléchis une seconde : je scie le pavillon, et j'obtiens un cornet acoustique, un porte-voix de marine, un entonnoir, un pavillon de phonographe; le reste du tube, si je l'enroule en spirale, c'est le serpentin d'un alambic. Je puis aussi le redresser pour en faire une conduite d'eau, en cuivre, note bien! Si je le scie en tranches fines, tu as vingt douzaines d'anneaux de rideaux; si je le perce de cent petits trous, nous avons un collier à douches; si...

Ainsi, devant ses fils émerveillés, et sa chère femme navrée, il transformait l'instrument inutile en mille objets tout aussi inutiles, mais plus nombreux...

La Gloire de mon Père : Marcel Pagnol
Pastorelly, éditeur

Comprenons :

brocanteurs : marchands qui achètent et vendent des objets vieux et d'occasion.
contrebasse : instrument de musique à cordes — comme le violon, mais plus grand.
scalper : enlever le cuir chevelu : les Indiens scalpaient leurs prisonniers.
altimètre : instrument qui sert à mesurer l'altitude.
cornet acoustique : appareil que l'on place à l'oreille et qui sert à mieux entendre.
alambic : appareil qui sert à distiller le cidre, le vin, pour faire de l'alcool.

Ouvrons le dictionnaire :

Donnez un synonyme puis un contraire de : *navré, gaspillé, émerveillé.*

Réfléchissons :

1 - Quelle était la passion du père? Que rapportait-il?
2 - A qui plaisaient ces acquisitions? La mère était-elle aussi contente?
3 - De quoi la mère avait-elle peur? Pourquoi?
4 - Que pensez-vous des transformations que pouvait subir le cor de chasse?

Parlons : Montrez ce qu'il y a d'amusant dans cette passion de collectionneur.

Une soirée en famille

1. ... Les soirées se prolongeaient. J'étais plus grand et j'avais obtenu la permission d'aller au lit un peu plus tardivement.

Je m'arrangeais toujours pour finir les devoirs avant l'arrivée de mon père.

Maman m'avait acheté un cahier de cent pages à couverture rose. Le papier en était mauvais et buvait. J'avais beau prendre soin de tremper légèrement mon porte-plume dans l'encre, c'était un fait, le papier du cahier buvait.

Mes devoirs ressemblaient donc à des lignes continues et parallèles de taches d'encre et étaient parfaitement illisibles. Maman ne comprenait pas toujours, m'accusait d'être sans soin et me faisait recommencer.

D'ailleurs, je n'avais pas de chance. Quand c'était elle qui écrivait sur le cahier, pour me montrer, le papier ne buvait jamais...

2. Mais dès que Père arrivait, je ne pensais plus à mes malheurs.

Lorsque Père entrait, il apportait avec lui la fraîcheur humide du soir et les lumières de la ville. Après avoir embrassé Maman, il déposait sur ma joue une affectueuse caresse. La maison s'éclairait alors. J'éprouvais un sentiment de plénitude. Il ne manquait plus personne. Nous étions là, tous les trois, bien serrés, bien protégés.

Le soir, Maman cousait ou reprisait. J'usais un nombre incalculable de chaussettes et je grandissais si vite que mes tabliers étaient toujours trop courts.

Père lisait son journal. Du moins, il s'y essayait...

— Dis, Papa, est-ce qu'on va faire du découpage?

— Pas ce soir, mon petit, disait-il. Il faut que je ressemelle tes galoches.

Père allait chercher ses outils, son cuir et ses clous. Il découpait habilement avec un tranchet la forme de la semelle, puis arrachait l'ancienne.

— Comme il use ses chaussures, cet enfant-là! soupirait ma mère.

— Bah! disait mon père en tapant sur son cuir pour l'assouplir, c'est un garçon, Maman.

Je restais là, accroupi à ses pieds et je lui passais les clous.

Le lendemain, j'allais à l'école avec des galoches neuves.

3. — Papa, reprenais-je un autre soir, sans me décourager, est-ce qu'on va faire du découpage?

Père ne disait rien. Il souriait et allait chercher la machine à découper. Il apportait aussi des morceaux de contre-plaqué et nous nous mettions au travail.

On n'entendait plus que le grincement de la lime suivant le dessin collé sur le bois.

Puis, avec de la colle forte et des pointes légères, père assemblait ses découpages.

Peu à peu, la maison s'ornait d'objets en bois découpés, une boîte à lettres, un vide-poche, une boîte à couture pour Maman et même une pendule avec son socle.

Tout cela était horrible; mais, à mes yeux d'enfant, rien ne paraissait plus merveilleux.

La soirée s'avançait. Je disais tendrement bonsoir, je me mettais au lit et bientôt, je me laissais emporter par mes rêves.

A la Volette : Georges Le Sidaner
R. Julliard, éditeur

Comprenons :

un sentiment de plénitude : un sentiment de grande satisfaction.

galoches : souliers possédant généralement des semelles de bois.

tranchet : outil plat et effilé, dont les cordonniers se servent pour couper le cuir.

Ouvrons le dictionnaire :

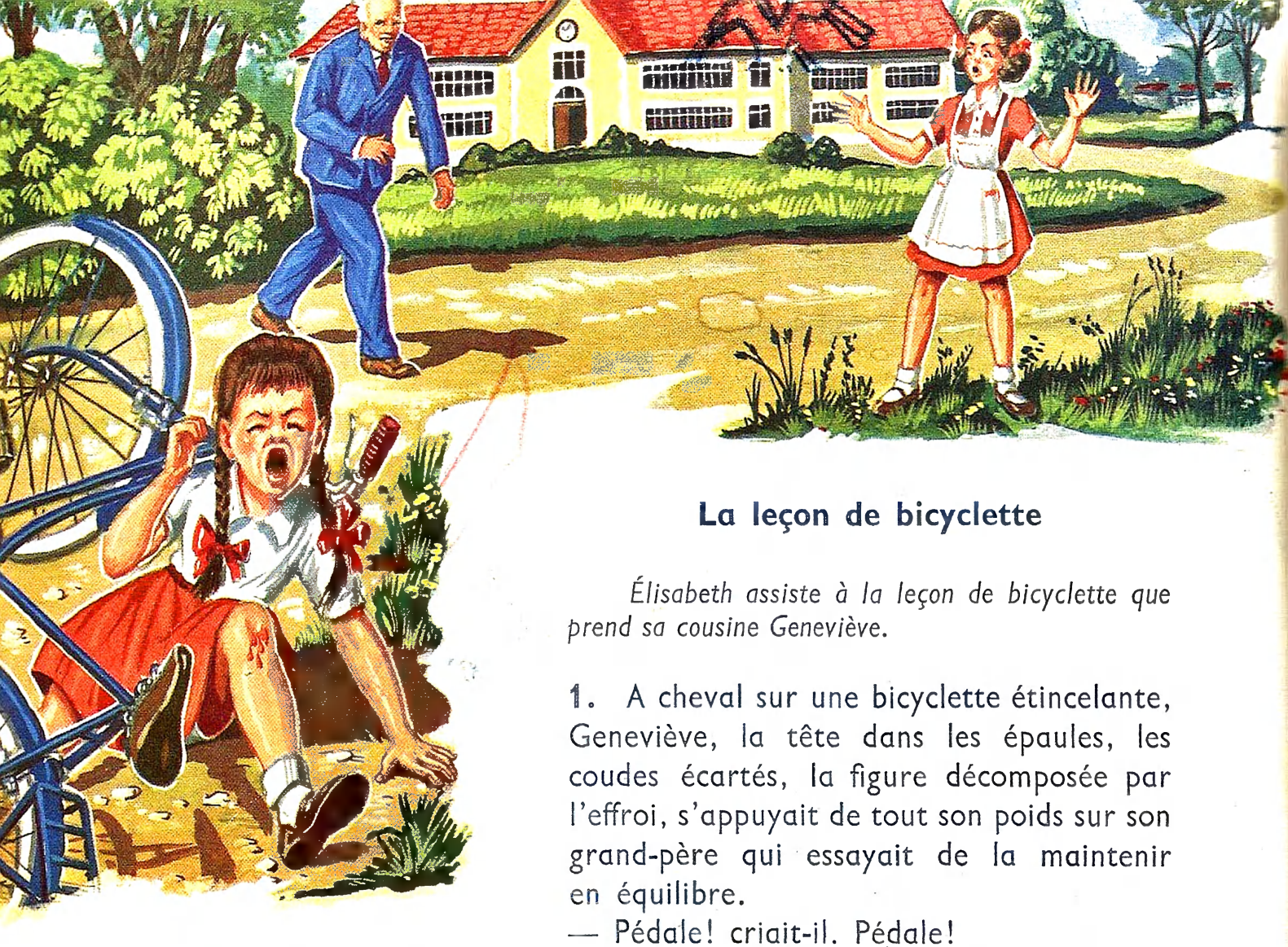
Quelle différence de sens faites-vous entre *coudre* et *repriser*.

Que signifie *incalculable*? Donnez d'autres adjectifs formés de la même manière.

Réfléchissons :

1 - Pourquoi l'enfant s'arrange-il pour finir ses devoirs avant l'arrivée du père?
2 - Quelles sont les occupations des divers personnages de ce récit?
3 - Quel était le vif désir de l'enfant? Quel était son rôle?

Parlons : Faites oralement ou par écrit le résumé du texte.



La leçon de bicyclette

Élisabeth assiste à la leçon de bicyclette que prend sa cousine Geneviève.

1. A cheval sur une bicyclette étincelante, Geneviève, la tête dans les épaules, les coudes écartés, la figure décomposée par l'effroi, s'appuyait de tout son poids sur son grand-père qui essayait de la maintenir en équilibre.

— Pédale! criait-il. Pédale!

— Non, gémissait Geneviève. Je ne veux pas!... Je vais tomber!... Je vais me casser quelque chose!...

— Quand tu seras lancée, ça ira tout seul. Hop! Courage!

Il fit plusieurs pas en avant. Les roues tournèrent dans un joli miroitement de rayons argentés. La bicyclette et Geneviève s'inclinèrent davantage encore. Pépitou s'arc-bouta pour les redresser à la verticale :

— Pédale! Pédale, je te dis!

— Attends, Geneviève! s'écria Élisabeth. Je vais te tenir de l'autre côté!

Elle se précipita à la rescousse. Encerclée sur son siège, poussée par derrière, tirée par devant, Geneviève glapissait :

— Non! Ça ne m'amuse pas! Assez!

Elle finit par laisser traîner ses deux pieds sur le sol. On s'arrêta.

2. — Je voudrais essayer, dit Élisabeth.

— Tu es déjà montée à bicyclette? demanda Pépitou.

— Non.

— Alors, fais attention. Ne te crispe pas. C'est moi qui te guide.

Elle prit la place de Geneviève sur la selle. Pépitou se mit en marche.

— Bon... bon... Pédale toujours... Regarde en avant!...
Grisée par le succès, Élisabeth accéléra le mouvement de ses jambes.

3. Soudain, elle se sentit seule, libre, perchée très haut, entourée de vide. Pépitou l'avait lâchée. Une crainte délicieuse lui poignit le cœur. Le guidon vibrait dans ses mains. Les fenêtres de l'école défilaient en sautillant le long de sa joue droite. Elle allait s'envoler. Un caillou en décida autrement. Élisabeth se retrouva par terre. Elle s'était écorché le genou. Le sang coulait, mais elle n'avait pas mal. En voyant accourir Pépitou, elle pouffa de rire. Geneviève le suivait. Elle était blanche et balbutiait d'une voix mourante :
— Tu vois que c'est dangereux, Pépitou!
Pépitou avait une mine coupable.
— Ça arrive, grognait-il, ça arrive souvent dans les débuts!

4. Il releva Élisabeth et la conduisit à la cuisine où tante Thérèse et Ménou lui lavèrent sa plaie, la désinfectèrent avec un liquide piquant et la recouvrirent d'un volumineux bandage.
— Elle a été très vaillante, dit Pépitou en s'essuyant le front.
— Et toi, très imprudent, Hector, dit Ménou.
Il baissa la tête. Élisabeth rassura tout le monde et sortit, héroïque, souriante et la jambe raide.

La Grive : Henri Troyat
Librairie Plon, tous droits réservés

Comprenons :

gémir : exprimer sa peine, sa douleur par des cris plaintifs.
s'arc-bouter : s'appuyer, se raidir.
se crisper : c'est contracter ses muscles, serrer fortement.
à la rescousse : à son secours.
trotter menu : trotter à petits pas.

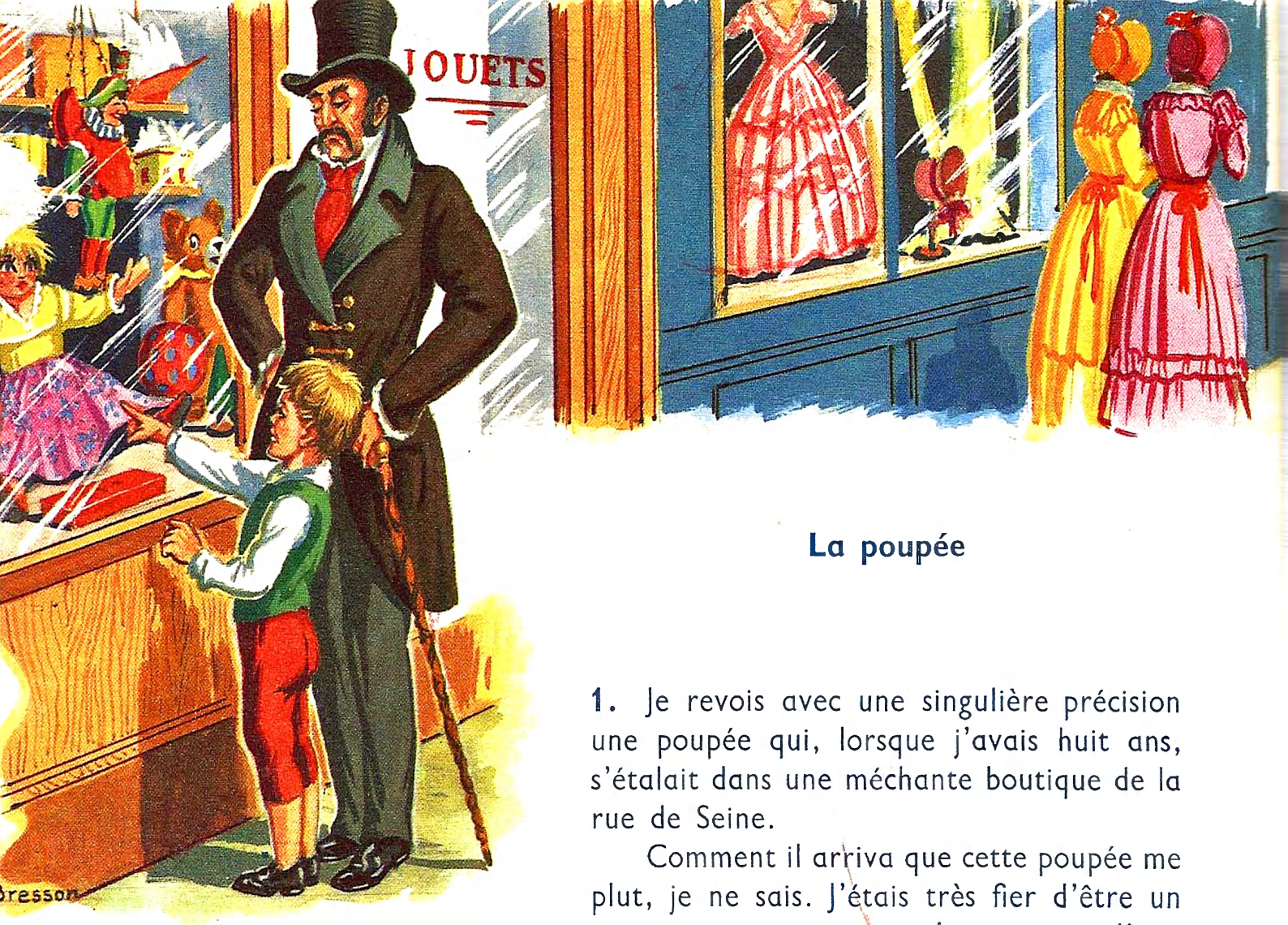
Ouvrons le dictionnaire :

Donnez le sens de *glapir*, *presser le pas*, *pouffer de rire*, *balbutier*, *héroïque*, *hurler*.

Réfléchissons :

1 - Qui prend d'abord une leçon de bicyclette? Comment se termine-t-elle?
2 - Qui prend ensuite une leçon de conduite? Comment cela se passe-t-il au début?
3 - Qu'arrive-t-il ensuite?
4 - Pépitou ne se fait-il pas gronder? Pourquoi?

Parlons : Si vous savez rouler à bicyclette, faites le récit d'une des dernières leçons que vous avez prises.



La poupée

1. Je revois avec une singulière précision une poupée qui, lorsque j'avais huit ans, s'étalait dans une méchante boutique de la rue de Seine.

Comment il arriva que cette poupée me plut, je ne sais. J'étais très fier d'être un garçon; et pourtant, j'eus envie d'une poupée.

Celle que j'aimais était-elle belle au moins? Non. Je la vois encore. Elle avait une tache de vermillon sur chaque joue, des bras mous et courts, d'horribles mains de bois. Sa jupe à fleurs était fixée à la taille par deux épingles. C'était une poupée de mauvais ton.

... Je sentais, à ma manière, mais très vivement, que cette poupée manquait de grâce, de tenue; qu'elle était grossière, qu'elle était brutale. Mais je l'aimais malgré cela, je l'aimais pour cela. Je n'aimais qu'elle, je la voulais.

J'imaginais des ruses de sauvage pour obliger Virginie, ma bonne, à passer avec moi devant la petite boutique de la rue de Seine. J'appuyais mon nez à la vitre, et il fallait que ma bonne me tirât par le bras...

2. Enfin, un jour, jour que je n'oublierai jamais, ma bonne me conduisit chez mon oncle, le capitaine Victor, qui m'avait invité à déjeuner. J'admirais beaucoup mon oncle le capitaine, tant parce qu'il avait brûlé la dernière cartouche à Waterloo, que parce qu'il apprêtait de ses propres mains, à la table de ma mère, des chapons à l'ail, qu'il mettait ensuite dans la salade de chicorée. Je trouvais cela très beau.

Le capitaine me gorgea de gâteaux et de vin pur... Au dessert, j'avais des bourdonnements dans les oreilles et il me semblait que le guéridon dansait.

Mon oncle mit sa redingote à brandebourgs, et nous descendîmes dans la rue, qui m'avait l'air extraordinairement changée. Il me semblait qu'il y avait très longtemps que je n'y étais venu. Toutefois, quand nous fûmes dans la rue de Seine, l'idée de ma poupée me revint à l'esprit et me causa une exaltation extraordinaire. Ma tête était en feu.

3. Je résolus de tenter un grand coup. Nous passâmes devant la boutique; elle était là, derrière la vitre, avec ses joues rouges et sa jupe à fleurs.

— Mon oncle, dis-je avec effort, voulez-vous m'acheter cette poupée? et j'attendis.

— Acheter une poupée à un garçon, sacrebleu! s'écria mon oncle d'une voix de tonnerre. Tu veux donc te déshonorer! Demande-moi un sabre, un fusil, je te les paierai, mon garçon, sur le dernier écu blanc de ma pension de retraite. Mais te payer une poupée, mille tonnerres! pour te couvrir de honte! Jamais de la vie! Si je te voyais jouer avec une margoton ficelée comme celle-là, Monsieur le fils de ma sœur, je ne vous reconnaîtrais plus pour mon neveu.

En entendant ces paroles, j'eus le cœur si serré que l'orgueil, un orgueil diabolique, m'empêcha seul de pleurer... Resté sous le coup de son indignation, j'éprouvais une honte indicible. Ma résolution fut bientôt prise. Je me promis de ne pas me déshonorer; je renoncerai fermement et pour jamais à la poupée aux joues rouges.

Le crime de Silvestre Bonnard : Anatole France
Calmann-Lévy, éditeur

Comprenons :

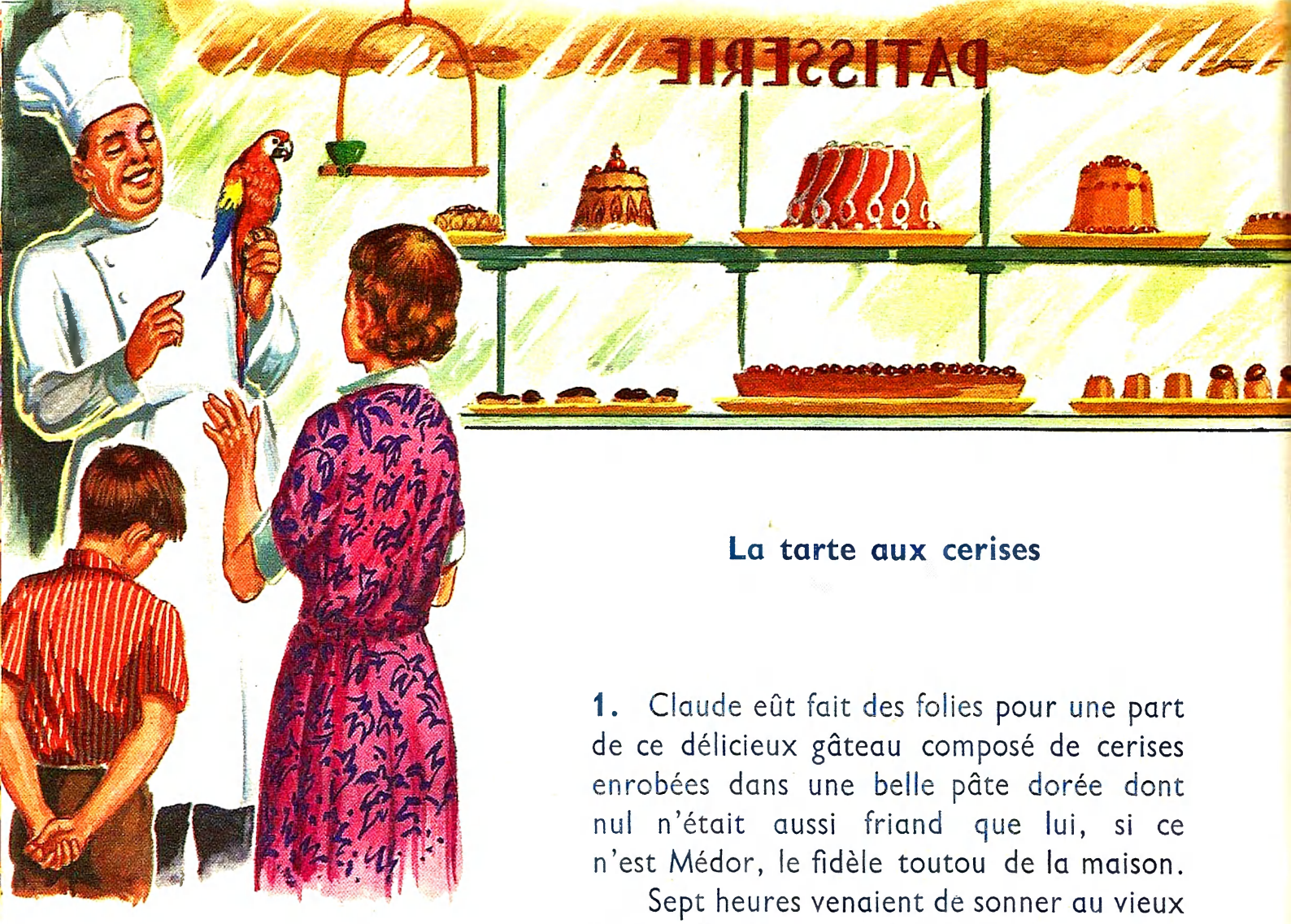
la rue de Seine : une rue de Paris qui aboutit au fleuve.
vermillon : rouge vif.
une poupée de mauvais ton : de mauvais goût.
chapons : poulets gras élevés spécialement pour être rôtis.
brandebourgs : dessins qui entouraient les boutonnières.
indicible : qu'on ne saurait exprimer par la parole, qu'on ne saurait dire.

Ouvrons le dictionnaire : Mots de la famille de *tache*. Sens de ces mots.

Réfléchissons :

1 - Que désire l'enfant? La poupée est-elle belle?
2 - Quelle ruse imagine-t-il? Que se passe-t-il chez l'oncle?
3 - Que va tenter l'enfant? Que répond l'oncle? Pourquoi est-il aussi indigné?

Parlons : Résumez la lecture en quelques phrases.



La tarte aux cerises

1. Claude eût fait des folies pour une part de ce délicieux gâteau composé de cerises enrobées dans une belle pâte dorée dont nul n'était aussi friand que lui, si ce n'est Médor, le fidèle toutou de la maison.

Sept heures venaient de sonner au vieux beffroi de la ville de Moulins quand l'oncle Raymond fit son entrée, porteur de la fameuse tarte; mais celle-ci se trouva de dimensions si vastes que, en dépit de l'appétit des convives, il en resta plus de la moitié...

Le lendemain matin, comme il s'apprêtait à partir, Claude y pensait encore. Précisément, il se trouvait seul dans la salle à manger. La tentation fut trop forte; il ouvrit prestement le buffet et, quitte à se rendre malade, il se mit à dévorer à belles dents.

— Est-ce toi qui a mangé la tarte? questionna maman Geneviève quand il fut de retour.

— Oh non, protesta-t-il.

— Qui est-ce donc alors?

— Eh bien, voilà. Je n'aurais pas voulu le dire, mais il me semble que ce matin, j'ai vu Médor qui...

— Ah! Ah! c'est donc ça, conclut son papa. Fort bien; Médor va recevoir une bonne correction.

Il la reçut en effet, au grand désespoir de Claude.

2. Or, à quelques jours de là, comme l'enfant passait, accompagné de sa mère, devant le pâtissier de la rue Voltaire, il entendit une voix qui s'écriait du fond

de la boutique : « Voleur, petit voleur ». Il tressaillit. C'était là, il ne l'ignorait pas, que l'oncle Raymond se fournissait de gâteaux. Mais comment diable le pâtissier avait-il appris?

Hélas, cela se renouvela deux jours plus tard :

— Tiens, avait proposé maman, puisque tu as été sage, je t'offre une tarte; entrons chez le pâtissier.

— Je... je n'ai pas faim, je préfère un autre jour, voulut-il dire.

Trop tard, le seuil était déjà franchi et, à peine furent-ils dans la boutique, qu'une voix inexorable se mit à crier à tue-tête : « Voleur, petit voleur ». L'enfant n'y tint plus; il éclata en sanglots, bredouillant devant sa mère ébahie qu'il ne recommencerait jamais plus.

3. Quand l'émoi fut calmé et que Claude, très sévèrement grondé, eut enfin obtenu son pardon :

— Et maintenant, dit maman Geneviève, s'adressant au pâtissier, expliquez-moi comment vous avez su l'horrible conduite de mon fils.

Il disparut un instant dans l'arrière-boutique pour reparaître bientôt après :

— Voilà le justicier, s'écria-t-il, désignant, perché sur son poing, un superbe perroquet vert, qui salua la compagnie, d'un retentissant « Voleur, petit voleur ».

— Que voulez-vous, expliqua le brave homme, cet animal-là possède une mémoire étonnante. Il m'a entendu, l'autre jour, traiter de petit voleur notre chat qui avait chipé de la crème fraîche et, depuis une semaine, il ne répète plus que cela.

Ainsi la tragédie se termina-t-elle par un éclat de rire.

d'après Jardin des bêtes : Gustave Dumaine

Comprenons :

beffroi : tour ou clocher d'où autrefois l'on donnait l'alarme.
inexorable : qui ne peut être fléchi, dur, sévère.
ébahie : étonnée, stupéfaite.
huppé : qui porte une huppe, c'est-à-dire une touffe de plumes sur la tête.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez : *friand*, *prestement*, *tressaillait*, *bredouillait*.

Réfléchissons :

1 - Qu'a fait Claude? Comment aggrave-t-il sa faute?
2 - L'enfant éprouve-t-il des remords? Croit-il que c'est lui qu'on appelle voleur?
3 - Le pâtissier a-t-il connu la faute de Claude? Qui a crié : voleur?

Parlons :

Citez les deux fautes commises par Claude. Quelle est, la plus grave?

Les chaussures neuves

1. Madame Bastide disait :

— Celles-ci te plaisent? Elles ne te font pas mal? Vas-tu te décider à écouter quand je te parle?

Il n'était décidé qu'à se laisser faire. Il savait d'avance qu'on lui achèterait des chaussures un peu trop étroites. Sa mère estimait que des chaussures où l'on est à l'aise encouragent le pied à grossir, et elle voulait qu'il eût le pied fin.

2. Une fois chaussé, sa mère lui dit :

— Est-ce que cela te plairait de les garder aux pieds pour rentrer à la maison?

Elle avait hésité avant de lui faire cette offre. N'était-ce pas exposer les talons et les semelles à une usure bien prématurée et peu justifiée un jour de semaine?...

Louis ressortit donc de la boutique avec ses chaussures dont il était fier et qui lui faisaient mal...

Il avait pris tendrement la main de sa mère, comme lorsqu'il était plus petit. De temps en temps, elle l'observait du coin de l'œil pour profiter elle-même du plaisir de son enfant... Mais tandis qu'ils avançaient dans la rue, elle s'aperçut que la mine de l'enfant devenait soucieuse. Il regardait fixement devant lui...

3. — A quoi penses-tu, mon petit?

— A rien.

— Tu n'es plus content?

— Oh si!

— Mais alors?

— Combien ont coûté mes chaussures?

— Neuf francs cinquante. Tu n'as pas entendu quand je marchandais?
— Dis, maman...
— Quoi?
— Combien est-ce que papa gagne par jour?
— Mais qu'est-ce que tu vas chercher là? De quoi t'occupes-tu?
Elle avait presque rougi... Elle ne se sentit même pas le courage de mentir.
— Ce que gagne papa... Eh bien! C'est encore très joli ce qu'il gagne. D'abord, on le paye au mois. Dimanches et fêtes. Qu'il travaille ou qu'il se repose... ce n'est pas comme d'autres. C'est un grand avantage sur les ouvriers.
— Oui, mais ça lui fait combien par jour?...
Elle rougit de nouveau.
— Je n'ai pas fait le compte... Pas dix francs évidemment. Il n'y a que les gros employés qui gagnent dix francs.
— Ah!... pas neuf francs non plus?...

4. Elle se pencha pour l'examiner de plus près. Il avait un petit froncement des sourcils, un frémissement des lèvres. Ses yeux continuaient à regarder devant lui... Il serrait plus fort la main de sa mère.

Elle fut saisie tout à coup, atteinte au cœur par la pensée qui tourmentait son enfant. Elle fit un grand effort pour empêcher ses propres larmes de venir. Penchée sur lui, caressant ses cheveux, son béret, elle lui dit, sur un ton d'effusion sourde :
— Mon petit garçon! mon pauvre petit garçon! mon petit Louis chéri!

Les hommes de bonne volonté : Jules Romains
Flammarion, éditeur

Comprenons :

prématurée : faite avant le temps normal; ici, usure précoce.
tourmentait : l'enfant a beaucoup de peine, il souffre.
effusion sourde : la mère montre ses sentiments d'affection sans bruit, discrètement.

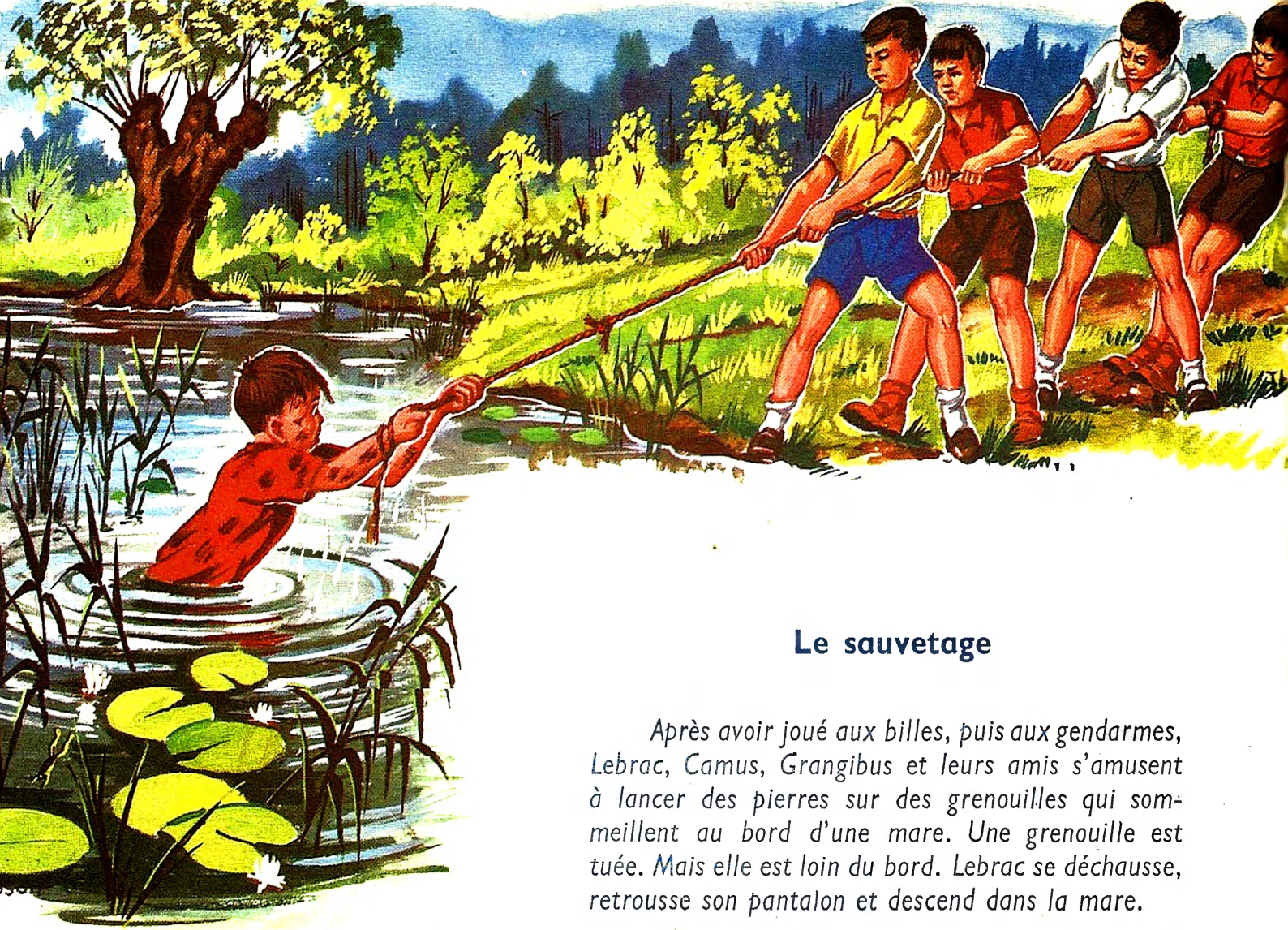
Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce que *marchander*? Mots de la même famille. Sens de ces mots.

Réfléchissons :

1 - Quelles chaussures choisit Mme Bastide? Plaisent-elles à l'enfant?
2 - Garde-t-il ses chaussures aux pieds? Le mère ne le regrette-t-elle pas un peu?
3 - Montrez que la joie de l'enfant disparaît peu à peu. Quelles questions pose-t-il?
4 - La mère se rend-elle compte de la peine de son enfant? A-t-elle aussi de la peine?

Parlons : Comment la mère de Louis cherche-t-elle à faire valoir le travail du père?



Le sauvetage

Après avoir joué aux billes, puis aux gendarmes, Lebrac, Camus, Grangibus et leurs amis s'amusent à lancer des pierres sur des grenouilles qui sommeillent au bord d'une mare. Une grenouille est tuée. Mais elle est loin du bord. Lebrac se déchausse, retrousse son pantalon et descend dans la mare.

1. Après quatre ou cinq pas prudents, comme le liquide lui montait à peine à mi-jambes, enhardi, il avança plus rapidement, l'œil rivé à la grenouille. Mais au septième pas qu'il fit, il enfonça brusquement de dix à quinze centimètres et ses genoux furent submergés; au huitième, l'eau lui arrivait au ventre; toutefois, il n'était plus qu'à deux mètres de la rainette.

Il hésita. Mais ce n'était pas la peine d'avoir parcouru pour rien tout ce trajet; mouillé pour mouillé, tant pis, il aurait au moins son gibier...

2. Mais l'eau soudain lui monta à la poitrine et il sentit que ses pieds n'étaient plus sur le dur, qu'ils enfonçaient dans quelque chose de mou et de tiède, dans la vase du fond sans doute...

— Reviens, reviens! criaient les camarades; reviens vite!

Lebrac, aux trois quarts enlisé, céda à leurs appels et voulut tourner bride. Impossible, ses extrémités inférieures jusqu'à mi-jambes étaient prises et il enfonçait toujours, toujours, lentement : l'eau atteignait les épaules...

3. Grangibus, le premier, reprit un peu son sang-froid, s'exclamant :

— Faut le retirer... Nos ficelles, nos ficelles! Vite, vite!

Et, prestement doublées, les ficelles, furent nouées bout à bout en un clin d'œil.

On jeta ce lien à Lebrac qui réussit enfin à en saisir l'extrémité :

— Tiens bon! lui cria-t-on.

Et les cinq camarades, faisant la chaîne en s'empoignant par le milieu du corps, tirèrent sur Grangibus qui avait enroulé la cordelette autour de son bras.

Lebrac fut décollé de la vase et fit un grand pas vers la rive, quand la ficelle cassa net et il se mit à enfoncer de nouveau, sans songer, hypnotisé par on ne sait quoi, à avancer vers le bord. Le danger renaissait.

4. — La perche! une perche! reprit Grangibus qui ne perdait plus le nord.

Camus, la tendit à l'enlisé, dont les yeux ronds semblaient vouloir sortir des orbites.

Il s'y agrippa désespérément et les cinq sauveteurs amenèrent enfin, à plat ventre, au rivage le malheureux pêcheur de grenouilles.

On découvrit alors la raison pour laquelle il était resté si bêtement en panne, lui, le débrouillard, quand la ficelle avait cassé.

Son pantalon, dans l'aventure, s'était déboutonné et, ayant glissé au bas de ses jambes, il n'avait d'autres ressource pour ne pas s'en séparer à jamais que de croiser ses pieds ou d'écarter les pattes ainsi que la rainette elle-même.

5. Ce fut dans cette posture batracienne qu'il aborda.

— Cette veine! s'exclama-t-il en touchant terre. Si je l'avais laissé là-dedans, qu'est-ce que j'aurais pris en rentrant chez nous!

— On va te laver, mon vieux, reprirent les autres.

Et pendant que le pantalon séchait au soleil sur la haie, Lebrac faisait, en crachant par terre, jurer à ses amis que pas un d'entre eux ne parlerait de l'affaire au village...

d'après les Rustiques : Louis Pergaud
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

genoux submergés : ils disparurent dans l'eau.
enlisé : enfoncé dans la vase de la mare.
posture batracienne : bras et jambes écartés comme les membres d'une grenouille.

Ouvrons le dictionnaire : Que veut dire *submergé*? Recherchez des mots composés de la même manière.

Réfléchissons :

1 - Que tente Lebrac? Pourquoi hésite-t-il? Pourquoi ne renonce-t-il pas?
2 - Lebrac désire-t-il revenir? Le peut-il? Quels efforts fait-il?
3 - Quelle initiative prend Grangibus? Réussit-il son essai?
4 - Quelle est l'autre tentative? Comment se termine cette aventure dangereuse?

Parlons : Donnez un titre à chacun des paragraphes de cette lecture.

Un débutant

1. Mon enthousiasme pour la pêche à la mouche doit être communicatif. Tous mes amis veulent essayer.

L'un d'eux, Philippe, est un débutant du type défaitiste. Durant tout le trajet dans la voiture, il me vante les mérites de la rivière qu'il a découverte et qui est formidable; le temps est formidable et il a acheté chez son armurier des bas de ligne formidables.

2. Au bord de l'eau, il est moins affirmatif.

— Dis-moi, comment fais-tu pour attacher les bas de ligne à la soie? Dis-moi, cette mouche, tu crois que c'est bon? L'armurier dit que c'est formidable.

Il s'en va d'un côté, moi de l'autre; de temps en temps, je le cherche des yeux; il regarde par terre, attentivement, ou tente de pincer, entre canne et soie, une branche d'arbre... Au bout d'un moment, il vient me rejoindre :

— J'ai une déveine, mon vieux! Je lançais merveilleusement, j'en ai tenu une formidable, j'ai vu son dos, mon vieux, grande comme ça!

— Ah! et alors?

— Elle m'a tout cassé, mon vieux. Tu n'aurais pas une mouche à me prêter?

3. C'est curieux que cette seule truite, même formidable, lui ait pris toutes les mouches qu'il m'avait montrées dans un cornet de papier.

— Sais-tu comment s'appellent ces énormes truites qui vous cassent tout?

— Non, comment?

— Elles s'appellent des peupliers!
— Idiot! Tu en as, toi?
— Une dizaine.
— Tu vois, mon vieux, rien ne me réussit. Toi, tu as toujours été un veinard.
— Allons, montre-moi un peu comment tu lances. Là! Tu tiens mal la poignée; attends donc, pas si vite, tu claques derrière, tu ramènes trop vite...
— Mais non, mon vieux, je sais lancer tout de même.
— Mais tu entends bien que ça claque, voyons...
— Je te dis...
— Montre-moi ça. Tiens, c'est vrai, ça claque. Attends... Bien sûr, mon vieux, tu as déjà perdu la mouche que je t'avais « prêtée »!
— Eh bien, pourtant, je te jure que l'autre jour j'ai parfaitement bien lancé. Mais ces bas de ligne ne valent absolument rien. Du reste, il n'y a presque pas de truites dans cette rivière. Et puis l'armurier m'a dit que par temps orageux on ne prenait rien. Demain, tu verras, nous irons dans une autre rivière que je connais et qui est formidable.

En pêchant la truite
d'après Tony Burnand
Éditions Stock

Comprenons :

enthousiasme : exaltation, émotion extraordinaire.
défaitiste : qui se décourage vite, qui n'a pas confiance.
soie : la ligne est en soie tressée.
veinard : celui qui a de la chance.
tu claques derrière : la ligne, pas assez tendue, claque dans l'air comme un fouet.

Ouvrons le dictionnaire :

Sens de *formidable*. Que pensez-vous de l'emploi continuel de ce mot par Philippe? Qu'est-ce qu'un *armurier*? Comment ce mot est-il formé?

Réfléchissons :

1 - Que fait Philippe dans la voiture qui l'amène sur le lieu de pêche?
2 - A quoi voyez-vous qu'il est débutant?
3 - Comment se console-t-il de ses échecs?

Parlons :

Racontez une partie de pêche que vous avez faite ou à laquelle vous avez assisté.

La première truite

1. ... Un grand événement de ce temps-là, ce fut la prise de ma première truite.

La Barbuise est pleine d'herbes qui laissent entre elles des espaces libres où l'eau est tellement limpide que, sans le frissonnement de la surface, on ne soupçonnerait pas sa présence... C'est là qu'on aperçoit par moments une truite immobile, ponctuée de rouge et dont la queue vibre à peine.

— Un poisson! un poisson! Si on essayait de le prendre!

— Attention! Il ne faut pas être vu. Tout est là. Si la truite t'aperçoit, tu peux lui passer l'amorce sous le nez, elle ne mordra pas.

2. Alors, arrivé à cinq ou six mètres du bord, le voilà à plat ventre.

— Il faut s'infiltrer.

Moi, je m'infiltrais comme lui, marchant sur les coudes; par moments m'efforçant d'onduler comme un serpent et me figurant que j'en étais un. Arrivé à six pieds de la rive, la tête dans les herbes, sans même voir l'eau, il prit sa ligne. Une sauterelle, légèrement piquée, sautillait au bout. Il lança le fil; j'en fis autant.

Mon amorce n'était pas dans l'eau que « vlouff »! j'entends un formidable saut, et ma gaule, tirée violemment, s'abat dans les herbes.

3. — Raté! dit une voix moqueuse.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une truite, pardi! Il ne faut pas lui laisser le temps de souffler l'amorce;

on ferre tout de suite... Oh! inutile de recommencer; elle ne reviendra pas... Allons plus loin...

Nous recommençons, dans un tournant, tapis derrière les roseaux.

— Ça mord, dis-je à voix étouffée, le cœur battant.

Mon fil se promenait à droite et à gauche, courbant le scion.

— Tire, tire! dit la Ficelle... Ne lui laisse pas faire ce qu'elle veut!

4. Je tirai. Un clapotis violent, un éclair de lumière et, au bout de mon fil, se tordait un poisson étincelant. Mais j'avais ferré si fort que ma ligne avait sauté dans les branches. La truite restait suspendue à un arbre et gigotait. J'allais grimper pour l'atteindre quand elle cassa le fil et tomba dans l'herbe.

— Ah! elle est partie! m'écriai-je d'un air navré.

— Pas de danger...

J'écartai les roseaux. Une magnifique truite était là, luisante, non point couchée sur le côté, mais sur le ventre, comme si elle allait nager dans les herbes humides... Je la saisis : elle me glissa des doigts et fit un énorme bond...

— Nigaud! Prends-la ici.

La Ficelle mit ses doigts dans les ouïes sanglantes et retira l'hameçon qu'elle avait avalé...

d'après Peau-de-Pêche
G. Maurière
Gédalge, éditeur

Comprenons :

ponctuée : la truite porte sur son corps des points rouges.
pied : ancienne mesure qui valait 33 centimètres.
scion : partie extrême, bout d'une canne à pêche.
clapotis : bruit semblable à celui que font les vagues quand elles se heurtent légèrement.

Ouvrons le dictionnaire :

Recherchez des synonymes aux mots suivants : *soupçonnerait*, *limpide*, *immobile*, *ponctuée*, *vibre*, *tapi*, *étincelant*, *gigotait*, *navré*.

Réfléchissons :

1 - Qu'aperçoit l'enfant?
2 - La première tentative réussit-elle?
3 - Quels conseils donne la Ficelle au moment où la truite mord?
4 - Par quelles émotions est passé l'enfant?
A quels détails voyez-vous que l'enfant est un apprenti-pêcheur?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.

Rencontre avec un requin

Une baleine vient d'être harponnée. L'auteur du récit et son camarade Dumas, munis d'appareils de prise de vues, décident de se rendre sur l'animal mourant pris en laisse par le bateau.

1. A peine avons-nous fait quelques mètres le long de la corde que nous tombons sur un requin de deux mètres cinquante à trois mètres de longueur, d'une espèce que nous n'avons jamais rencontrée. Il est d'une netteté impressionnante, gris clair, bien propre, un vrai bibelot. Nous lâchons la corde et nous nageons hardiment vers lui, persuadés qu'il va se sauver comme tous les autres; mais il ne bat pas en retraite.

2. Au-dessus de son dos nage un poisson de vingt centimètres, rayé de blanc et de noir, sans doute le fameux poisson pilote. Nous approchons encore, jusqu'à nous trouver à trois mètres de lui. C'est ahurissant! Autour du requin, rangés comme par un étalagiste, sont une dizaine de ces poissons pilotes. Il y en a de tout petits, d'autres longs comme le doigt; ils sont là comme une parure de fête... Ils ne donnent pas l'impression de le suivre... Le plus petit de tous, un pilote grand comme l'ongle du pouce, frétille juste devant le museau du requin, et reste miraculeusement en place pendant que la bête avance...

3. Le requin gris se rapproche de nous...
Il se produit alors un petit incident affreux. Le minuscule poisson pilote qui

nage devant le museau du requin, s'envole de son perchoir et frétille vers Dumas. Il papillonne tout contre son masque et mon ami secoue la tête comme pour se débarrasser d'un moustique. Mais en vain. Dumas se sent marqué, il est devenu une succursale du requin. Je sens mon camarade se rapprocher instinctivement de moi. Je vois sa main chercher son poignard de ceinture et dégainer. Au-delà du couteau et de la caméra, le requin gris s'éloigne un peu, comme pour prendre son élan, se retourne, et vient droit sur nous.

4. Nous battre au couteau avec un requin, c'est dérisoire, mais le moment est venu où couteau et caméra sont notre dernier moyen de défense. Sans réfléchir, je brandis la caméra comme un bouclier, j'appuie sur le levier de déclenchement, et je me trouve en train de filmer la bête qui fonce sur moi. Le museau plat ne cesse de grandir; bientôt il n'y a plus au monde qu'une gueule. La colère m'envahit. De toutes mes forces, je pousse la caméra en avant et frappe en plein sur le museau. Je sens le déplacement d'eau d'un grand coup de queue, un corps lourd passe près de moi en un éclair, et le requin se retrouve à quatre mètres, indemne, inexpressif, décrivant lentement autour de nous sa ronde obstinée.

Le Monde du Silence : Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas
Éditions de Paris

Comprenons :

bibelot : comme il est net, propre, le requin est, malgré sa taille, comparé à un objet de luxe, curieux.
étalagiste : employé qui fait des étalages et qui dispose les objets avec soin.
pilote : celui qui dirige.
son masque : il s'agit du masque que portent ceux qui se déplacent dans les eaux.
dégainer : sortir le poignard de sa gaine, de son étui, de son fourreau.
sa caméra : l'appareil de prise de vues cinématographiques de l'auteur et de son camarade Dumas.
indemne : qui n'a eu aucun dommage.
inexpressif : sans expression : on ne sait ni ce qu'il pense, ni ce qu'il va faire.

Ouvrons le dictionnaire :

D'après le texte et le dictionnaire, qu'est-ce qu'un *poisson-pilote*?

Réfléchissons :

1 - Quelles rencontres font les deux cinéastes?
2 - Par qui le requin est-il accompagné?
Selon vous, à quoi servent-ils?
3 - Quel est l'incident qui se produit alors?
4 - Que pensez-vous de la manière dont se termine la rencontre?

Parlons : Donnez un titre à chacun des paragraphes de la lecture.

Une lutte acharnée

Oncle Conrad, homme âgé mais encore très fort, va, sans méchanceté ni brutalité, lutter avec Yéri-Hans, un jeune canonnier qui l'a défié.

1. L'oncle Conrad et Yéri, assis au milieu de la salle, attendaient que tout fût en ordre. Je me tenais debout, dans un coin de la fenêtre, regardant le canonnier qui me paraissait plus grand et plus fort qu'auparavant. Et je me disais qu'il avait une figure de lion, avec ses moustaches blondes, d'un lion joyeux qui est sûr d'avance de tout renverser, de tout avaler : cela me faisait frémir. Ensuite, regardant l'oncle Conrad, large, trapu, carré, le dos rond, les bras gros comme des jambes, le nez en forme de crampon, et des cheveux plats descendant sur le front jusqu'aux sourcils, cela me rendait un peu de confiance, et je croyais qu'il finirait tout de même par être le plus fort.

— Attrape, Kasper! me cria l'oncle en me jetant son feutre qui tomba à terre. Cela me parut de mauvais augure, mais lui n'y prit pas garde; et retroussant ses manches, comme lorsqu'il travaillait à la vigne :

— Qu'on n'aille pas me soutenir plus tard, dit-il encore, que j'ai provoqué ce jeune homme; c'est Yéri qui m'a défié.

— Oui, oui, je prends tout sur moi, s'écria le canonnier en riant...

2. Et ils se prirent aussitôt au collet de la veste, à la mode des Alsaciens, sans se toucher le corps. Il faut que les collets de leurs habits aient été d'un bon drap, car l'oncle Conrad enleva Yéri-Hans de terre, à la force des poignets, et le tint ainsi un instant, comme pour le lancer au mur. Puis ce fut son tour d'être soulevé

de la même manière. Tous deux retombèrent d'aplomb. On ne respirait plus dans la salle.

— Tu as de solides poignets, dit l'oncle.

— Et vous aussi, Monsieur Stavolo, dit le canonnier.

3. Presque aussitôt, l'oncle le poussa de toutes ses forces, les bras en avant et la tête en bas, comme un taureau : il essayait de le lever en même temps, mais Yéri-Hans, penché contre lui, glissa sur ses pieds tout le long de la salle avec un bruit de rabot; et à peine l'oncle eût-il fini de le pousser que, jetant un cri sauvage : « A mon tour ! », il poussa l'oncle de la même manière, sans parvenir à le renverser. Ils se lâchèrent un instant, et Yéri-Hans dit d'un ton de colère :

— C'est bon!

— Tu es déjà las? fit l'oncle.

— Ah! las... las...

4. Et dans le même instant il reprit l'oncle au collet puis, tout à coup, l'attira avec tant de force que l'oncle eut besoin de se pencher en arrière pour résister, et comme il se penchait, l'autre, poussant un cri sourd du fond de sa poitrine, se jeta sur lui brusquement, de sorte que l'oncle Conrad, qui ne s'attendait pas à cela, fut culbuté les deux jambes en l'air et les épaules sur le plancher.

Mille cris de triomphe s'élevèrent alors de toutes les tables, et Yéri-Hans se frotta les mains en se gonflant les joues jusqu'aux oreilles.

d'après Contes choisis : Erckmann-Chatrian

Comprenons :

canonnier : soldat dont la spécialité est de servir un canon.
crampon : un crampon est une pièce de métal arrondie.
mauvais augure : mauvais présage, mauvais pressentiment.
retomber d'aplomb : retomber droit sur les jambes.
collet : ici, l'oncle est repris au cou.

Ouvrons le dictionnaire :

Que signifient : *lutte acharnée, feutre, défier, retrousser ses manches.*

Réfléchissons :

1 - Faites le portrait de chacun des combattants.
2 - Comment débute la lutte?
3 - Comment continue-t-elle? L'oncle pense-t-il gagner?
4 - Quel fut le vainqueur? Pourquoi?

Parlons : Lequel des deux combattants est-il plus fort ou plus habile que l'autre? Justifiez votre réponse.

Un jeune homme décidé

Un jeune lycéen de Paris, Dominique Lapierre, a obtenu une bourse de 100 F. Il a décidé de traverser l'Atlantique et de parcourir les États-Unis. Il fait de l'auto-stop et arrive à Chicago sans ses valises que le chauffeur lui a volées. Il parvient, dans une ville de 7 millions d'habitants, à retrouver l'adresse de son voleur.

1. J'étais en train de jouer tout mon voyage, et cet instant décisif qui devait être celui d'un acte de courage était celui de la peur... Qu'allais-je dire au gangster quand je serais en face de lui?

— Rendez-moi mes valises, s'il vous plaît?

Il m'assènerait un coup de poing sur la figure et tout serait dit.

Ça y était. J'étais devant la maison de mon bandit : une bicoque en bois à un étage, auquel on accédait par un escalier extérieur. Tout autour s'étendait un grand terrain vague dont on ne distinguait pas la profondeur.

Une idée me passa par la tête. Lentement, je gravis l'escalier qui craquait sous mon pas.

2. Dans le noir, je cherche la sonnette sur le mur. Je n'ai plus peur du tout.

La porte fut brusquement ouverte. Dans l'ouverture s'encadra un homme assez grand et frisé.

— Je voudrais voir M. Ovrigo, dis-je, d'une voix égale et forte.

— Joe, c'est pour toi, dit l'homme en se retournant vers l'intérieur.

Je pénètre dans une petite pièce dont les murs sont recouverts d'assiettes. A droite, s'allonge un divan défait. A gauche, sur une table, sont couchées deux bouteilles, le goulot pendant à l'extérieur.

L'homme qui m'a ouvert s'assoit et dévisse un rasoir électrique. Aussi loin que je puisse voir, il n'y a pas trace de mes valises.

J'entends un pas rapide montant l'escalier, et mon conducteur apparaît. Il semble surpris de me voir chez lui.

3. Sans lui donner le temps de dire un mot, le regardant bien en face, les deux mains dans les poches, scandant mes mots, je dis :

— Monsieur, je suis ici pour régler une petite affaire. La police est au courant de ma présence chez vous et si, dans vingt minutes, je ne suis pas avec mes deux valises intactes au coin de la rue Lafflin et de l'avenue Haarlem (j'inventai ce nom), la police viendra vous arrêter. C'est pour vous éviter cet ennui que je suis venu moi-même, car vous avez été chic de me prendre. Donnez-moi tout de suite mes valises et vous ne serez pas inquiété.

L'homme m'écouta sans dire un mot, l'autre continuait à démonter son rasoir. Il balbutia des mots d'excuses. Je tenais le succès : je sentais qu'il aurait suffi d'une défaillance pour tout perdre. Tout ce que j'avais dit était du bluff : la police ne savait pas que j'étais ici. Il leur aurait suffi, à ces deux hommes, de me casser la figure et de me faire disparaître.

4. — Mais oui, je vais vous les rendre, dit-il d'une voix qu'il voulait forte mais qui restait faible. Je ne vous les avais pas volées. Simplement oubliées...

Il pivota sur lui-même, s'enfonça par la porte noire et descendit l'escalier.

Mes valises apparurent. Je ne laissai rien voir de ma joie et les saisis. D'un coup de pied, j'ouvris la porte et descendis l'escalier craquant. En bas, je déposai mes valises, regardai une dernière fois la bicoque et je m'en fus en direction de l'avenue du tramway...

d'après Un dollar les 1 000 km : D. Lapierre
Bernard Grasset, éditeur

Comprenons :

gangster : bandit faisant partie d'une association de malfaiteurs.
bicoque : maison de peu de valeur.
bluff : parole ou action propre à intimider.

Ouvrons le dictionnaire :

Sens de : *assener un coup de poing, scander ses mots, intact, balbutier.*

Réfléchissons :

1 - Où va le jeune homme? Pourquoi? Est-il prudent?
2 - Où pénètre-t-il? Qui le reçoit?
3 - Qu'invente-t-il pour rentrer en possession de son bien? Est-ce habile?
4 - Réussit-il? Que fait-il?

Parlons : De quelles qualités ce jeune homme a-t-il fait preuve?
Sa tentative était-elle dangereuse?

Une histoire amusante

1. Voici une des grandes terreurs de ma première jeunesse.

Je jouais aux billes à la porte d'un marchand épicier nommé Lebègue qui, pendant ce temps-là, étendait et grattait du chocolat sur un marbre avec un long couteau pliant. Je me pris de dispute avec mon camarade. Notez bien que, devant les coups de poing, je n'étais jamais poltron. Il était plus fort que moi : il me repoussa violemment et je m'en allai tomber à reculons, le derrière dans un tonneau de miel.

2. Je prévis à l'instant même l'événement et ses conséquences; je jetai un cri, l'épicier se retourna et lui aussi vit ce qui arrivait.

Ce qui arrivait, c'est comme je l'ai dit, que je m'en allai tomber, le derrière dans le miel.

Je me relevai comme si un ressort m'eût remis sur mes jambes et cela, malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la substance à laquelle j'adhérais.

Je me mis à fuir rapidement.

J'avais vu en effet l'épicier s'élancer son couteau à la main.

3. Je dirigeai naturellement ma course du côté de la maison. Mais la maison était assez loin de la place sur laquelle l'événement était arrivé. Je courais bien, seulement l'épicier avait des jambes doubles des miennes; j'étais pressé par la terreur, et lui par la cupidité.

Je me retournais tout en courant et je voyais le terrible industriel, l'œil ardent, les lèvres entrouvertes, le sourcil froncé, et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi.

Enfin, en nage, haletant, sans voix, près d'expirer, je me laissai aller sur le pavé, à dix pas de la porte, convaincu que c'en était fait de moi, et que Lebègue s'était mis à ma poursuite dans l'intention de m'égorger.

4. Il n'en était rien. Après une lutte dans laquelle j'épuisai le reste de mes forces, il me coucha, le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec son couteau, me remit sur mes jambes et s'en retourna parfaitement satisfait d'être rentré dans sa marchandise.

Malgré cette indulgence, je fus plus d'un an à prendre l'autre côté de la rue quand je passais devant le magasin d'épicerie de maître Lebègue.

Mémoires et récits
Alexandre Dumas
Calmann-Lévy, éditeur

Comprenons :

j'adhérais : adhérer veut dire tenir fortement. La culotte de l'enfant était collée au miel du tonneau.
cupidité : convoitise, désir ardent de posséder. Ici, l'épicier veut récupérer sa marchandise qui coûte cher.
expirer : mourir.
en nage : l'enfant avait très chaud, il était en transpiration.

Ouvrons le dictionnaire :

Que signifient : *poltron*, *indulgence*, *expirer* (sens du texte) ? Recherchez les contraires de ces mots.

Réfléchissons :

1 - Qu'arrive-t-il à l'enfant? Pour quelle raison?
2 - Quelles furent les conséquences de la chute?
3 - Pourquoi l'enfant se sauve-t-il?
Pourquoi a-t-il peur?
Pour quelle raison l'épicier le poursuit-il?
4 - Qu'arrive-t-il à l'enfant? S'en souvient-il?

Parlons :

Donnez un titre à chacun des paragraphes de cette lecture.
Imaginez que l'épicier se montre moins indulgent et donnez à l'histoire un autre dénouement.

Le montreur de bêtes

1. Une troupe de montreurs de bêtes traversa le village. On était dans la matinée quand le tambour battit. Le chameau marchait en tête. Il avait des plaques de peau nue, des poils comme de la ficelle défaite, une bosse pendante, un long cou recourbé. Ses jambes allaient s'écartant l'une de l'autre à partir de ses genoux cagneux, d'où venait son allure comme celle d'un bateau qui roule. Le singe, habillé en Général, était assis sur le dos de l'âne qui tirait une charrette. Il cherchait ses puces en faisant des grimaces. La chèvre suivait.

2. Mais le tambour ayant battu pour la seconde fois, la représentation commença. Tout le village faisait cercle. Les hommes tenaient leur pipe au coin de la bouche et souriaient, parce qu'on est des hommes, pour dire : « C'est bon pour les enfants ». Le montreur avait un foulard rouge autour du cou et un chapeau de feutre pointu. Il fit coucher le chameau qui plia les jambes de devant, en balançant sa croupe un long moment en l'air comme un arbre qu'on coupe, puis s'abattit. Et l'homme, montant dessus, dit avec l'accent italien :

— Voilà comme « oun » charge le chameau au désert. On lui met dessus des tonneaux, des sacs, tout ce qu'on veut, mille kilos. Il ne boit pas pendant quinze jours.

— Ah! disait-on, si on était tous comme ça, l'aubergiste n'irait pas bien loin.

3. Le singe tira du pistolet. Sa queue sortait de dessous les basques de sa tunique. Et comme, au milieu de ses tours, ayant lâché son sabre, il se grattait le crâne, l'homme le corrigea d'un coup de lanière...

On avait installé une sorte d'échafaudage avec un dessus pointu et quatre étages. La chèvre y grimpait. A chaque étage, elle en faisait le tour et saluait, levant la patte. Pour monter plus haut, elle se dressait toute droite. Plus elle montait, et plus la place était petite. Et l'échafaudage avait bien deux mètres de hauteur. On pensait : « Si elle tombe, elle se cassera les jambes ». L'homme faisait claquer son fouet.

4. On faisait la quête, c'est le mauvais quart d'heure. Tout le monde tourna le dos. Le petit garçon pâle secouait son assiette, elle était presque vide. Le patron compta l'argent dans le creux de sa main en haussant les épaules, et un instant après, la représentation recommençait à l'autre bout du village.

Aline
Ch.-F. Ramuz
Bernard Grasset, éditeur

Comprenons :

genoux cagneux : les jambes sont rapprochées à la hauteur des genoux et écartées près des pieds.
le village faisait cercle : les habitants du village entouraient la troupe et formaient un cercle autour du montreur de bêtes et des animaux.
les basques : parties découpées et pendantes de la tunique du singe.

Ouvrons le dictionnaire :

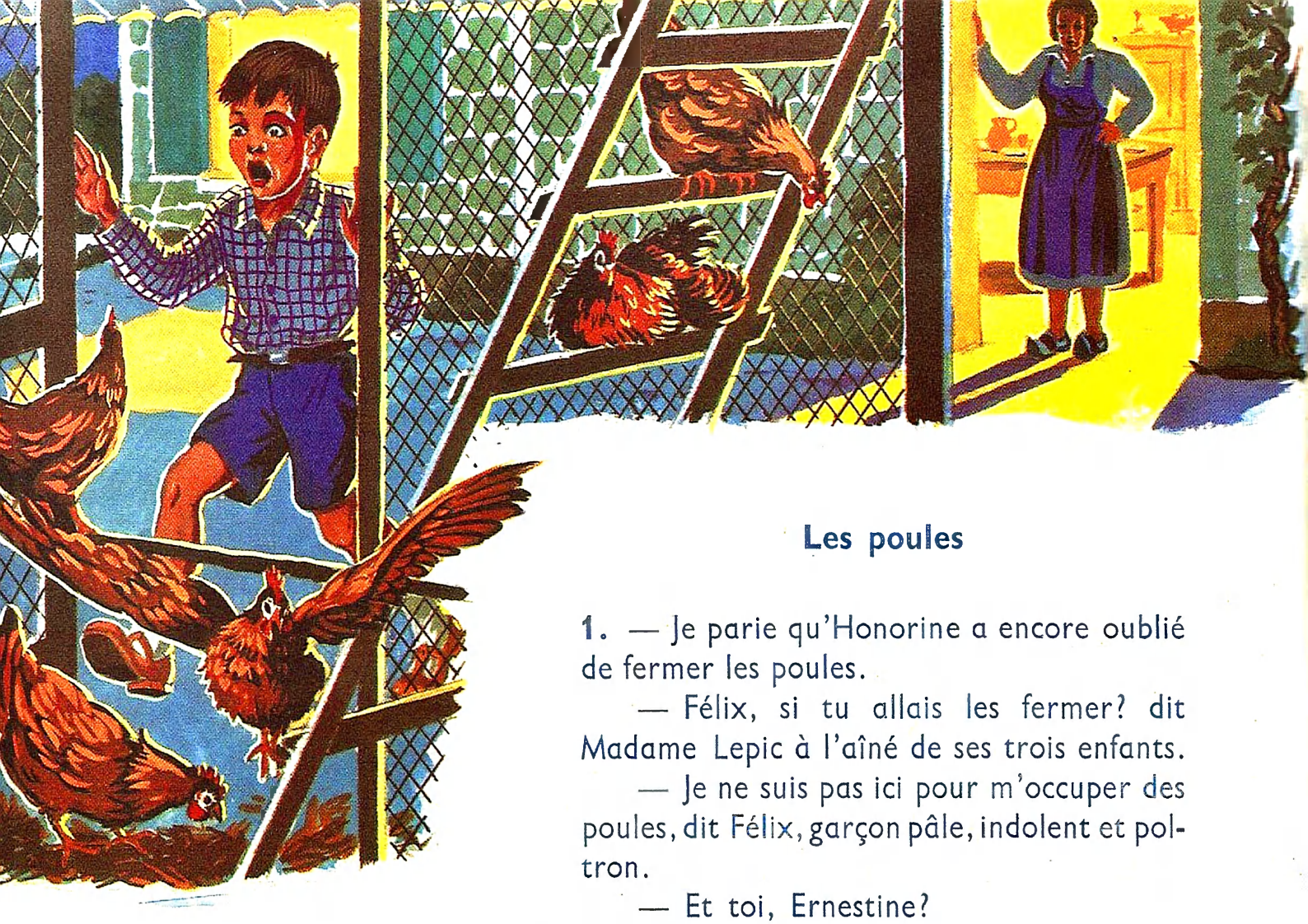
Recherchez les mots de la même famille que *peau*. Donnez leur sens.

Réfléchissons :

1 - Quel était l'ordre de la troupe?
Quelle était l'allure de chaque bête?
2 - Comment étaient placés les gens du village?
Que fit-on faire au chameau?
3 - Que fit le singe? La chèvre?
Que pensaient les gens du village?
4 - Que font les gens du village au moment de la quête?

Parlons :

Que pensez-vous de l'attitude des gens qui tournent le dos et s'en vont au moment de la quête? Si vous avez été témoin d'une scène de ce genre, rappelez-la en quelques phrases.



Les poules

1. — Je parie qu'Honorine a encore oublié de fermer les poules.

— Félix, si tu allais les fermer? dit Madame Lepic à l'aîné de ses trois enfants.

— Je ne suis pas ici pour m'occuper des poules, dit Félix, garçon pâle, indolent et poltron.

— Et toi, Ernestine?

— Oh! moi, maman, j'aurais trop peur!

— Dieu, que je suis bête! dit Madame Lepic. Je n'y pensais plus. Poil de Carotte, va fermer les poules!

2. Elle donne ce petit nom d'amour à son dernier né, parce qu'il a les cheveux roux et la peau tachée. Poil de Carotte qui joue à rien sous la table, se dresse et dit avec timidité :

— Mais, maman, j'ai peur aussi, moi.

— Comment? répond Madame Lepic, un grand gars comme toi! c'est pour rire. Dépêchez-vous, s'il te plaît!

— On le connaît; il est hardi comme un bouc, dit sa sœur Ernestine.

— Il ne craint rien ni personne, dit Félix, son grand frère.

Ces compliments enorgueillissent Poil de Carotte, et, honteux d'en être indigne, il lutte déjà contre sa couardise. Pour l'encourager définitivement, sa mère lui promet une gifle.

— Au moins, éclairez-moi, dit-il.

Madame Lepic hausse les épaules, Félix sourit avec mépris. Seule pitoyable, Ernestine prend une bougie et accompagne petit frère jusqu'au bout du corridor.

— Je t'attendrai là, dit-elle.

Mais elle s'enfuit tout de suite, terrifiée, parce qu'un fort coup de vent fait vaciller la lumière et l'éteint.

3. Poil de Carotte... se met à trembler dans les ténèbres. Elles sont si épaisses qu'il se croit aveugle. Parfois une rafale l'enveloppe, comme un drap glacé, pour l'emporter. Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans ses doigts, sur sa joue? Le mieux est de se précipiter, au juger, vers les poules, la tête en avant, afin de trouer l'ombre. Tâtonnant, il saisit le crochet de la porte. Au bruit de ses pas, les poules effarées s'agitent en gloussant sur leur perchoir. Poil de Carotte leur crie :

— Taisez-vous donc, c'est moi! ferme la porte et se sauve, les jambes, les bras comme ailés.

4. Quand il rentre, haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière, il lui semble qu'il échange des loques pesantes de boue et de pluie contre un vêtement neuf et léger. Il sourit, se tient droit, dans son orgueil, attend les félicitations, et maintenant hors de danger, cherche sur le visage de ses parents la trace des inquiétudes qu'ils ont eues.

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine continuent tranquillement leur lecture, et Madame Lepic lui dit, de sa voix naturelle :

— Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs.

Poil de Carotte : Jules Renard
Flammarion, éditeur

Comprenons :

indolent : insouciant, nonchalant. Le contraire, c'est actif, vif.
bouc : male de la chèvre. Il aime se battre.
enorgueillir : rendre orgueilleux, prétentieux.
couardise : lâcheté, poltronnerie.
corridor : passage qui met en communication diverses pièces d'un même étage.
vaciller : trembloter.
loques : vêtements en lambeaux, en morceaux.

Ouvrons le dictionnaire :

Comment est composé le mot *indigne*. Recherchez des adjectifs composés de la même manière et en donner le sens.

Réfléchissons :

1 - Que demande Madame Lepic? Obtient-elle satisfaction auprès de son fils aîné et de sa fille?
2 - A qui s'adresse-t-elle alors? Pourquoi Poil de Carotte se décide-t-il?
3 - Poil de Carotte a-t-il peur? A quoi le voyez-vous?
4 - Qu'attend-il en rentrant? Que lui dit Madame Lepic?

Parlons : Que pensez-vous de l'attitude de Madame Lepic envers Poil de Carotte?

Visites de nuit d'un médecin

1. Comme un visage que l'on enfonce avec délices dans un bouquet, notre maison respirait la fraîcheur secrète du jardin. Ma chambre prenait jour de ce côté, entre les rameaux d'un jasmin dont l'haleine embaumait mes loisirs et mes songes.

La nuit, j'entendais le cheval s'agiter dans l'écurie. Il reniflait bruyamment dans le seau d'eau, faisait cliqueter les chaînes du bat-flanc ou mordillait le bois de la mangeoire. Puis il finissait par s'endormir, et le silence prenait possession du monde.

Ce silence était si profond que je percevais le bruit que faisaient parfois, dans la rue, les souliers et le bâton de quelque passant attardé... Il m'arrivait de sentir soudain avec une sorte de certitude que le pas était pour nous...

La sonnette mise en branle, ma mère parlait tout de suite :

— Émile, murmurait maman, on sonne. Je vais voir.

2. Ma mère prenait la lampe « Pigeon » et s'engageait dans l'escalier. Une minute plus tard, je l'entendais parlementer à la porte avec le visiteur nocturne. Elle remontait bientôt et disait :

— C'est pour Mouchu.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— C'est pour le garçon qui étouffe.

Papa se levait tout de suite et commençait de s'habiller. Maman disait, la voix pensive :

— Ça fait deux ans qu'ils n'ont pas payé.

— Je le sais, soupirait Papa. Mais je ne peux pas laisser leur garçon étouffer.

Maman reprenait, après une pause :

— Je leur ai envoyé la note, il y a quinze jours, et c'est la quatrième fois. Je sais qu'ils peuvent payer. Ils sont trois à gagner dans cette maison...

Mon père descendait, puis il gagnait la remise. Il attelait lui-même le cheval à la voiture...

3. Une heure plus tard, alors que j'allais enfin m'assoupir, retentissait dans les profondeurs de la nuit le bruit de ce grelot que mon père accrochait au cou de notre cheval...

Mon père remontait se coucher. Parfois, il fumait une cigarette dont l'arôme cheminait jusqu'à mon lit.

Maman disait d'une voix somnolente :

— Il va mieux?

— Oui, je lui ai mis des ventouses.

— Et la note? Leur as-tu parlé de la note?

Mon père soupirait :

— Mais non, mais non, je n'ai pas osé. C'est facile à dire, comme ça, de loin. Mais quand on met les ventouses, on ne peut pas parler d'argent.

Paroles de Médecin
G. Duhamel
Mercure de France, éditeur

Comprenons :

bat-flanc : pièce de bois qu'on suspend dans les écuries pour séparer deux chevaux l'un de l'autre.

lampe Pigeon : lampe à essence minérale dont on se servait pour s'éclairer.

l'arôme : l'odeur, le parfum.

voix somnolente : la somnolence est un état intermédiaire entre le sommeil et la veille. Une voix somnolente est une voix hésitante : la personne est encore à demi endormie.

Ouvrons le dictionnaire :

Que signifient *s'assoupir, somnoler*? Ces deux verbes ont-ils exactement le même sens. Essayez de préciser.

Réfléchissons :

1 - La chambre de l'enfant était-elle agréable? Pourquoi? Qu'entend-il la nuit?
2 - Que fait la mère de l'enfant quand la sonnette retentit?
Que dit-elle? Que répond le père?
3 - Que se passe-t-il au retour du père?

Parlons : Qu'est-ce qui vous montre que ce récit se situe à une époque assez lointaine?

L'esclave

1. — Cache-moi dans un avion pour Marrakech...

Chaque soir, à Juby, cet esclave des Maures m'adressait sa courte prière. Après quoi, il s'asseyait les jambes en croix et préparait mon thé. Désormais paisible pour un jour, s'étant confié, croyait-il, au seul médecin qui pût le guérir..., il ne m'en voulait pas de mon silence, de mon retard à lui donner la vie...

2. Pourtant, simple pilote, chef d'aéroport pour quelques mois à Cap Juby..., je me faisais moins d'illusions sur ma puissance :

— Vieux Bark, on verra ça...

Tous les esclaves s'appellent Bark; il s'appelait donc Bark. Malgré quatre années de captivité, il ne s'était pas résigné encore :

— Que faisais-tu, Bark, à Marrakech?

— J'étais conducteur de troupeaux, et je m'appelais Mohammed!...

Un jour, des Arabes l'avaient abordé :

— Viens avec nous chercher des bêtes dans le Sud.

On l'avait fait marcher longtemps, et quand, après trois jours, il fut bien engagé dans un chemin creux de montagne, on lui mit simplement la main sur l'épaule, on le baptisa Bark et on le vendit...

3. — C'est demain le courrier... Tu me caches dans l'avion pour Agadir...

— Pauvre vieux Bark!...

J'avais bien tenté de l'acheter, mais les Maures ne rencontrent pas tous les jours des Européens en quête d'un esclave. Ils en abusent.

— C'est vingt mille francs...

Et des mois passèrent ainsi.

Enfin, les prétentions des Maures baissèrent, et, aidés par des amis de France auxquels j'avais écrit, je me vis en mesure d'acheter le vieux Bark.

L'on me vendit Bark. Je l'enfermai à clé pour six jours dans notre baraque, car s'il avait erré au dehors avant le passage de l'avion, les Maures l'eussent repris et revendu plus loin...

4. Il vécut dans notre baraque une douce captivité jusqu'à l'heure du départ. Il se faisait décrire vingt fois par jour le facile voyage : il descendrait d'avion à Agadir, et on lui remettrait, dans cette escale, un billet d'autocar pour Marrakech...

Les mécaniciens me donnèrent mille francs pour lui. Ils savaient bien, comme moi-même, qu'une fois passée l'ivresse du retour, la première amie fidèle qui viendrait au-devant de Bark serait la misère, et qu'il peinerait avant trois mois quelque part sur les voies de chemin de fer, à déraciner des traverses. Il serait moins heureux qu'au désert chez nous. Mais il avait le droit d'être lui-même parmi les siens.

— Allons, vieux Bark, va et sois un homme.

L'avion vibrait, prêt à partir. Bark se penchait une dernière fois... Et nous faisions des signes d'adieu à notre nouveau-né de cinquante ans...

— Adieu Bark!

— Non.

— Comment : non?

— Non. Je suis Mohammed ben Lhaoussin.

d'après Terre des Hommes : Saint-Exupéry
Éditions Gallimard

Comprenons :

Marrakech : grande ville du sud du Maroc.
Juby : ville encore plus au sud et sur la côte (Cap Juby).
Agadir : ville et port du Maroc sur la côte. Voir une carte.
Maures : nom donné parfois aux habitants du Maroc.

Ouvrons le dictionnaire :

Qu'est-ce qu'un *esclave*?

Réfléchissons :

1 - Que désire Bark?
2 - Qui était Bark? Qu'était-il devenu?
3 - L'aviateur et ses amis purent-ils acheter l'esclave?
4 - L'esclave libéré aura-t-il une vie facile?

Parlons : Pourquoi l'esclave ne répond-il plus au nom de Bark, mais à celui de Mohammed ben Lhaoussin?

Le grand sacre de Mermoz

1. Le plein fut fait. Mermoz et le mécanicien décollèrent avec des saluts joyeux aux Bédouins amis.

L'avion abordait les montagnes quand le moteur se mit à baisser de régime, à dégager une chaleur suspecte. Soudain des flammes en jaillirent. Mermoz coupa tout, se mit en glissade, éteignit l'incendie. Il se trouvait alors à 1 800 mètres d'altitude. Hélice calée, il plana, repérant un terrain possible, se posa convenablement sur une sorte de selle entre deux pics.

Mermoz commença par rassurer son mécanicien affolé.

Puis il examina l'appareil. L'avion était irréparable. Il était même impossible d'utiliser l'eau du radiateur. Le moteur en flambant l'avait fait évaporer.

Rester là, c'était se condamner à mourir de soif. Il fallait donc regagner l'oasis à pied. Mermoz jugea qu'il se trouvait à une centaine de kilomètres de l'escadrille...

— Ça va, dit Mermoz à son mécanicien, on arrivera. En route.

2. Il était trois heures de l'après-midi. Le soleil, très chaud, faisait sourdre la sueur de leurs corps. Le terrible travail de déshydratation commençait. Quand le jour disparut, les deux hommes s'arrêtèrent... Les étoiles parurent. Suivi de son mécanicien, il marcha toute la nuit. Quand vint le jour, le soleil leur servit de guide. La vraie lutte commença. Contre les pierres croulantes, les détours de la montagne, la chaleur croissant d'heure en heure, la fatigue qui brisait les jambes et les reins. Et surtout contre la soif. Plus de salive dans la bouche, ou si épaisse qu'elle semblait de la poix...

3. La journée s'acheva. Ils étaient encore dans la montagne. Ils y étaient encore au bout d'une nuit de marche...

Quand la nouvelle aube vint, les deux hommes avaient atteint le bas de la

chaîne, mais il ne voyaient pas Palmyre. L'instinct de Mermoz lui souffla qu'il ne pourrait plus résister longtemps. Quel que fût le risque de rencontrer des Bédouins ennemis, il fallait couper au plus court.

Il repéra une piste. Son mécanicien ne pouvant plus avancer, il le traîna jusqu'au chemin des caravanes, puis il le chargea sur ses épaules, marcha encore. Bientôt, il chancela.

« Si je vais plus loin, il y a une chance de plus pour lui comme pour moi » pensa-t-il confusément.

4. Il laissa le mécanicien et continua. Quelques heures plus tard, il s'abattit au travers de la piste. Il avait fait sans une goutte d'eau quarante kilomètres en pleine montagne, et vingt kilomètres dans le désert. Son calcul se révéla juste. Il était tombé en vue de Palmyre. Une patrouille de méharistes qui faisait sa ronde habituelle le trouva inanimé. Ses lèvres étaient bleues. Sa langue gonflée à l'extrême débordait de la bouche.

Tandis que, pressant leurs méharis, quelques hommes s'élançaient au secours du mécanicien, on ramena Mermoz à l'escadrille. Il ne reprit conscience que le soir. Ce fut pour s'endormir d'un sommeil de deux jours. A peine debout, il demanda à voler. Il traitait avec la mort d'égal à égal.

Il avait reçu le grand sacre.

Mermoz : J. Kessel
Éditions Gallimard

Comprenons :

Mermoz : aviateur français disparu en mer à bord de l'hydravion *Croix du Sud* en 1936. Il fut le premier à accomplir la double traversée de l'Atlantique Sud.
Bédouins : Arabes nomades d'Afrique.
oasis : espace qui, au milieu des déserts, offre de la végétation.
sourdre : la sueur jaillissait de leur corps comme l'eau d'une source.
déshydratation : un corps se déshydrate quand il perd l'eau qu'il contient.
poix : espèce de résine tirée des pins et sapins et qui est gluante.
Palmyre : ancienne ville puissante, aujourd'hui village de Syrie (voir une carte).
méharistes : soldats montés sur des méharis. Les méharis sont des dromadaires.

Ouvrons le dictionnaire :

Expliquez la dernière phrase : *Il (Mermoz) avait reçu le grand sacre.*

Réfléchissons :

1 - Qu'arrive-t-il à l'avion? Que doit faire Mermoz?
2 - De quoi souffrent les deux hommes?
3 - Que fit Mermoz qui ne pouvait plus avancer?
4 - Son calcul était-il juste? Dans quelles circonstances fut-il sauvé?

Parlons : Montrez en quelques phrases l'esprit d'initiative, le courage dont a fait preuve Mermoz.